This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 00104674 1

DRY OF
STER FORD
TED TO
UBLIC LIBRARY
W AND DAUGHTER
SKEEL, JR.
TH FORD SKEEL

ETRENNES
DU
PARNASSE.

NOTICE
DES POETES LATINS.

PREMIERE PARTIE.

81.00GMA h.23'40

CATALOGUE

DES

ÉTRENNES DU PARNASSE

Sous ce titre, nous donnons deux Ouvrages tout-à-fa
diſtincts, & très-intéreſſans. L'un, eſt un choix des mei
leures Pieces de Poëſie qui paroiſſent dans l'année. L'au
tre, eſt une Notice des Poëtes de différentes Nations.

CHOIX DE POESIES.

1770, Ier. Rec. *br.* . . . . 1 l. 4
1771, IIe. . . . . 1 l. 4
1772, IIIe. . . . . 1 l. 4.
1773, IVe . . . . . 1 l. 4

On donnera régulierement un volume de Poëſie à la f
de chaque année.

Recherche & Reflexions ſur la Poëſie en généra
& en particulier, ſur la Poëſie Latine, ſur ſon or
gine, ſes progrès, ſa décadence, ſur les Théâtr
Romains, le génie de la Langue, & le caracte
de leurs Poëtes, 1 *vol. br.* . . . 1 l. 16
Notice des Poëtes Latins, 4 vol *br.* . . 7 l. 4
Idem des Poëtes Grecs, 2 vol. *br.* . . 2 l. 8

Les Amateurs qui poſſéderont quelques Piéces légere
ou quelques Imitations des Poëtes anciens & modernes,
qui ſeront flattés de les faire inſérer dans cet Ouvrag
pourront les adreſſer, franc de port, à PETIT, *Librair*

NOTICE

DES POËTES LATINS.

Contenant la vie de chaque Poëte, les jugemens ſur ſes Ouvrages, avec un choix des plus beaux morceaux, traduits ou imités en vers François.

PAR M. Millet

Dulces ante omnia Muſæ
Quarum ſacro fero.

A PARIS,
Chez FETIL, Libraire, rue des Cordeliers, près celle de Condé, au Parnaſſe Italien.

M. DCC. LXXIII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
732411B
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1940 L

PRÉFACE.

CET Ouvrage offre un tableau des différentes révolutions de la Poëſie Latine, depuis le ſiécle des *Scipion*, qu'on peut regarder comme l'aurore de la Littérature Romaine, juſqu'à la fin du régne de *Théodoſe*, où les monumens des Arts furent enſevelis avec l'Empire, & devinrent la proie des Barbares du Nord.

Il parut en 1771 un Eſſai ſur les Poëtes Grecs, que, malgré ſes défauts, le Public reçut avec quelque indulgence. L'Ouvrage que l'on publie aujourd'hui, en eſt une ſuite. Mais on y parcourt une plus vaſte carriere. On donne une idée des Hommes célébres qui ont illuſtré l'Italie. On ne s'y borne pas aux faits hiſtoriques; on examine

les Ouvrages de ces modeles dans tous les genres de Poëſie ; on en choiſit les plus beaux morceaux, qu'on accompagne de réflexions ſur la poëtique : & l'on ne néglige rien pour concilier le double intérêt de l'agrément & de l'utilité.

Nous n'avons point dans notre Langue de notice qui préſente ſous un même point de vue tout ce qui concerne les Poëtes Latins. Le *Quintilien* de la France, le ſage *Rollin*, n'a traité cette matiere que très-légerement : & il ne parle que des Auteurs les plus connus *. On a travaillé ſur un plan nouveau, en réuniſſant les recherches & les tréſors de la Littérature ancienne & moderne à la partie hiſtorique, critique & analytique, & en faiſant connoître une infinité de Poëtes qui ne méritent point d'être négligés. On en trouvera pluſieurs dont il eſt ſouvent queſtion dans les Livres claſſiques, & ſur leſquels on cherche-

* Hiſtoire ancienne, tom. 13.

roit vainement à s'inſtruire dans nos Nomenclatures hiſtoriques les plus étendues.

La vie de preſque tous les grands Poëtes de l'Antiquité, eſt ou obſcurcie par des menſonges, ou entierement inconnue : à peine ſait-on ſouvent quel étoit le goût, les mœurs & les inclinations de ces beaux génies, dont l'humanité s'honore. On varie ſur les détails qui nous intéreſſeroient le plus ; car il eſt auſſi eſſentiel de connoître l'homme que ſes Ouvrages.

Il eſt vrai que les Poëtes ont joué de tout temps un très-foible rôle ſur la ſcène du monde. Les Anciens fuyoient les occupations ſérieuſes, & tout ce qui pouvoit troubler la tranquillité de leur ame. L'unique objet de leurs vœux, étoit de ſe livrer au commerce des Muſes, de goûter, dans le ſein de la retraite, les délices d'une vie dégagée de ſoins & d'inquiétudes, & de s'abandonner aux mouvemens ingénus de leurs cœurs, &c. *Lucrèce*, *Catulle*,

Virgile, *Horace*, *Tibulle*, *Properce*, *Ovide*, &c. s'arrêtent avec complaiſance ſur les plaiſirs champêtres, ſur les occupations des heureux Habitans de la Campagne, ſur leur innocence, ſur leur ſimplicité ruſtique. Ils envient leur ſort; ils ſoupirent après les bois. La Ville eſt à leurs yeux le ſéjour des profanes humains, & la Campagne l'aſyle des Dieux.

Scriptorum chorus omnis nemus & fugit urbes.

Cette partie de l'hiſtoire littéraire doit donc être très-ſéche & très-ennuyeuſe. Excepté les lumieres que les Anciens nous ont tranſmis ſur la perſonne de cinq ou ſix Poëtes célebres, le reſte ne préſente que très-peu de faits intéreſſans. On n'a rien négligé pour ſuppléer à cette ſtérilité. La vie de chaque Poëte eſt ornée des morceaux les plus frappans de ſes Ouvrages, & des imitations ou paſſages François qui peuvent avoir quelque reſſemblance.

Les jugemens des ſages Critiques

& des bons Littérateurs, ont été ſouvent préférés à ceux qu'on auroit pu porter, ſur-tout lorſqu'il a été queſtion de prononcer ſur les génies du premier ordre, qui forment l'âge d'or de la Poëſie Latine. Le ton déciſif & abſolu qui régne ſi ſouverainement aujourd'hui, révolte l'homme éclairé. On a choiſi les déciſions appuyées ſur l'expérience, & dictées par l'équité. Mais la réputation n'en a point impoſé. Certains Critiques ont porté ſi loin la prévention & l'enthouſiaſme, que leurs ſentimens ſont devenus très-ſuſpects. Quelle idée pouvons-nous avoir de leur goût & de leur modération, lorſque nous voyons un † *Heinſius* placer *Lucain* au ſommet du Parnaſſe, & arracher à *Homère* le ſceptre poëtique pour le placer dans les mains du neveu de *Sénèque ?* Que penſer de *Scioppius*, qui voyoit dans *Cicéron* une multitude de ſolléciſmes, & qui prononçoit magiſtralement que le ſtyle de *Phèdre* eſt tout-à-fait barbare ?

† Lat. Marmontel

Si l'on ſe permet d'apprécier le mérite d'un Poëte, ce n'eſt qu'après avoir bien peſé les ſentimens des chefs, & fait reſſortir les jugemens au tribunal du goût & de la raiſon. Les bons principes ſervent de régle, & l'on ſe garde bien d'avancer des paradoxes & des opinions ſingulieres, perſuadé qu'en fait de Poëſie, les loix établies depuis long-temps par *Ariſtote* & *Horace*, ſont préférables aux preſtiges de la nouveauté.

Les hommes ſe peignent ordinairement dans leurs Ouvrages. On a l'attention de recueillir les traits durables qui caractériſent l'ame du Poëte, & l'on puiſe toujours à la ſource même.

Dulcius ex ipſo fonte bibuntur aquæ.

On croit que les citations, qui ſont en grand nombre, ne déplairont point, & pourront ſervir à orner l'eſprit des jeunes gens qui ne ſont pas à portée de parcourir une

multitude de volumes. Les femmes même, par le ſecours des imitations, pourront ſe former une idée des grands Poëtes dont elles entendent parler tous les jours. C'eſt ce qui a engagé à paſſer rapidement ſur les objets de pure diſcuſſion, & à éviter, le plus qu'il a été poſſible, l'appareil ſcientifique.

On a ſuivi l'ordre chronologique dans la diſtribution des Ages; mais on ne doit pas s'attendre à une parfaite exactitude dans le détail. Cela demandoit de la critique, & le plan de cet Ouvrage ne permettoit pas d'accumuler des dates, de prodiguer des leçons, & de concilier entr'eux les *Voſſius*, les *Scaliger*, les *Fabricius*, les *Giraldi*, &c. D'ailleurs la Poëſie, cette fille aimable de la nature & du ſentiment, doit rarement être la compagne de l'auſtere Erudition. Les lumieres des Commentateurs & des Philologues du dernier ſiécle, ſont très-reſpectables; & l'on avoue qu'ils étoient bons juges en fait de Littérature. La-

tine. Mais un jeune homme qui a de l'ame & du goût, ſera plus touché de dix vers de *Virgile*, de *Tibulle* & d'*Horace*, & en retirera plus de profit que d'un volume de gloſes. Une penſée, un trait, où le génie éclate, laiſſe une impreſſion qui ne s'efface jamais dans un cœur ſenſible: au lieu que des diſcuſſions & des minuties grammaticales inſpirent ſouvent le dégoût, appauvriſſent & éteignent le génie.

Les Amateurs verront avec plaiſir les Modernes en parallèle avec les Anciens. A côté d'un endroit délicat & ingénieux, d'une penſée neuve & ſublime, &c. on a eu ſoin de placer une imitation libre, une élégante paraphraſe, ou des vers qui expriment ou les mêmes images ou ſeulement le fonds des idées. On s'eſt attaché à cette partie plus qu'à toutes les autres. Ces paſſages rapprochés peuvent être utiles au goût, qui s'épure & ſe perfectionne par la comparaiſon. Les jeunes Poëtes verront de quelle maniere nos célebres

Auteurs ont fait paſſer dans leurs écrits les penſées des Poëtes Anciens *. Ce ſera un aiguillon pour eux. Ils ne pourront lire ces paſſages ſans reſſentir quelques étincelles du feu divin qui les enflammoient, & ſans chercher à les imiter. » C'eſt une choſe, dit *Longin*, » bien glorieuſe & bien digne d'une » ame noble, de combattre pour » l'honneur & le prix de la victoire, » avec ceux qui nous ont précédé; » puiſque dans ces ſortes de combats, » on peut même être vaincu ſans » honte ». On a beau avoir un heureux génie, une imagination vive & féconde, ce n'eſt pas aſſez: il faut encore puiſer aux ſources célebres. Le jeune Peintre, qui veut exécuter de grands tableaux, ne

* L'Auteur de cette Notice publiera dans peu de temps un Ouvrage ſur l'*Imitation*, dans lequel il fera connoître plus particuliérement les ſources où les Auteurs François ont puiſé leurs beautés dans chaque genre de Poëſie.

deſſine-t'il pas de temps en temps d'après les *Michel-Ange* & les *Raphaël?* &c.

C'eſt en enrichiſſant leur Langue des beautés de la Langue Latine; c'eſt en luttant ſans ceſſe avec les beaux génies d'Athènes & de Rome, que les *Corneille*, les *Molière*, les *Racine*, les *la Fontaine*, les *Boileau*, les *Rouſſeau*, les *Voltaire*, &c. leurs dignes émules, ont mis à leurs Ouvrages le ſceau de l'immortalité. Nos petits Littérateurs, qui ſaiſiſſent le faux & le précieux en tout, qui préconiſent le jargon du bel-eſprit & le délire philoſophique, qui font valoir tant d'hiſtoriettes à la mode, tant de fades Romans, tant de Drames mauſſades & bizarres, enfantés par la froide & ſubtile Métaphyſique, & par la ſéduction dangereuſe de la nouveauté & d'un triomphe paſſager; nos petits Littérateurs s'éloignent de jour en jour de ce beau ſimple, de cette aimable vérité, qui fait le caractere diſtinctif des Ouvrages de l'Antiquité. Ils

dédaignent de s'asservir à la gêne de l'imitation, qui épure le goût & développe leur génie, & se flattent de pouvoir marcher seuls sans l'appui des secours étrangers. De-là ces fausses lueurs, dont les esprits frivoles sont à chaque instant frappés; de-là cette foule de productions, qui éblouissent, se montrent un moment, & ne tardent pas à rentrer dans une éternelle obscurité Tous ces Ouvrages éprouvent le sort des jardins d'*Adonis*, dont parle *Platon*: ils paroissent & disparoissent en un jour. *Qui subitò & die uno nati celerrime dispereunt.*

On ne produira rien de durable tant qu'on ne consultera que le goût de son siécle, & qu'on s'attachera aux beautés passageres. Cette simplicité noble & majestueuse, qui touche, attache, & fait aimer la belle nature chez les anciens, sera toujours pour nous une lumiere précieuse. Les grands Poëtes de ce siécle leur doivent une partie de leur gloire: & c'est en suivant leurs tra-

ees qu'ils ſe ſont préſervés de la contagion du faux-eſprit moderne.

A qui les Romains durent-ils leur politeſſe, leur urbanité & leurs ſuccès dans les Lettres? A l'imitation noble, libre & indépendante des grands Poëtes de la Grece. Ils ne commencerent à réuſſir qu'au moment où ils les prirent pour modeles. L'ame d'*Homère* enfanta *Virgile*: *Antimaque*, *Apollonius*, *Héſiode*, *Théocrite*, &c. lui fournirent des détails pour l'*Enéide*, les *Georgiques* & les *Bucoliques*. *Accius*, *Paccuvius*, *Varius* ſuivirent *Eſchyle*, *Sophocle* & *Euripide*. *Cœcilius*, *Plaute*, *Térence*, &c. durent leur naïveté, leur ſel comique, leurs fines plaiſanteries à *Diphile*, *Poſſidius*, *Apollodore*, *Epicharme*, *Alexis* & *Ménandre*. *Lucrèce* ſe fit gloire d'imiter *Empedocle*. *Catulle*, *Gallus*, *Properce* copierent *Sappho*, *Callimaque*, *Minerve* & *Philétas*. *Horace* fut le rival d'*Alcman*, d'*Alcée*, de *Stéſichore*, de *Pindare* & d'*Anacréon*. L'aimable & le délicat *Ovide*, avoue que *Parthénius* lui fournit une

partie de ſes Métamorphoſes, & qu'il lui en traça le plan, &c. C'eſt en liſant cette Notice que le Lecteur ſuivra exactement tous les Poëtes Latins dans leurs imitations.

Quels avantages ces imitations n'ont-elles pas produites dans le Monde Littéraire ? Les Romains, en ne faiſant, pour ainſi dire, que refondre dans leurs Ouvrages les beautés qu'ils tiroient des Grecs, nous ont conſolé de la perte d'une infinité de Poëmes dont il ne nous reſte plus que les titres, ou quelques fragmens de peu d'importance.

Il eſt peu de Poëtes Latins qui n'aient été traduits dans notre Langue, ſoit en vers, ſoit en proſe. Mais les *Martignac*, les *Duryer*, les *de Marolles*, &c. & une foule d'Interprètes infideles & barbares, ont deshonoré les Muſes Latines dans l'eſprit d'une infinité de perſonnes. Notre ſiécle a fait de très-grands progrès dans l'art de traduire. Nous avons ſu, depuis une trentaine d'années, revêtir quelques Poëtes anciens

de toutes les graces de notre Langue. *Lucrèce*, *Virgile*, *Properce*, *Ovide*, *Juvenal*, &c. ont paru ſous d'heureux auſpices. On a profité, dans le cours de cet Ouvrage des lumieres des Traducteurs eſtimables.

A l'égard des traductions en vers, nous n'en comptons que deux ou trois tout au plus, qui conſervent une partie de la fraîcheur, & du coloris des originaux. La proſodie de notre Langue, ſa timide exactitude, ſes entraves continuelles, s'oppoſent ſouvent aux efforts de nos Poëtes, & les empêchent d'être toujours purs, élégans, forts & harmonieux, comme les Anciens pouvoient l'être dans une Langue qui ſe prêtoit facilement aux accens de la Poëſie & à tous les mouvemens des paſſions. Cependant les morceaux épars çà & là dans les Recueils & les belles imitations des Poëtes de ce ſiécle & de celui de Louis XIV, prouvent qu'avec du temps, du goût & du génie, on pourroit parmi nous traduire heu-

reuſement en vers, ſi l'on en excepte toutefois les Ouvrages portés à un certain degré de délicateſſe. Notre Langue, entre les mains de *Racine*, de *Boileau*, de *Rouſſeau*, ne s'éleve-t'elle pas quelquefois juſqu'à la grandeur & la majeſté de la Langue Romaine?

On ne prétend point que toutes les imitations dont on a fait uſage ſoient excellentes & ſans aucune tache. Il y en a dont la verſification eſt un peu lâche; mais on en trouvera beaucoup qui ſont égales aux modeles, & qui rendent non-ſeulement leurs penſées, mais leurs images, leurs ornemens, leur grace, leur douceur, leur harmonie & leur délicateſſe. La plupart produiront, ſur les femmes qui ont du goût & de la ſenſibilité, mais qui n'entendent pas la Langue Latine, le même effet à peu près que l'original produit ſur l'homme éclairé, en état d'en ſaiſir les beautés.

On a haſardé la traduction de quelques paſſages latins; mais on

n'a point touché aux morceaux grands Maîtres. Il n'y a que le gé qui puiſſe traduire le génie.

On trouvera dans la Notice be coup de Poëtes Latins dont les p ductions ne ſont point parven juſqu'à nous. Les Auteurs conte porains ont ſervi de guides dans jugemens qu'on en a porté. San ſecours d'*Horace*, d'*Ovide*, de *Mar* & de *Quintilien*, on auroit été obl de paſſer ſous ſilence une infin d'hommes célebres dans tous genres de Poëſie.

Nous poſſédons beaucoup de fr mens d'*Ennius*, d'*Accius*, de *Lucili* de *Paccuvius*, de *Cœcilius*, &c. Mai y en a peu qui faſſent un ſens ſui & qui méritent quelqu'attention. a indiqué ceux qui annonçoient génie, & qui renfermoient ou penſées ingénieuſes ou des ſenten utiles,

On s'eſt plus arrêté ſur le te des Auteurs du quatriéme Age, q ſur celui des grands modeles, pa que les Poëtes qui s'éloignent de

pure latinité, doivent être lus avec choix & discernement. Tout est dit sur *Plaute*, *Térence*, *Catulle*, *Lucrèce*, *Virgile*, *Horace*, *Tibulle*, *Ovide*, &c. Ils sont dans les mains de tout le monde; on les sait par cœur; on ne peut que gagner en lisant tout ce qu'ils nous ont laissé. Comment réduire d'ailleurs leurs immenses richesses à des extraits. Il n'en est pas de même des Poëtes qui vécurent sous *Néron*, *Domitien*, *Trajan*, *Honorius*, &c. On compte aisément leurs beautés : leurs défauts sont innombrables. Le laurier d'*Apollon* commença à se flétrir peu de temps après le régne d'*Auguste*. Les Muses tomberent insensiblement, & éprouverent le sort des aigles Romaines, dont le vol se rallentit dès que Rome cessa d'être libre. La Poësie perdit sa premiere beauté; on préféra le brillant au solide, le merveilleux au vrai, les saillies d'une folle imagination, à la justice du bon goût. On courut après les tours brillans, les pointes, les jeux de mots, les

antithèſes. Cet arrangement heureux de mots, ce nombre, cet éclat, cette harmonie enchantereſſe, ces graces naïves & touchantes, ce bon ſens admirable, enfin ces tréſors répandus dans les grands modeles: voilà ce qu'on ſacrifia au bel-eſprit, qui de tout temps a été funeſte à la Poëſie. Auſſi a-t'on eu ſoin de ſéparer l'or pur du clinquant dans les Poëmes de *Lucain*, de *Sénèque*, de *Stace*, &c. & de faire obſerver les éclairs de génie qui y brillent de temps en temps.

On croit que cette collection donnera une idée ſatisfaiſante du génie des anciens Romains *. Les jeunes

* Avant de lire cet Ouvrage, il ne ſera pas inutile de parcourir la premiere Partie des *Réflexions ſur la Poëſie Latine*, publiées en 1772. On y trouvera des recherches ſur la naiſſance des Arts à Rome, ſur le Théâtre, ſur les Jeux Sceniques, ſur la Langue, &c. qui répandront des lumieres ſur les Notices des Poëtes Latins.

gens qui aiment les Lettres, ſe rappelleront, avec une douce ſatisfaction, les Auteurs qui les ont occupé dans le cours de leurs études, & ils en trouveront d'autres qu'ils n'ont jamais lu. Les gens du monde, qui n'ont qu'une foible connoiſſance des Poëtes de l'Antiquité, enrichiront leur mémoire d'une infinité de beaux paſſages, dont ils pourront faire une heureuſe application. On a tâché de réunir tous les morceaux qui annonçoient un talent marqué.

On ne prétend point ſe faire un grand mérite d'avoir raſſemblé & préſenté dans un certain ordre tout ce qui compoſe cette Notice. Mais ſi l'on conſidere la peine qu'il en coûte pour parcourir tant d'éditions volumineuſes, pour concilier les jugemens des Critiques, pour choiſir les penſées, & former un tout enſemble de tant de réflexions, de remarques & de traits épars dans une multitude de Livres qu'un particulier ne ſauroit amaſſer; l'Auteur ſe flatte qu'on lui ſaura quelque gré

d'avoir épargné le ſoin de ces re-
cherches. Ce n'eſt qu'avec une conſ
tance non rallentie qu'il eſt parvenu
à indiquer les imitations de nos Poë
tes François. Si cet Ouvrage obtien
quelqu'indulgence, il devra plutô
cette faveur à l'utilité du plan, qu'
la maniere dont il eſt rempli.

AVIS.

L'AUTEUR n'ayant pu veiller exacte-
ment par lui-même à la correction des épreu
ves de cet Ouvrage, il s'y eſt gliſſé beaucou
de fautes légeres, & quelques-unes très
eſſentielles, qui forment des contre-ſens. O
prie le Lecteur d'avoir la bonté de ſuppléer
celles qui ne ſont point indiquées dans ce
Errata.

FAUTES A CORRIGER.

Pag. 10, lig. 8 *Auteur*, liſ. *Acteur.*
P. 11, lig. 4, *même faute à corriger.*
P. 18, lig. 22, *ſut*, liſ. *ſavoit.*
P. 162, lig. 12, *importans*, liſ. *importuns.*
P. 167, lig. 14, *magiques*, liſ. *magnifiques.*
P. 225, lig. 18, *Racemit*, liſ. *Racemi.*
P. 225, lig. 19, *Nutriam*, liſ. *Nutria.*
P. 241, lig. 1, *dedicit*, liſ. *dediſſe.*

TABLE

TABLE

Des Ages de la Poëſie Latine, & des Poëtes célébres dont on donne la notice dans cet Ouvrage.

PREMIER AGE.

Environ 240 ans avant J. C.

ENNIUS, TÉRENCE.

I. LIVIUS ANDRONICUS, le pere de la Poëſie Latine.

II. NÉVIUS compoſe en vers l'hiſtoire de la premiere Guerre Punique.

III. ENNIUS, Poëte Hiſtorien, Philoſophe, le Précurſeur de la belle Poëſie.

IV. CÉCILIUS, Poëte Comique.

V. PACUVIUS ſe diſtingue dans la Poëſie dramatique.

VI. ACCIUS, contemporain de Pacuvius, & b
Poëte Tragique comme lui.
VII. ATTILIUS, Poëte Comique.
VIII. PLAUTE ſe rend célébre par ſes C
médies.
IX. AQUILIUS, Poëte Comique.
X. TÉRENCE, grand Poëte Comique.
XI. TURPILIUS, Poëte Comique.
XII. LUCILE perfectionne la Satire.
XIII. CATON, ſurnommé l'Ancien. On lui a
tribue des Diſtiques moraux.
XIV. TITIUS, Poëte Tragique, & bon Or
teur.
XV. AFRANIUS, admirateur de Térence, & b
Poëte Comique.
XVI. NOVIUS écrivit des Attelanes.
XVII. DORSENUS, Poëte Comique.

SECOND AGE.

Environ 100 *ans avant J. C.*

LUCRECE, CATULLE.

XVIII. LUCRECE, Poëte & Philoſophe Épicurien.
XIX. POMPONIUS de Bologne, Auteur de quelques Piéces Attelanes.
XX. JULES-CÉSAR STRABON, excellent Poëte Tragique.
XXI. CICÉRON cultiva la Poëſie, & traduiſit quelques Poëtes Grecs.
XXII. LABERIUS, célébre Mimographe.
XXIII. CATULLE, excellent Épigrammatiſte.
XXIV. CALVUS, Écrivain Épigrammatiſte & Élégiaque.
XXV. ATTA, Poëte Comique.
XXVI. VALÉRIUS CATON, Poëte Élégiaque.
XXVII. FURIUS BIBACULUS, Écrivain Épigrammatiſte.
XXVIII. POMPONIUS ATTICUS, Poëte Épique.
XXIX. CINNA floriſſoit ſous les Triumvirs.
XXX. Les deux VARRONS.
XXXI. P. SYRUS donna des ſentences, & excella dans la Poëſie Mimique.
XXXII. RABIRIUS, excellent Poëte Épique.

TROISIEME AGE

Environ 50 ans avant J. C.

VIRGILE, HORACE.

XXXIII. AUGUSTE cultiva la Poëſie & l'Élo quence.

XXXIV. POLLION, Conſul, Orateur & Poët Dramatique.

XXXV. CASSIUS SEVERUS de Parme, Poët Tragique.

XXXVI. PEDO ALBINOVANUS. Nous poſſédon encore des fragmens de ce Poëte.

XXXVII. GALLUS, Poëte Élégiaque.

XXXVIII. VIRGILE, le plus grand Poëte héro que qu'aient eu les Romains.

XXXIX. TIBULLE, Chevalier Romain, Poët Élégiaque.

XL. CORNELIUS SEVERUS donne un Poëme ſu l'ETHNA.

XLI. PROPERCE, Poëte Élégiaque.

XLII. HORACE, célébre Poëte Lyrique & Sat rique.

XLIII. MÉCÉNAS, Protecteur des Poëtes, s'ap plique à la Poëſie.

XLIV. ARISTIUS FUSCUS.
XLV. DOM. MARSUS.
XLVI. VARIUS, excellent Poëte Épique.
XLVII. MACER fit un Poëme ſur les Animaux & les Plantes.
XLVIII. PONTICUS, Poëte Épique.
XLIX. CÉTULICUS, Épigrammatiſte.
L. VALGIUS, Poëte Épique.
LI. GERMANICUS traduiſit Aratus, Poëte Grec.
LII. MONTANUS, Poëte Élégiaque.
LIII. SABINUS, Poëte Élégiaque.
LIV. TITIUS SEPTIMIUS, Poëte Lyrique, contemporain d'Horace.
LV. JULIUS FLORUS, Poëte eſtimé d'Horace.
LVI. GRATIUS compoſe un Poëme ſur la Chaſſe.
LVII. OVIDE, Poëte Élégiaque.
LVIII. MÉLISSUS, Poëte Comique.
LIX. TURANIUS, Poëte Tragique.
LX. CAPELLA, Poëte Élégiaque.
LXI. PROCULUS, imitateur de Callimaque.
LXII. FONTANUS écrivit dans le genre paſtoral.
LXIII. MANILIUS, Poëte & Mathématicien, écrivit un Poëme ſur l'Aſtronomie.
LXIV. PHEDRE, célébre Fabuliſte.
LXV. ALPHIUS AVITUS, Orateur & Poëte.

QUATRIEME AGE.

Siécle de J. C.

LUCAIN, JUVENAL.

LXVI. SÉNEQUE, Philoſophe, Orateur & Poëte Tragique.

LXVII. POMPONIUS SECUNDUS compoſe un grand nombre de Tragédies.

LXVIII. CORNUTUS, Poëte Tragique.

LXIX. BASSUS, Poëte Lyrique.

LXX. PERSE, Poëte Satirique très-obſcur.

LXXI. LUCAIN chante la Guerre civile de Céſar & de Pompée.

LXXII. PÉTRONE, homme voluptueux, bon Poëte & excellent Critique.

LXXIII. STELLA, Poëte célébré par Stace & Martial.

LXXIV. SILIUS ITALICUS fit un Poëme ſur la Guerre Punique.

LXXV. VALERIUS FLACCUS compoſe un Poëme ſur les Argonautes.

LXXVI. JUVENAL, Poëte Satirique très-célébre.

LXXVII. MARTIAL, Épigrammatiſte célébre.

LXXVIII. STACE, Poëte Épique qui vivoit ſous Domitien.

LXXIX. AULUS SÉRÉNUS, Poëte Lyrique.

LXXX. PALLADIUS compoſe un Poëme ſur la culture des Arbres.

LXXXI. SULPITIA, femme célébre, qui fit un Poëme ſur l'expulſion des Philoſophes.

LXXXII. VOLCATIUS SÉDÉGITUS, Poëte Didactique.

LXXXIII. MARULUS, Écrivain Mimographe.

LXXXIV. TÉRENTIANUS MAURUS, Poëte Didactique.

LXXXV. SÉREN. SAMONICUS laiſſa des Poëſies ſur la Médecine.

LXXXVI. NÉMÉSIANUS compoſe un Poëme ſur la Chaſſe, & quelques Églogues.

LXXXVII. CALPURNIUS, Poëte Bucolique.

LXXXVIII. AUSONE de Bordeaux, Grammairien, Rhéteur & Poëte.

LXXXIX. AVIÉNUS écrivit des Fables.

XC. RUTILIUS NUMATIANUS floriſſoit ſous Honorius.

XCI. CLAUDIEN, Poëte héroïque, fleurit ſous Théodoſe.

PREMIER AGE.

Environ 240 ans avant J. C.

§. Ier.

LIVIUS ANDRONICUS.

Græcia capta ferum victorem cæpit, & artes
Intulit agresti Latio. Sic horridus ille
Defluxit numerus Saturnius, & grave virus
Munditiæ pepulere : sed in longum tamen ævum
Manserunt, hodièque manent vestigia ruris
Serus enim, &c. (Horat.)

Les Muses, après un sommeil de quelques années, se réveillerent, & vinrent chercher un asile en Italie, où elles firent naî-

tre le goût de la belle Littérature. *Livius Andronicus* doit être honoré du titre de pere de la Poëſie épique & dramatique parmi les Romains. Il haſarda le premier de compoſer une Fable en vers, qu'il déclama lui-même, & qu'il chanta avec beaucoup d'action, tandis qu'un Joueur de flûte préludoit & lui donnoit le ton. Ce Poëte, Acteur & Muſicien, étoit Grec de nation. *Salinator*, dont il étoit l'Eſclave, l'affranchit en faveur de ſes talens. Il fit ſes efforts pour tranſporter dans la Langue Latine les beautés d'*Homère*, d'*Eſchyle* & de *Sophocle*, &c.

Le Peuple idolâtroit ſes Ouvrages. Son Poëme ſur *la ſeconde Guerre Punique* excitoit l'admiration des Romains, par la peinture de leurs travaux guerriers & de leur héroïſme. On lui aſſigna le Portique du Temple de Pallas, pour y repréſenter ſes Tragédies & ſes Comédies; & on éleva pendant ſa vie une ſtatue en ſon honneur.

Il conſerva long-temps cette réputation. Ses partiſans le chargerent dans ſa vieilleſſe de compoſer les paroles & la muſique d'une Hymne, que des jeunes filles chanterent en l'honneur de Junon, dans une fête ſolemnelle.

La traduction qu'il fit des Poëmes d'*Homère*, eſt comparée par *Cicéron* aux Statues attribuées à *Dédale*, qui n'avoient d'autre mérite que leur antiquité.

Andronicus donna ſa premiere Tragédie l'an de Rome 514. A l'imitation des Grecs, il conſerva les caracteres de Poëte, de Muſicien & d'Acteur, & monta ſur le Théâtre pour y repréſenter un Perſonnage. Les Spectateurs, charmés de pluſieurs beaux morceaux de ſa Piéce, les lui firent répéter ſi ſouvent, qu'il perdit la voix, & s'enroua. Ne pouvant pas déclamer davantage, on lui accorda la permiſſion d'introduire un Eſclave qui chantât le Poëme avec le Joueur de flûte, tandis qu'il faiſoit les geſtes. Son action en devint plus vive, plus animée. De-là naquit l'uſage de partager la déclamation : uſage qui ſubſiſta dans les ſiécles ſuivans. Un Acteur récitoit, un autre geſticuloit. Ce mélange étoit très-piquant pour les Romains.

Les Ouvrages dramatiques de *Livius Andronicus* devoient être d'une grande ſimplicité, puiſqu'il les repréſentoit lui ſeul avec ſon accompagnateur. Suivant les différentes ſcènes, il changeoit d'habillemens & de caracteres. Ces Piéces, quoique compoſées de lambeaux traduits des Grecs, & couſus ſans goût & ſans art, amuſoient le Peuple, & répandoient inſenſiblement l'amour des Lettres. Sa Tragédie d'*Ulyſſe* étoit très-eſtimée.

§. II.

NÉVIUS.

Nevius in manibus non eſt? non mentibus hæret
Penè recens? adeò ſanctum eſt vetus omne Poëma?

Névius, de Campanie, ſe fit connoître à Rome par pluſieurs Piéces de Théâtre, & par un Poëme ſur la Guerre de Carthage, qu'il compoſa en vers nommés *ſaturniens*. Il étoit très-inſtruit, & s'étoit diſtingué dans les combats. Il ne fut pas moins hardi que les premiers Comiques de la Grèce, qui frondoient ſans crainte les vices & les ridicules des citoyens diſtingués, & ſe jouoient preſqu'également des Hommes & des Dieux. *Scipion* l'Africain ne put échapper aux traits cauſtiques de *Névius*. Ce Poëte introduiſit ſur la Scène un jeune voluptueux qui s'excuſoit de ſes égaremens, en rappelant une aventure de jeuneſſe de ce Héros. » Il n'eſt » pas étonnant, diſoit ce Perſonnage, que » je ſois un Eſclave de Cythère, puiſque » celui dont le front brille de tant de gloire,

» dont la main a cueilli tant de lauriers, » & que les Nations regardent comme le » plus grand des humains, fut ramené chez » lui en deshabillé par ſon pere, qui l'ar» racha d'entre les bras de ſa maîtreſſe.

Scipion mépriſa généreuſement le ſarcaſme de *Névius ;* mais ſes vers ſatiriques ayant offenſé, quelque temps après, la famille de Métellus, qui étoit une des plus puiſſantes de la République, il fut chaſſé de la Ville, & ſe retira en Afrique, où il mourut.

Maint Poëte, aveuglé d'une telle manie,
En courant à l'honneur, trouve l'ignominie ;
Et tel mot, pour avoir réjoui le Lecteur,
A coûté bien ſouvent des larmes à l'Auteur.

§. III.

ENNIUS.

Primus amœno
Detulit ex Helicone perenni fronde coronam
Per gentes Italas.

Après *Andronicus* & *Névius*, on vit paroître un homme de génie, qui s'éleva auderſſus de tous les Ecrivains de ſon temps,

& fertiliſa le champ, encore ſtérile, de la Poëſie Latine. *Ennius* naquit à Rhudié, Ville de Calabre. La nature l'avoit doué d'une imagination forte & abondante. Créateur à bien des égards, il ne copia point auſſi ſervilement les écrits des Grecs que la plupart des Poëtes Romains. *Homère* étoit le grand modèle qu'il ſe propoſoit d'imiter. Il marcha ſur ſes pas, emboucha la trompette héroïque, chanta la guerre d'Etolie, & les actions éclatantes de *Scipion* l'Africain. Des figures hardies, des images frappantes, un ſtyle véhément, un ton guerrier, voilà ce qu'on diſtinguoit dans ſes célèbres *Annales* de Rome, compoſées en vers héroïques, & ſi eſtimées de l'Antiquité. Cette deſcription ſublime peut donner une idée de ſes talens poëtiques.

Mundus cæli vaſtus conſtitit ſilentio
Et Neptunus ſævus undis aſperis pauſat
dedit,
Sol equis iter repreſſit ungulis volantibus,
Conſtitere amnes perennes, arbores ven
vacant.

Ennius excelloit dans pluſieurs genres. *Satire* devint, par ſes ſoins, un Poëme ré
lier, & il la ſépara du Théâtre, où régnoit avant lui. Il parcourut avec diſtinction *la* carriere dramatique, fit d'ex

lentes Odes, & traduiſit l'hiſtoire des Dieux d'*Evhemere*. Indépendamment de ſon rare mérite pour la Poëſie, ce grand homme poſſédoit pluſieurs Langues, & une infinité de connoiſſances. Il étoit d'une probité & d'une bravoure reconnues. Les Magiſtrats les plus diſtingués & les Héros de la République lui donnerent toujours des marques d'eſtime & de conſidération, & ſe faiſoient une gloire de s'entretenir avec lui. Le Conſul *Fulvius Nobilior* le chargea de l'éducation de ſon fils, & l'emmena avec lui dans ſes expéditions en Etolie. Il devint enſuite l'ami du grand *Scipion*, le *Mécène* de ce temps-là. Le vainqueur d'Annibal ordonna, par ſon teſtament, qu'on élevéroit ſur ſon tombeau la ſtatue d'*Ennius*. Auſſi le Poëte a-t'il ſignalé ſa reconnoiſſance par des vers en ſon honneur. Il le peint admirablement bien par ce ſeul trait:

Cui nemo civis neque hoſtis
Quivit pro factis reddere op'ræ prætium.

Caton le Cenſeur, malgré ſa ſévérité pour les Lettres, rendit enfin juſtice à la beauté de ſon génie, & l'admit dans ſa familiarité.

Si l'on compare *Ennius* aux Poëtes Latins qui l'avoient précédé, on trouvera qu'il leur eſt très-ſupérieur, & qu'il a remporté ſur eux la palme de l'Epopée & de la Poëſie

dramatique ; mais son mérite diminue lorſqu'on le met à côté de ceux qui l'ont ſuivi. On trouve ſes vers rudes, groſſiers & ſans art ; & c'eſt ce que *Properce* a voulu faire entendre, en diſant :

Ennius hæc Musa cingat sua tempora quercu.

Horace reconnoît qu'il a beaucoup de génie ; mais il blâme ſa verſification. On ne peut guères être d'un avis contraire, lorſqu'on lit ces vers d'*Ennius* :

O Tite, tute Tati, tibi tanta, Tyranne, tulisti.
At tuba terribili sonitu taratantara dixit, &c.

Malgré ſes imperfections, qui ſont plutôt la faute du temps que celle de l'Ecrivain, le Chantre de Calabre paſſoit pour un prodige, & fut long-temps l'oracle de l'Italie & le Poëte à la mode. Le goût *Ennien* régnoit encore du temps de *Cicéron* ; & *Lucrèce* avoue qu'il eſt le premier parmi les Romains qui ait été favoriſé des Muſes, & qui ait mérité leur couronne immortelle. En effet, la Littérature ſe perfectionna par ſes eſſais. Il dégroſſit & polit l'ancienne Poëſie, bannit la rudeſſe des vers *ſaturniens*, &, de ſon propre aveu, apprit aux Poëtes à grimper ſur le Parnaſſe, & à en parcourir les ſentiers inconnus.

On prétend qu'*Ennius* buvoit immodérément, & qu'il ne chantoit jamais les éloits des Romains qu'après que le vin oit échauffé ſa veine. Quoi qu'il en ſoit, Poëte célébre ſupporta conſtamment les ommodités de la vieilleſſe : il ſembloit me les trouver douces.

Nous avons encore pluſieurs morceaux *Ennius*, où ſon génie étincelle. Qui ne ſeit charmé de reſſembler à cet homme verux qu'il peint avec des traits ſi aimables !

Tableau de l'homme vertueux.

Il porte dans ſon ſein une ame à l'épreuve de r, de la volupté, du malheur, & que rien au onde ne peut ébranler ni corrompre. Comme a cœur eſt pur, la défiance lui eſt inconnue. Il doux avec vivacité ; & ſon eſprit eſt ſi pénént, qu'il ſaiſit au premier coup d'œil tous les jets avec leurs rapports. Il parle facilement, iis très-peu, & toujours à propos. Quoiqu'il it en état de diſcourir ſur les matieres les plus blimes, avec autant d'élégance que de profonur, il n'éleve jamais la voix ſans être, pour ainſi :e, interrogé, & ſe met ſans peine à la portée tous ceux qu'il rencontre. Il eſt ſavant avec udence. Accoutumé au ton du grand monde, il it y cacher la ſupériorité de ſes talens, ſelon les mps, les lieux & les perſonnes ; & il poſſede l'art fficile de garder le ſilence, ſans offenſer la ſoété par un air dédaigneux qui l'accompagne ornairement. Il reſpecte la Religion, & ſe tait ſur s myſteres de telle ou telle Divinité, perſuadé

qu'il vaut mieux pratiquer nûment le bien, qu de diſſerter ſur les préceptes qui l'ordonnent, o de diſputer en vain ſur des points que perſonne n peut comprendre. Enfin il cherche à plaire à tou les honnêtes gens, & ne fait même jamais entre voir que quelqu'un l'ennuie, &c.

§. IV.

CÉCILIUS.

ON vit Thalie, inſtruite par Cécile,
Au badinage allier la leçon,
Et ſous le maſque annoncer la raiſon.

CÉCILIUS, de Milan, Auteur & Acteur très-célébre, Eleve d'*Ennius*, & ſon aſſocié au travail. Il jouiſſoit à Rome d'une réputation brillante, & les Anciens lui donnoient le premier rang parmi les Poëtes Comiques.

Cæcilio palmam ſtatio do Comico.

Cet Ecrivain porta le Théâtre à un haut point de perfection. Il connoiſſoit ſupérieurement le cœur humain, & ſut répandre dans ſes Piéces le ſel, la force & la raiſon. Il étoit heureux dans le choix de ſes ſujets

aracteres étoient bien ſoutenus ; ſes
es vives & mâles. Ses Poëmes dra-
ues portoient une empreinte philoſo-
e qui plaiſoit aux Romains, natu-
ient graves & ſérieux. Le ſeul repro-
u'on pouvoit lui faire, étoit de man-
de goût, comme ſon Maître, & de
ger les graces de la diction.

§. V.

ACUVIUS.

tragique laurier ceint ſa tête immortelle.

célébre Ecrivain, neveu d'*Ennius*,
de Branduſe. Il excelloit également
la Peinture & dans la Poëſie drama-
Il faiſoit les décorations de ſes Piè-
& *Pline* parle très-avantageuſement
elques-uns de ſes tableaux placés dans
mple d'*Hercule*, & dignes d'être mis
allele avec ceux des plus grands Maî-
e l'art.

grand homme chauſſa le cothurne
yle & de *Sophocle*, & fit paſſer dans
éces une partie des richeſſes de ces
ux génies. Il ouvrit au Théâtre La-

tin une route nouvelle. Il ſut peindre & toutes ſes fureurs avec des traits & & hardis. Il excitoit la pitié, le trou la terreur, & déployoit ſupérieuren l'ame des grands perſonnages qu'il r toit ſur la Scène. Tout brilloit dans mains, tout ſurprenoit, tout attendriſ La mâle vigueur de ſon ſtyle domp l'eſprit; la force de ſes expreſſions, la bleſſe de ſes ſentimens, l'enthouſiaſme ſa Poëſie, enlevoient l'ame des Spe teurs. *Pacuvius* fut ſans doute le plus gr Poëte tragique qui ait paru à Rome: ſonne ne l'égala dans la ſuite, & ſon ge étoit fait pour ſervir de modèle aux h mes. » Il falloit, dit *Craſſus* dans *Cicér* » que ce Poëte fût poſſédé du Dieu d » Poëſie ». Dans une de ſes Piéces, il préſenta la conſtante amitié de Pyla qui s'offroit à la mort pour ſon cher Ore Les ſentimens en étoient ſi vifs & ſi t chans, qu'il arracha des larmes à tous Spectateurs. Le Poëte diſparoiſſoit; voyoit, on entendoit Oreſte & Pylade

Pacuvius donna à la Tragédie un un peu rude, & ſon ſtyle n'étoit pas ſolument correct; mais on lui pardonn ce défaut en faveur des divines & ſubli beautés qui tranſportoient dans ſes C vrages.

Nous ne poſſédons plus que des fr mens de tant de Poëmes précieux.

admire celui-ci ; c'eſt la magnifique deſcription d'une tempête :

Interea propè jam occidente ſole in horreſcit mare :
Tenebræ conduplicantur, noctiſque & nimbum
occæcat nigror :
Flamma inter nubes coruſcat, cœlum ſonitu
contremit ;
Grando miſta imbri largifluo ſubita turbine
præcipitans cadit :
Undique omnes venti erumpunt, ſævi, exiſtunt turbines
Ferret æſtu pelagus, &c.

» Cependant vers le coucher du ſoleil, la mer » s'éleve & s'enfle tout-à-coup ; les ténébres s'ac» cumulent ; la noirceur des nuages augmente » celle de la nuit ; les éclairs brillent ſeuls au tra» vers de ces épais nuages ; le ciel tremble au bruit » qui les ſuit ; une grêle, mêlée à un déluge » d'eaux, ſe précipite impétueuſement avec un » bruit épouvantable ; tous les vents déchaînés ſe » choquent ; de ce choc impétueux ſe forment » d'affreux tourbillons ; la mer bouillonne ſous » leurs ſecouſſes horribles, &c.

Virgile imita ces vers dans pluſieurs endroits de l'Enéide ; & il ſemble que M. de *Crébillon* ait été frappé des vives images qu'ils renferment, quand il fait la pein-

ture d'une tempête dans Electre, *Act. II; Scen. I.*

La mer, en un moment, se mutine & s'élance;
L'air mugit; le jour fuit; une épaisse vapeur
Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur;
La foudre éclairant seule une nuit si profonde,
A sillons redoublés, ouvre le ciel & l'onde;
Et, comme un tourbillon, embrassant nos vaisseaux,
Semble, en source de feu, bouillonner sur les eaux;
Les vagues quelquefois nous portent sur leurs cimes,
Nous font rouler après sous ces vastes abymes,
Où les éclairs pressés, pénétrant avec nous,
Dans ces gouffres de feux sembloient nous plonger tous;
Le Pilote effrayé, que la flamme environne,
Aux rochers qu'il fuyoit, lui-même s'abandonne;
A travers les écueils, notre vaisseau poussé,
Se brise & nage enfin sous les eaux dispersé.

§. VI.

ACCIUS.

AUFERT
Pacuvius docti famam ſenis, Accius alti.

Accius, digne émule de *Pacuvius* pour la Tragédie. Les Anciens ne ſavoient auquel des deux ils devoient donner le prix. *Accius* étoit fils d'un Affranchi. Il orna la Scène Romaine des plus grands ſujets qui euſſent paru ſur le Théâtre d'Athènes, tels qu'*Atrée*, *Andromaque*, *Andromède*, *Philoctete*, *Méléagre*, *Médée*, *Clitemneſtre*, *Térée*, &c. Sa Tragédie, connue ſous le nom de *Brutus*, fut la ſeule qu'il n'empruntât point des Grecs. Le ſujet en étoit entierement Romain. Hardi dans ſes peintures, grand dans ſes idées, énergique dans ſes vers, noble dans ſes ſentimens, ſa Melpomène s'annonçoit avec fierté; toutes les beautés de l'art & du génie ſe réuniſſoient dans ſes Poëmes. Perſonne ne peignoit mieux que lui le courage, l'inflexibilité, qui naît de la vertu. Il ſavoit inſpirer des ſentimens ſublimes, embraſoit ſes concitoyens d'un feu martial

& patriotique, exerçoit leur ſenſibilité, & leur offroit l'exemple des Héros magnanimes.

Accius étoit très-lié avec *J. Brutus*, qui le premier porta les armes en Eſpagne juſqu'à l'Océan. Le Poëte compoſa en ſon honneur des vers, dont ce Général orna le veſtibule des Temples qu'il fit conſtruire de la dépouille des ennemis.

Accius allant en Aſie, paſſa par Tarente, & y vit *Pacuvius*, qui s'y étoit retiré ſur ſes vieux jours. Il lui lut ſa Tragédie d'*Atrée*. Le neveu d'*Ennius* fut frappé de la grandeur & de la magnificence des ſentimens, de la véhémence & de la vivacité du dialogue, de la hardieſſe du plan, &c. Il y trouva du génie, du feu & de l'élévation; mais le ſtyle lui parut dur, & la ſtructure des vers iambes peu exacte. Le jugement de ce grand homme étoit trop ſage pour déplaire au jeune Poëte; il en tira même un bon augure pour ſa réputation, & pour les Piéces qu'il compoſeroit dorénavant. En effet, les hommes de génie qui produiſent, dès leur entrée dans la république des Lettres, des Ouvrages parfaits & ſans tache, ſoutiennent rarement un début auſſi brillant. Car les eſprits, ſelon la penſée d'un Ancien, ſont aſſez ſemblables aux fruits, qui n'ont de prix qu'autant qu'ils ſont durs & verts avant que de mûrir.

Il y avoit toujours un grand concours de monde aux Piéces d'*Accius*. Son *Térée*, ſur-tout, étoit infiniment goûté des Romains.

Cicéron parle très-favorablement de ſa Tragédie de *Philoctete*, abandonné dans l'Iſle de Lemnos. Le Poëte l'avoit faite à l'imitation de celle de *Sophocle*. L'Orateur Romain lui donne de juſtes louanges, comme Poëte Tragique; mais il n'approuve pas la plupart de ſes maximes, & ſa morale lui paroît quelquefois pernicieuſe: mais on ne doit pas juger des ſentimens d'un Ecrivain Dramatique par les paroles qu'il met dans la bouche de ſes Perſonnages. Doit-on faire parler un *Atrée*, une *Médée*, un *Oreſte*, &c. comme un *Socrate*, un *Agis*, un *Timoléon*, un *Ariſtide*, un *Marc-Aurele*? Les mœurs ne ſeroient point obſervées, & le Poëte ne connoîtroit point le génie de ſon art.

§. VII.

ATTILIUS.

Ferreum ſcriptorem opinor, verum ſcriptorem tamen,
Ut legendus ſit.

Ce Poëte poſſédoit beaucoup de talent pour le Théâtre. Il avoit de la verve & du feu, & ſavoit répandre de l'intérêt dans ſes Piéces; mais il lui manquoit le talent rare & précieux qui donne l'immortalité, un ſtyle noble, pur & harmonieux; ſon langage étoit dur, & les oreilles les moins délicates ne pouvoient ſupporter l'âpreté & la rudeſſe de ſes vers. Il fit une verſion de l'*Electre* de *Sophocle*, qui ne valoit pas mieux que ſes Ouvrages, au jugement de *Cicéron*.

§. VIII.

PLAUTE.

Postquam eſt morte captus Plautus
Comœdia luget, Scena eſt deſerta.
Deindè riſus, ludus, jocuſque & numeri
Innumeri ſimul omnes collacrymarunt.

La Comédie, qui ne brilloit pas beaucoup dans le temps de *Nœvius* & d'*Andronicus*, &c. commença, lorſque *Plaute* parut, à recevoir cette pureté de langage, ces ornemens, cet art eſſentiel à la Poëſie dramatique.

Plaute naquit à Sarſine, Ville d'Ombrie, Province d'Italie. Il étoit fils d'un Eſclave; mais la nature lui donna un eſprit pénétrant & fécond, & un talent admirable pour ſaiſir les ridicules. Il ſuivit l'impulſion de ſon génie. Ce grand Poëte, qu'on peut regarder comme le premier des Comiques Latins, parut de bonne heure ſur la Scène, comme Auteur & comme Acteur. Ses Piéces l'enrichirent conſidérablement. Avide de tréſors, le Poëte voulut les augmenter par le commerce; mais la fortune

ne lui fut pas favorable. Il perdit en peu de temps ce qu'il avoit gagné. Réduit à la derniere pauvreté, notre Marchand bel eſprit revint à Rome, & fut obligé, pour vivre, de ſe mettre Domeſtique chez un Boulanger, & d'y tourner la meule de moulin. Il continua ce pénible exercice juſqu'à ce qu'il eut ramaſſé quelqu'argent à l'aide de ſes Piéces qu'il compoſoit dans les heures qu'il pouvoit prendre ſur ſon travail annuel. Le malheur n'avoit pas éteint entierement le feu de ſon génie.

Plaute ne ſe ſeroit pas trouvé dans cette triſte ſituation, s'il eût été pénétré de cette vérité qu'il met dans la bouche d'un de ſes Perſonnages: *Tout homme qui a envie de devenir pauvre & miſérable, n'a qu'à confier ſa vie & ſon bien à Neptune.* Mais ce bel étalage de Philoſophie ne prouve rien; & le Poëte Comique pouvoit très-bien s'appliquer cette réflexion judicieuſe tirée d'une de ſes Comédies: *Je voyois l'autre jour des Acteurs qui débitoient de grandes ſentences ſur le Théâtre; tout le monde les applaudiſſoit; le Peuple les trouvoit admirables: mais lorſqu'on ſe fut retiré, pas un ſeul ne voulut les ſuivre.*

Les Anciens étoient plus jaloux de conſerver à la Poſtérité les écrits des grands Hommes, que leurs actions. Ils gardent tous le ſilence ſur la vie privée de *Plaute*: nous ignorons le temps de ſa naiſ-

ſance : celui de ſa mort eſt également inconnu.

La Langue Latine reçut ſes premiers charmes de la plume de cet Ecrivain. Il porta la Comédie Latine au plus haut point de perfection où elle étoit capable d'arriver. Il avoit bien étudié l'homme, & poſſédoit à fond les mœurs de ſon temps. Le plan de ſes Piéces ne lui appartient pas. Il travailloit ſur le canevas des autres : on croit même qu'il n'inventa aucune Comédie. Les *Diphile*, les *Philémon*, les *Démophile*, les *Ménandre*, les *Ariſtophane*, les *Apollodore*, les *Poſſidipe*, & tous les bons Comiques de la Grèce, lui ſervirent de guides. Mais *Epicharme* de Sicile fut ſur-tout le Poëte qu'il choiſit pour ſon grand modele ; il mit tous ſes ſoins à ſaiſir ſon talent comique ; il puiſa dans les Piéces de cet Auteur la grace, le ſel, le feu, les ſaillies, la vivacité du dialogue, & tout ce que nous admirons dans les vingt Comédies qui nous ſont reſtées de lui. Ce qui faiſoit dire à *Horace* :

Plautus ad exemplar ſiculi properare Epicharmi.

On ne finiroit point, ſi l'on vouloit rapporter les éloges que l'Antiquité donne à cet excellent Comique. On le regardoit

comme *une dixiéme Muſe ;* on l'appelloit *la Syrène Latine ;* le plus ingénieux, le plus agréable, le plus élégant des Poëtes ; le pere des ris, des jeux & de la fine plaiſanterie, &c. Un Savant Romain diſoit que ſi les Muſes euſſent voulu parler latin, elles n'auroient pas emprunté d'autre langage que celui de *Plaute.* Un Pere de l'Egliſe, pour ſe délaſſer de ſes veilles, & *eſſuyer les larmes que le ſouvenir de ſes fautes paſſées lui faiſoit répandre*, prenoit ſouvent les Comédies de cet Auteur.

Il n'y a qu'une voix ſur leur beauté. Chez *Plaute*, tout eſt plein d'action, de mouvement & de feu ; ſon génie aiſé, riche & fécond, ne laiſſe jamais languir le Théâtre ; ſes intrigues ſont bien nouées, & conformes à la qualité des Acteurs ; ſes incidens ſont très-variés ; il a le talent de faire plus agir que parler. Son ſtyle eſt pur, ſerré, nombreux ; ſon tour eſt aiſé & naturel ; ſes penſées vives & brillantes ; ſes plaiſanteries fines & remplies de ce ſel attique, ſi propre à la raillerie, & ſi difficile à attraper, que l'on ne compte que deux ou trois hommes de génie qui aient poſſédé cet heureux génie.

Plaute * eſt mis au nombre des Auteurs

* Gravina.

a Comédie nouvelle. L'ancienne ne put
iis s'allier avec la gravité des mœurs Ro-
ies. Ce Poëte ſut en conſerver la grace
goût dans le dialogue & dans les ſaillies
:s Piéces.

:s mœurs des perſonnages du Poëte
propres & convenables. Il ſaiſit libre-
t, & met tout de ſuite en œuvre cha-
matiere qui ſe préſente à lui. Il eſt
nd en idées, abondant en expreſſions.
diſcours eſt plein de fineſſe & de char-

Il tourne en ridicule toutes les affec-
; , ſans altérer leur caractere. Il ré-
e l'auditeur avec un art merveilleux,
ui préſentant des faits & des manieres
ules, en faiſant agir continuellement
ierſonnages, dont les paroles ſont une
eſſion naturelle des ſentimens de l'ame.
arie ſans ceſſe leurs entretiens, leurs
irs, leurs habitudes, leurs penchans;
i il va toujours au développement des
ds les plus difficiles. Il ne manque
-être rien à ce Poëte pour être un Co-
ie parfait; néanmoins il ſe laiſſe trop
au goût du Peuple: c'eſt ce qui lui
ſouvent employer des plaiſanteries &
:xpreſſions baſſes & vulgaires. Ces cho-
e choqueroient point cependant la bien-
:e, ſi le Poëte, entraîné par ſon gé-
ne les employoit trop fréquemment,
il ſe contentoit de les mettre dans la

bouche des Valets. Il ſemble qu'elles ennuyoient quelquefois *Horace*. » Nos ancêtres, dit-il aux Piſons, ont loué & admiré les vers & les railleries de *Plaute* un » peu trop bonnement, pour ne pas dire » ſottement; s'il eſt vrai que vous & moi » ſachions diſtinguer dans les railleries le » délicat d'avec le groſſier, & que nous » ayons l'oreille aſſez fine pour juger du ſon » & de la cadence des vers.

Plaute méritoit un peu plus d'indulgence. On convient qu'il a plus ſouvent conſulté le goût du Peuple que celui des Chevaliers Romains. Mais la Poëſie dramatique ne faiſoit que de naître à Rome. Accoutumé aux railleries groſſieres & aux méchantes plaiſanteries qui faiſoient, pour ainſi dire, l'eſſence des anciennes Piéces ſatiriques, le Peuple auroit-il été capable de ſaiſir les parfaites beautés de l'art, ſi *Plaute* les lui eût préſentées? Il falloit, pour réuſſir, ſe conformer au goût régnant. Si ſon génie n'avoit pas eu un libre eſſor, peut-être n'aurions nous que des Piéces froides & ſans intérêt au lieu que ce grand homme eſt le ſeul dans l'Antiquité qui puiſſe balancer *Ariſtophane*; & ſa meilleure juſtification c'eſt qu'il a ſervi de modele au premier Comique de toutes les Nations, à l'inimitable *Molière*.

On lui reproche d'avoir abuſé de ſon

eſprit ! Comment réſiſter à la tentation de placer un trait ingénieux ; une pointe fine & délicate, lorſque la nature a doué un Ecrivain d'un grand fonds de gaîté & de plaiſanterie ? *Ovide*, *Lucain*, *Sénèque*, & *Horace* lui-même, ſont tombés dans ce défaut. Et à qui les ſaillies étoient-elles plus pardonnables qu'à *Plaute* ?

Dans vingt années de temps, c'eſt-à-dire dans l'intervalle qu'il y eut entre la derniere Comédie de *Plaute* & la premiere de *Térence*, que de changemens dans le goût & dans les mœurs ! Les Romains étoient naturellement nés pour ſe perfectionner. Les grandes ames ſaiſiſſent aiſément les beautés frappantes des arts. Il ſuffit ſouvent de les guider. *Paul Emile* en offre un exemple. Son amour pour les arts conſpira à leur donner plus de luſtre, malgré l'éloquence de *Caton*, & ſes déclamations contre les Ambaſſadeurs de la Grèce. La Jeuneſſe Romaine ne regarda plus ſa voix comme la voix du ciel ; les Muſes triomphérent.

Nous ne devons pas nous étonner de la ſupériorité de *Térence* ſur *Plaute*, pour le ſtyle & les mœurs. *Térence* fit ſes Piéces ſous les auſpices de *Scipion* & de *Lælius* ; *Plaute*, au contraire, fut forcé d'écrire la plupart des ſiennes dans une ſituation malheureuſe. Néceſſité cruelle ! Rarement s'é-

leve-t'on à la perfection, lorſqu'on eſt dans le cas de dire :

L'indigence eſt le dieu qui m'inſpira des vers.

Cependant *Plaute* eſt à *Térence* ce qu'*Homère* eſt à *Virgile*. Que d'eſprit, que de ſel, que de richeſſes, que de variétés, que de force comique dans l'admirable Auteur d'*Amphitryon !* Quelle imagination vive & abondante ! quelle véhémence ! *Térence* a-t'il ſa verve, ſa gaîté ? Ses fables ſont jettées dans le même moule ; ſon action eſt languiſſante, ſon ſtyle peu diverſifié. Il eſt facile maintenant de déterminer à qui nous décerneront la couronne que *Thalie* réſerve aux vrais génies comiques.

Il faut déſabuſer ceux qui ſont prévenus qu'il ne faut chercher que l'intrigue dans les Comédies de *Plaute*. On y rencontre ſouvent des réflexions morales, qui peignent bien les hommes, & qui peuvent ſervir pour la conduite de la vie & pour la pureté des mœurs. Nous en pourrions citer une infinité d'exemples ; nous nous contenterons de rapporter ceux-ci.

» La véritable dot d'une femme n'eſt pas l'argent qu'elle apporte en ſe mariant ; c'eſt » l'honneur, c'eſt la pudicité ; c'eſt de ſavoir » modérer ſes déſirs, d'avoir la crainte des » Dieux, d'aimer ceux de qui l'on a reçu la naiſ-

» ſance, & de vivre en bonne intelligence avec ſes » parens, &c.

» L'on a dans la vie bien moins de ſatisfaction » que de chagrin. C'eſt une choſe cruelle qu'il » n'y ait perſonne en ce monde qui n'ait ſes pei- » nes. Les Dieux ont voulu qu'un plaiſir fût tou- » jours ſuivi de quelques douleurs; car s'il nous » arrive quelque choſe d'agréable, nous ne man- » quons pas de le payer par beaucoup plus d'in- » quiétude que nous n'avons eu de contente- » ment.

Que la morale eſt intéreſſante, lorſqu'elle eſt placée avec art dans des dialogues vifs & animés !

Voici des réflexions très-fines aſſaiſonnées de beaucoup de ſel & d'eſprit.

» En vérité, les Dieux ſe jouent des hommes » d'une étrange maniere; ils ne ſouffrent pas mê- » me qu'étant endormis, ils ſoient en repos, & les » tourmentent par des ſonges.

» Ce qui fait que vous êtes ſi pauvre, c'eſt que » vous êtes trop homme de bien.

» Les hommes ne devroient pas avoir des mi- » roirs pour voir leur viſage ſimplement; mais » pour ſe former à la ſageſſe, ils auroient beſoin » d'en avoir un, où ils puſſent voir leur cœur à dé- » couvert, avec toutes les paſſions dont il eſt rem- » pli. Ils n'y auroient pas plutôt jetté les yeux, » que d'abord ils feroient réflexion ſur la ma- » niere dont ils ont vécu dans leur jeuneſſe. En vé- » rité, nous radotons quelquefois, nous autres » vieillards; & un miroir, tel que je viens de » dire, nous ſeroit d'une grande utilité.

Il faut convenir que *Plaute* préſente quelques taches parmi ſes grandes beautés. Il ſurcharge quelquefois ſes caracteres ; il a peu d'égard pour la vraiſemblance ; ſes perſonnages interrompent ſouvent l'action pour s'adreſſer à l'Auditoire. Il détruit l'intérêt, en donnant dans ſes Prologues une idée de l'intrigue & du ſujet. Il immole ſouvent la pudeur & la bienſéance à des jeux de mots, à de fades railleries, à de plates équivoques. On trouve une infinité de méchantes plaiſanteries que les Ecrivains qui vivoient ſous *Auguſte*, ne ſe ſeroient pas permiſes.

Mercure dit à *Soſie*, dans l'*Amphitryon* :

» Tu viens avec des fourberies couſues.

Soſie répond :

» Je viens avec des habits couſus.
» Tu as menti (réplique le Dieu) tu viens avec
» tes pieds, & non avec tes habits.

Dans l'*Avare*, voyez le portrait qu'il fait d'*Euclion*.

» Il crie qu'il eſt perdu, qu'il eſt abîmé, ſi la
» fumée de ſon feu va hors de ſa maiſon.... Il
» ſe met une veſſie à la bouche pendant la nuit,
» de peur de perdre ſon ſouffle... Se bouche-t'il
» auſſi la bouche d'en bas, &c ?

Aſſurément ce grand Poëte n'auroit pas employé de pareilles plaiſanteries, s'il n'eût

pas été obligé de ſacrifier au goût de ſon ſiécle.

Des Comédies de Plaute.

Nous allons jetter un coup d'œil rapide ſur les vingt Comédies de *Plaute*.

I.

L'Amphitryon.

Euripide & *Archipus*, chez les Grecs, firent des Piéces ſous ce titre, qui eurent de la célébrité, & que le temps n'a pas reſpecté. *L'Amphitryon* de *Plaute*, imité par *Rotrou*, *Molière*, *Dryden*, & par pluſieurs Poëtes modernes, eut tant de ſuccès, qu'on le jouoit encore à Rome cinq cens ans après lui, dans des fêtes conſacrées à Jupiter.

Voici le ſujet. Tandis qu'*Amphitryon* aſſiége Télèbe, *Jupiter*, amoureux d'*Alcmène*, épouſe du Général des Thébains, prend ſa forme, & va coucher avec elle. *Mercure*, dans l'abſence de Soſie, vole de ſon côté le nom & la reſſemblance de ce Valet, & *Alcmène* eſt trompée par ſes fourberies. Le véritable *Amphitryon* & le véritable *Soſie* ſont joués à leur retour. De-là naiſſent différens incidens, terminés par la voix de *Jupiter*, qui ſe fait enten-

dre au milieu des tonnerres, & qui clare l'auteur de tant de déſordres.

L'excellente imitation de *Molièr* aſſez connoître cette Piéce, & no penſe d'entrer dans des détails ſu On ſait que le Poëte moderne a to de *Plaute*, hors les Scènes des mépr *Cléanthis* & de *Soſie*.

Molière évite les défauts de l'ancien Latin, & donne à ſes penſées un ſ mirable, un tour heureux & délicat retranché avec beaucoup de ſageſſe pl choſes qui n'auroient pas été appl ſur le Théâtre François, & il leur a tué des graces, des ornemens, des pleins de fineſſe. Il y a ſans doute *Plaute* des beautés qui ont échappé a ceau de *Molière*; mais les Homm Lettres, exempts de préjugés, convie que ce dernier eſt plus ſerré, plus vif aimable, plus délicat, & qu'on ne t point dans l'original un jeu de T auſſi gai, auſſi plaiſant. Tout l'ava ſera du côté de l'Imitateur, ſi l'on les yeux ſur ſon Prologue, ſur la nar de *Soſie*, & ſur une infinité de déta quans & ingénieux.

La Confidente d'*Alcmène*, *The* vaut-elle la prude *Cléanthis*? *Jupi Amphitryon* parlent-ils dans *Plaute* a même nobleſſe que dans *Molière*? N on pas avec peine les emportemens

fiers de *Jupiter* contre *Amphitryon*? *Tu en as menti, maudit corrupteur de familles*, dit ce dernier au Maître des Dieux. — *Pour cette insolence, je vais l'étrangler tout-à-l'heure.*

Molière eſt beaucoup plus ſage : il fait dire à ſon *Jupiter*, dans la même ſituation :

Je ne m'offenſe point de vous voir en balance ;
Je ſuis plus raiſonnable, & ſais vous excuſer.
L'œil ne peut, entre nous, faire de différence ;
Et je vois qu'aiſément on s'y peut abuſer.
Vous ne me voyez point témoigner de colere,
Point mettre l'épée à la main, &c.

(ACT. III, SC. V.)

On a condamné le Prologue de *Plaute* avec beaucoup de raiſon. Pourquoi *Mercure* vient-il inſtruire de tout ce qui s'eſt paſſé avant l'ouverture de la Scène? Pourquoi vient-il expliquer tout le dénouement? N'eſt-ce pas ôter au Spectateur le plaiſir de la ſurpriſe? On aura beau dire que quelques Poëtes de la Grèce ſont tombés dans la même faute. Cela ne juſtifie pas celle de *Plaute*.

Il y a eu de grandes diſputes ſur la durée de l'action de l'*Amphitryon*. On a cru qu'elle contenoit neuf mois, & que le Poëte y avoit compris tous les amours de *Jupiter* & d'*Alcmène*. Le plan de cet Ou-

vrage ne nous permet pas de nous étendre davantage ſur ce ſujet.

Au reſte, l'*Amphitryon* de *Plaute* eſt la plus belle de ſes Piéces, & préſente des endroits nobles, pathétiques & ſoutenus. Le IVe Acte eſt univerſellement eſtimé; l'intrigue eſt nouée avec force & génie; le trouble augmente de Scène en Scène, & les caracteres ſont bien développés. Les Poëtes Comiques qui ſont venus après lui, ont mis plus de goût & plus d'art dans leurs Piéces; mais il leur a ſervi de flambeau, & ſon Théâtre ſera à jamais reſpectable, & offrira toujours un riche fonds pour les Ecrivains qui voudront courir la même carriere.

II.

L'Aſinaire.

Déménete voulant favoriſer les amours d'*Argyrippe* ſon fils, & lui faire trouver de l'argent, engage *Léonide* ſon Valet à faire uſage de toutes ſes ruſes pour lui en procurer. Ce dernier s'unit à *Liban*, autre Eſclave auſſi fripon que lui, pour dérober vingt mines, qu'un Marchand apporte à *Saurée*, Valet de ſa femme, pour des ânes qu'il lui a vendus. On donne cet argent à la Maîtreſſe d'*Argyrippe*; elle conſent que le pere de ſon Amant paſſe une nuit avec elle. Mais *Diabole*, rival du jeune homme, furieux de ſe voir enlever ce qu'il

aime, avertit *Artemone*, qui court au rendez-vous, & en arrache ſon mari.

L'*Aſinaire* de *Plaute* n'eſt qu'une traduction d'une Comédie Grecque de *Démophile :* elle eſt très-plaiſante. La conduite en eſt ſage ; les incidens y naiſſent du ſujet même ; le dénouement en eſt naturel. Elle offre deux Scènes d'un excellent Comique. Tout ce qui peut choquer dans cette Piéce, c'eſt la peinture un peu trop licencieuſe des mœurs des Courtiſanes.

Voici un morceau qui pourra faire juger de la maniere de l'Auteur.

Argyrippe vient d'être chaſſé de chez ſa Maîtreſſe, parce qu'il n'a plus de quoi fournir aux appointemens. Il déplore ſon infortune, & déclame contre les Courtiſanes qui ruinent une infinité de jeunes gens. Son reſſentiment ſe tourne contre la mere de *Philénion*, qui trafique la beauté de ſa fille. Elle arrive pendant ce Monologue.

ACTE I. SCENE III.

CLÉRETE, ARGYRIPPE.

CLÉRETE.

» S'il venoit ici un Marchand qui m'offrît un Philippe d'or pour chaque parole que vous avez dite, Argyrippe, je vous aſſure que je ne conclurois pas le marché. Toutes les malédictions que vous nous donnez, ſont de bonnes & pures eſpéces d'or & d'argent. Vous ne pouvez pas re-

noncer à notre domicile ; vous n'en êtes plus le maître ; votre cœur eſt attaché chez nous. Hâtez-vous donc ; fuyez à voile & à rame, &c. . . . . Vos menaces ne nous étonnent guères, bel Adonis ! nous vous connoiſſons un peu ; & nous ſavons bien que toute votre colere eſt ſur la langue: nous gardons toujours ce cœur, bien aſſurées que vous n'en viendrez jamais à aucune hoſtilité contre nous ».

ARGYRIPPE.

» C'eſt moi ſeul qui vous ai tirée de l'état affreux où vous étiez, abandonnée de tout le monde, trouvant à peine un morceau du plus mauvais pain ! Quand donc vous rebuteriez tous les autres pour moi ſeul, vous ne me payeriez pas encore aſſez ».

CLÉRETE.

» Soyez le ſeul maître de la proie ; ſoyez le poſſeſſeur abſolu du butin : j'y conſens volontiers. Il n'y a qu'une petite condition, qu'une bagatelle ; c'eſt que vous vous engagiez à donner toujours ſeul ce que je vous demanderai. Comptez hardiment ſur ma promeſſe, pourvu que vous ſoyez le plus libéral de vos rivaux ».

ARGYRIPPE.

» Le moyen de faire un tel accord ? Etes-vous femme avec qui l'on puiſſe ſe régler, ſe fixer ſur la quantité des penſées ? Vous êtes dans votre ſage & vertueux métier, la plus vorace, la plus inſatiable harpie que l'on puiſſe trouver. Venez-vous de tendre la main & de remercier ? un moment après, l'avarice vous tourmente, & vous méditez une nouvelle demande ».

CLÉERETE.

» Vous avez assurément bonne grace de dire qu'on ne sauroit finir avec moi, & de me reprocher mon insatiabilité ! Je fais pour l'argent ce que vous faites pour l'amour. Dites-moi, je vous prie, vous rassasiez-vous jamais de voir l'objet de votre tendresse ? Quand je vous la mets entre les mains, n'est-il pas vrai qu'alors vous voudriez la posséder toujours ? Etes-vous obligé, par plus d'une raison, de faire un *armistice* d'amour, & de me renvoyer votre nymphe ? vous n'êtes pas longtemps sans la redemander ».

ARGYRIPPE.

» Jusqu'à présent, je ne vous ai rien refusé, & j'ai donné tout ce que vous avez voulu ».

CLÉERETE.

» Et moi, je vous ai redonné Philénion autant de fois que vous l'avez souhaité. Nous en sommes à la pareille : service pour service ; bienfait pour bienfait. Enfin, vous recommencez toujours à me donner de l'argent, & moi je recommence toujours à vous redonner ce que vous aimez ».

ARGYRIPPE.

» Vous ne sauriez disconvenir que vous en agissez fort mal avec moi » ?

CLÉERETE.

» Pourquoi me diffamer ? Pourquoi me reprocher ce que je ne fais que pour remplir mon devoir, & que pour me rendre digne de mon poste

honorable ? Avez-vous jamais vu ou lu quelque part, qu'une femme de mon métier, qui veut faire ſes affaires, en uſe autrement avec aucun cavalier » ?

ARGYRIPPE.

» Mais enfin, vous devriez, ce me ſemble, avoir quelqu'indulgence pour moi, afin de me conſerver plus long-temps ».

CLÉERETE.

» Savez-vous, mon beau Monſieur, qu'une vendeuſe de *volupté*, telle que je ſuis, ne peut épargner un de ſes chalans, ſans ſe faire grand tort à ſoi-même ? Il en eſt d'un homme qui fréquente chez une Prêtreſſe d'amour, comme d'un poiſſon. Le poiſſon ne vaut rien, s'il n'eſt nouvellement pêché. Quand il eſt frais, il eſt de bon ſuc, il a un goût admirable.....Il en eſt de même d'un nouveau galant...Eſt-il nouveau venu ? vous en faites ce que vous voulez, vous le tournez comme il vous plaît. Ce novice amoureux ne demande qu'à donner des preuves de ſa généroſité ; c'eſt l'obliger que de le piller. Quand vous tirez de l'argent d'un jeune blondin qui a bien de quoi ſoutenir le rôle d'amant, il ne prend nullement garde ni à ce qu'il donne, ni à ce qu'il perd. Il ne s'applique qu'à une choſe, c'eſt de plaire à toute la maiſon, à la belle, à moi, à la ſuivante, aux valets, enfin à tout. Il n'y a pas juſqu'au petit chien qui ne ſe ſente de la fête. Notre nouveau venu le flatte, le careſſe, lui donne des friandiſes, afin que, quand le joli domeſtique le voit entrer, il en ſaute de joie. Voici une ſentence morale ; retenez-la bien. *Il eſt juſte que chacun emploie toute la fineſſe, toute la ruſe poſſible pour parvenir à ſes fins.*

ARGYRIPPE.

» J'ai appris cette morale à mes dépens; elle me coûte cher, & je devrois la posséder en perfection ».

CLÉRETE.

» Avouez franchement la chose devant le Dieu Castor, que je prends ici à témoin. N'est-il pas vrai que si vous aviez les poches pleines, vous radouciriez bien votre ton? Mais parce que vous êtes à sec, vous m'accablez de reproches, espérant par là me toucher assez pour vous accorder la jouissance de votre Maîtresse ».

ARGYRIPPE.

» Tu sais bien que ce n'est pas là ma coutume ».

CLÉRETE.

» Ma foi, ce n'est pas non plus la mienne, de vous envoyer pour rien votre chere Philénion; cependant je veux bien faire quelque chose pour votre jeunesse, & en votre considération. En reconnoissance de ce que vous avez préféré à votre honneur notre gain & notre profit, je veux vous faire voir que je ne vous cède pas en générosité. Mettez-moi seulement dans la main deux talens d'argent, Philénion sera à vous cette nuit.

ARGYRIPPE.

» Mais si je ne les ai point? »

CLÉRETE.

» Tant pis pour vous; elle ira ailleurs ».

ARGYRIPPE.

» Eh ! qu'as-tu fait de tout l'argent que je t'
donné juſqu'ici » ?

CLÉRETE.

» Il eſt dépenſé. S'il duroit toujours, je n'ai
rois pas beſoin de vous rien demander, la fille ſ
roit à vous. Je n'achete à prix d'argent ni le jou
ni la nuit, ni le ſoleil, ni la lune ; mais tout l
reſte, il faut de l'argent comptant. Quand noi
demandons du pain au Boulanger, ou du vin a
Cabaretier, il ne nous en donne qu'en payan
Nous en uſons de même ; nos mains ſont comm
ſi elles avoient des yeux : elles ne croient que c
qu'elles voient..... Je ne m'explique pas davan
tage ».

ARGYRIPPE.

» A préſent que vous m'avez dépouillé, vou
me tenez un autre langage. Quelle différence en
tre ce que je vois & ce qui étoit alors ! Vous ſa
viez ſi bien m'attirer par des paroles douces & fla
teuſes ! Votre maiſon me plaiſoit infiniment, j
j'en faiſois tout mon plaiſir. Vous me juriez dan
ces temps heureux que vous m'aimiez, & qu
tous les autres ne vous étoient rien au prix de mo
Vous avois-je donné quelque choſe ?.... Vou
étiez attachée à mes paroles, comme les petit
d'une colombe ſont attachés au bec de leur mer
Vous n'aviez point alors d'autres inclination
d'autres affections, d'autres volontés que l
miennes : vous étiez toujours à mes côtés.
n'avois qu'à vouloir & qu'à commander, vou
étiez prête à tout faire. Si je vous défendois un
choſe, vous preniez grand ſoin de l'éviter,
vous n'aviez garde de me déplaire. A préſent vou

ne vous ſouvenez plus de ce que je veux ou de ce que je ne veux pas, méchante & ſcélérate que vous êtes ! »

CLÉRETE.

» Voulez-vous que je vous diſe ? Notre négoce reſſemble à la maniere dont on prend les oiſeaux. L'oiſeleur prépare ſes filets, & y jette le grain. D'abord les oiſeaux craignent d'approcher ; peu à peu ils s'accoutument à l'un & à l'autre. Quiconque viſe au gain & au profit, doit néceſſairement riſquer & faire des avances. Il eſt vrai que ces oiſeaux mangent ſouvent, & le tout aux frais & dépens de l'oiſeleur ; mais auſſi quand ces petits animaux ſont pris, l'oiſeleur a de quoi ſe dédommager, &c. ».

III.

L'Aululaire ou *l'Avare.*

L'*Aululaire* eſt ainſi appellée d'*Aula* ou *Olla*, marmite dans laquelle le vieux *Euclion* a caché ſon tréſor. Il s'imagine que tout le monde a les yeux ſur lui. *Madagore*, homme riche & puiſſant, lui demande ſa fille en mariage. *Lyconide* en eſt amoureux ; il envoie ſon Valet pour obſerver ce qui ſe paſſe chez l'*Avare*. L'Eſclave, par occaſion, lui dérobe ſa marmite : le jeune homme de ſon côté enleve ſa fille. *Euclion* ſe déſeſpere ; mais ſon cher tréſor étant retrouvé, il conſent à l'union des amans.

Nous ne nous étendrons pas beaucoup ſur le mérite de cette Piéce. Nous nous

contenterons de dire ici
modele à *Molière*, & qu
un des chef-d'œuvres d
çoiſe.

Boileau préféroit, avec
de *Molière* à celui de *Pla*
» diſoit-il, eſt outré dans
» il entre dans des détails
» au contraire celui du C
» eſt dans la nature, & u
» Piéces de l'Auteur.

L'*Avare* de *Molière** e
& mieux dialogué. Il y a
ſodes qui ne ſont point d
qui ſont un des plus gra
la Piéce. Enfin dans la no
le caractere de l'*Avare* e
que dans l'original. Par ex
après avoir retrouvé ſon
préſent à *Lyconide*, & dev
de très-avare, très-génér
point commis une pareill
noiſſoit mieux l'eſprit hum
de l'avarice.

Quels ſont les traits que
dans *Plaute*? La propoſiti
d'épouſer ſa fille ſans dot ;
ſa caſſette ; le déſeſpoir d
ſa mépriſe à l'égard de l'a

* Voyez l'Europ. ſavante.

qu'il croit être le voleur de ſon tréſor ; & l'équivoque de la caſſette.

Le caractere principal eſt tracé dans *Molière* avec toute la force & tout l'art imaginable. Il repréſente l'*Avare* ſous toutes ſes faces. *Euclion*, dans *Plaute*, n'eſt occupé que du ſoin de cacher ſon or. *Harpagon*, dans *Molière*, occupe toujours la Scène, produit tous les incidens ; ſon caractere ſe développe à chaque pas qu'il fait, &c.

La ſupériorité du Comique François n'empêche pas de convenir que *Plaute* peint les inquiétudes, les défiances, les alarmes, les ruſes de l'*Avare* avec des traits admirables. On en peut juger par cette première Scène.

EUCLION, STAPHILA.

EUCLION.

» Sors, dis-je ; veux-tu ſortir ? Ah ! tu ſortiras, j'en jure, eſpionne maudite, avec tes yeux de furet ».

STAPHILA.

» Eh pourquoi me frapper ainſi ? Que je ſuis malheureuſe » !

EUCLION.

„ C'eſt afin que tu le ſois encore plus, & que tu enrages toute ta vie, comme tu le mérites „.

STAPHILA.

„ Pour quelle raiſon me jetter dehors „ ?

EUCLION.

„ Que je te rende compte, coquine, qui n
mille coups ? Quitteras-tu cette porte ?
comme elle va ! Sais-tu ce qui t'arrivera ?
prends un bâton, un nerf de bœuf, je te
marcher autrement qu'une tortue „.

STAPHILA.

„ Puiſſé-je être attachée à un gibet, plut
de ſervir un tel Maître à ce prix » !

EUCLION.

„ Eh ! comme cette friponne marmotte
ſeule ! Oh ! je te les arracherai ces yeux ; tu
mineras plus ce que je fais. Retire-toi au p
Eh bien ? Holà ! demeure. Si tu bouges,
remues d'un travers de doigt, de l'épaiſſeu
ongle ; ſi tu tournes la tête ſans que je te le
je t'envoie ſur le champ à la potence, pou
prendre... Je n'ai rien vu de ſi ſcélérat que
vieille Sorciere. Je tremble qu'elle ne m
quelque tour, qu'elle ne ſe doute de l'endr
eſt caché mon argent. Elle a des yeux au d
m'en vais voir s'il eſt comme je l'ai mis
m'inquiéte horriblement „.

STAPHILA *ſeule.*

„ Je ne ſais, en vérité, ce qui peut être
à mon Maître, quelle maladie l'a pris, po
chaſſer ainſi, ſouvent juſqu'à dix fois par
Quelque Eſprit le lutine. Il veille les nuits
res ; & pendant tout le jour, il ne ſe meu
plus qu'un Cordonnier boiteux ». (*l'Avare re*

EUCLION.

„ Enfin, me voilà en repos ; je ſors ſans inquiétude ; j'ai fait ma viſite ; tout va bien. Rentre à préſent, & reſte là pour garder la maiſon „.

STAPHILA.

„ Qu'eſt-ce qu'il y a à garder dans cette maiſon ? Avez-vous peur qu'on l'emporte ? Ma foi, les voleurs n'ont que faire chez nous ; tout eſt plein de rien, & de toiles d'araignées „.

EUCLION.

„ Vraiment, ne faudroit-il pas, pour te plaire, que *Jupiter* me fît auſſi riche que *Philippe* ou *Darius*, triple empoiſonneuſe que tu es ? Ce ſont ces araignées que je veux que tu me gardes. Je ſuis pauvre, je l'avoue. Je prends patience ; je ſouffre le mal que Dieu m'envoie. Entre là-dedans, ferme la porte : dans le moment je ſerai ici. Prends garde de ne laiſſer entrer qui que ce ſoit. Comme on vient quelquefois chercher du feu, je veux que tu l'éteignes, afin qu'on n'ait point de prétexte pour te rien demander ; s'il y en a une étincelle, c'eſt fait de toi dans le moment. Tu diras que l'eau s'eſt enfuie. Si l'on vient demander un couteau, une hache, un pilon, un mortier, & les autres uſtenſiles que les voiſins ont coutume d'emprunter, dis qu'il eſt venu des voleurs qui ont tout emporté. Enfin, je ne veux pas qu'il entre ici un chat en mon abſence. La bonne fortune viendroit, je te défends de la laiſſer entrer „.

STAPHILA.

„ Ma foi, elle n'a garde d'y venir ; jamais elle n'y eſt entrée, quoiqu'elle ſoit près de nous „.

EUCLION.

„ Tais-toi, & rentre tout-à-l'heure „.

STAPHILA.

„ Je me tais, & me voilà rentrée „.

EUCLION.

„ Ferme les portes avec les deux verroux : je rai ici bientôt „.

„ J'enrage d'être obligé de sortir : c'est toujo à regret que je quitte ma maison ; cependant sais bien ce que je fais. Le Commissaire de nc quartier distribue aujourd'hui de l'argent à c que pere de famille : si je n'allois pas demander part, on me soupçonneroit d'avoir de l'arge Car quelle apparence qu'un homme pauvre glige un petit gain, ne fût-ce qu'un écu ? Il semble même que malgré tout ce que je fais p me déceler, tout le monde le sait. On me sa plus honnêtement qu'à l'ordinaire ; on m'abor on s'arrête, on me tend la main ; on me dema comment je me porte, & ce que je fais ; comm vont mes affaires. Je m'en vais donc vite, & au tôt je reviendrai à la maison le plus promptem qu'il me sera possible „.

IV.

Les Captifs.

C'est la plus chaste & la moins obsc des Comédies de *Plaute*, & c'est une plus belles du Théâtre Latin. Le Poëte l même en fait l'éloge dans le Prolog

» Vous ne verrez point, dit-il, ſur la Scène, » une Courtiſane ſcélérate, un Soldat fanfaron, un perfide Marchand d'Eſclaves. » Ce divertiſſement ne contiendra rien qui » puiſſe corrompre l'innocence, qui ne tende » à la pratique des bonnes mœurs ».

Le ſujet des *Captifs* eſt ſimple. C'eſt un pere qui, pour racheter ſon fils, fait priſonnier dans un combat, veut l'échanger avec deux Captifs ennemis, dont l'un eſt le Maître, & l'autre le Valet; mais qui faiſant accroire au bon homme que ce Maître eſt le Valet, l'engagent à renvoyer ce prétendu Valet chez le pere de ſon Maître, pour lui perſuader de faire un échange du fils de ce bon homme avec ſon propre fils. La fourberie ſe découvre. Le Vieillard déſeſpere de voir ſon fils; & c'eſt au milieu de ces alarmes que ce fils lui eſt remis par le jeune homme qui lui avoit donné le change.

On admire avec quel art *Plaute* a ſu féconder un ſujet d'une auſſi grande ſimplicité. Il obſerve l'unité du ſujet & celle de lieu. Il a ſoin de marquer la durée de l'action. On y remarque cependant pluſieurs défauts. Ce prétendu Eſclave, envoyé pour ramener le fils d'*Hégion*, part d'Etolie pour aller en Elide, ſur la fin du premier Acte. Comment peut-il être de retour avant même le commencement du

quatriéme ? Comment a-t'il pu faire tant de chemin en ſi peu de temps ? Le dénoûment n'eſt guères plus naturel. *Philocrate*, *Philopolème*, *Stalagme* arrivent tout-à-coup. D'où viennent-ils ? C'eſt ce qu'on ignore. Ils ſemblent tomber du ciel. Le caractere du paraſite *Ergaſilus* eſt trop outré, & il eſt peu néceſſaire à la Piéce.

Voici comme ce Perſonnage ouvre le troiſiéme Acte.

» Diſons-le franchement : un homme réduit à courir les bonnes tables, eſt dans une triſte ſituation ; mais celui qui, outre la difficulté de chercher, ne rencontre rien, n'eſt-il pas beaucoup plus malheureux ? Mais voulez-vous ſavoir le comble de la diſgrace & l'adverſité ? C'eſt d'enrager de faim, & de n'avoir que de l'air à ſe mettre dans le corps.

Par Hercule ! ſi la choſe étoit poſſible, j'aveuglerois volontiers le ſoleil ; oui, je lui creverois les yeux de bon cœur, tant il a inſpiré de malice & de venin à tous les mortels contre moi. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu un eſtomac plus vuide & plus affamé que le mien ; & cependant j'échoue dans tout ce que j'entreprends pour le ſoulager. C'en eſt fait de la profeſſion de Paraſite..... Les jeunes gens ne ſe ſoucient plus de ces beaux eſprits, qui relevent leur pauvreté par des ſaillies fines, & qui payent leur écot en bons mots. Les riches mépriſent & éloignent d'eux, tant qu'ils peuvent, les Ecornifleurs, ces ſages Philoſophes, qui, par une conſcience toute Lacédémonienne, ſe contentent des dernieres places, & ne ſe font pas une affaire d'être régalés en ſoufflets & à coups

de bâton : gens, au reſte, ſi peu amateurs de la fortune, & ſi fort élevés au-deſſus de cette reine du monde, que leur langue bouffonne leur tient lieu de proviſions & d'argent.

Hélas ! à notre grand malheur, on cherche aujourd'hui ceux qui, après avoir bien mangé chez les autres, ſont en état de traiter chez eux. Ils ſe chargent eux-mêmes du ſoin des préparatifs..... Les hommes de notre ſiécle ne ſont bons que pour eux. En ſortant d'ici, je ſuis allé droit ſur la place. Là, j'ai abordé quelques jeunes gens. Bon jour, Meſſieurs, leur ai-je dit ; où allons-nous dîner aujourd'hui ? où ſe tiendra la ſéance de gueule ? où mangerons-nous tous enſemble comme de bons amis ? Mes gens s'entre-regardent, & ſe taiſent. Je continue : que veux donc dire ce ſilence ? Quoi ! pas un ne répond, ce ſera chez un tel Traiteur. Perſonne ne ſe déclare en faveur de mon eſtomac, en me promettant un repas. Point de nouvelles. Ils reſtent muets, comme s'ils avoient perdu la parole. Pas un ne ſourit. Je ne me rebute point ; car la honte n'eſt nullement de notre métier. J'ai demandé hardiment où nous ſouperions ; on m'a répondu par un certain mouvement de tête, qui ſignifioit clairement, il n'y a point de ſouper pour toi. Sur cela, je leur ai fait un des plus jolis contes que je ſache, un de ces contes qui me valoient autrefois une trentaine de repas, & qui auroit mis de belle humeur le larmoyant Héraclite. Ils n'ont pas ſeulement deſſerré les levres à mes admirables faillies, &c.„.

Ce Monologue d'*Ergaſilus* nous rappelle un paſſage ſingulier de *Diphile*, ancien Poëte Grec, que *Plaute* a ſouvent imité. C'eſt un Paraſite qui parle.

„ Lorſqu'un homme riche, dit-il, m'i
dîner, je ne m'amuſe point à contempler
les colonnes & les riches lambris dont la
eſt ornée, ni à louer la magnificence des me
mais je regarde fixement & avec attentio
mée de la cuiſine. Si je la vois monter d
haut impétueuſement, je ſuis tout hors c
je ſuis ravi, tranſporté de joie ; mais ſi l
ne va que foiblement & de côté, je concl
bord qu'il n'y aura point de ſang au ſoupe
me prépare ».

Rotrou, *Duryer*, *Roy*, & quelqu
tres Poëtes François, ont imité le
tifs de *Plaute*. La Piéce de l'Auteur d
ceſtas ſe fait lire encore avec plaiſir.
de *Roy* eut, en 1714, un très-grand
elle eſt remplie de traits fins & d
On dit même que *La Fontaine* y av
vaillé. Pour l'Ouvrage de *Duryer*,
entierement oublié, & mérite de l'êt

V.

Curculion.

Cette Comédie prend ſon nom d
ſite, qui fait le premier rôle, &
le Héros de la Piéce. *Thérapontigon*
piraine Epidaurien, traite avec u

lettre avec le cachet qu'il lui montre. La choſe étant réglée, le Guerrier part pour la Carie, Province de l'Aſie mineure. Pendant ſon abſence, *Phédrome* devient amoureux de *Planéſie*; mais il n'avoit point d'argent pour l'acheter. Il envoie en Carie *Curculion*, pour en emprunter à un ami. Le Paraſite y eſcamote l'anneau de *Thérapontigone*, revient en Epidaure, compoſe une lettre, retire la fille des mains du Marchand *Cappadox*, & la livre à *Phédrome*. Le Capitaine arrive, fait un procès au Marchand & au Banquier; mais reconnoiſſant que la fille qu'il aimoit eſt ſa ſœur, il conſent à ſon mariage avec le jeune homme.

Cette Comédie eſt bien conduite, & offre quelques détails aſſez plaiſans. Le début eſt ingénieux. On lit avec plaiſir l'entrevue de *Phédrome* & de *Planéſie*, & la conteſtation de *Cappadox* & de *Thérapontigone*. Avec de légers changemens, cette Piéce pourroit plaire ſur notre Théâtre.

La Scène que nous allons citer, a été imitée par *Regnard*, & par d'autres Poëtes Comiques François & Anglois.

Curculion, après avoir fabriqué une lettre, la ferme du cachet dérobé, & vient exécuter ſa fourberie. Pour n'être point reconnu de *Lycon*, il ſe met un emplâtre ſur l'œil.

ACTE III.

LYCON, CURCULION, CAPPADO

CURCULION.

» . . . . Quelle figure d'homme eſt-ce là, fait ſa dévotion à Eſculape ? Oh ! oh ! c'eſt ju ment celui que je cherche. Faiſons ſemblant d pas le reconnoître. Suis-moi. Holà ! vénérabl religieux Perſonnage ! viens un peu ici ; j'ai parler.

LYCON.

Monſieur le borgne, je ſuis votre ſerviteu

CURCULION.

Te moques-tu de moi, je te prie ?

LYCON.

Je te crois deſcendu de la noble race des *Ce* car dans cette famille-là ils naiſſent tous avec œil.

CURCULION.

C'eſt le fruit d'un coup de catapulte que reçu à Sycione.

LYCON.

Que tu aies perdu l'œil à la guerre, ou q éclat de pot caſſé ſur le feu te l'ait crevé, que m porte ?

CURCULION.

Ce coquin-là devine juſte. Les catapultes ce genre tirent ſouvent contre moi. Je te p

jeune homme, ne vas pas me citer devant le Tribunal du Peuple; je t'avertis que mon incommodité eſt une marque glorieuſe du ſervice que j'ai rendu à la République.

LYCON.

Si on ne peut pas te citer devant ſes Comices, il eſt permis au moins de t'appeller au lieu patibulaire?

CURCULION.

Tu ne me feras venir ni devant le Peuple, ni devant les Juges. A te dire le vrai, *Comices* & *Juges*, ces mots-là ne ſont nullement de mon goût: laiſſons-les donc là. Mais ſi tu pouvois m'indiquer l'homme que je cherche, tu me ferois un plaiſir ſenſible. Je cherche le Banquier Lycon.

LYCON.

Avant de te répondre, dis-moi ce que tu lui veux, & d'où tu es?

CURCULION.

Je viens de la part du Soldat Thérapontigone Platagidore.

LYCON.

Par Pollux! je dois bien connoître ce nom-là; car quand je l'écris, il faut que je rempliſſe quatre pages entieres. Mais pourquoi cherches-tu Lycon?

CURCULION.

On m'a chargé d'apporter cette lettre-ci, & de la lui rendre en main propre.

LYCON.

Qui es-tu ?

CURCULION.

L'Affranchi de Thérapontigone.....

LYCON.

Je ſuis celui que tu cherches.

CURCULION.

Sérieuſement, tu es le Banquier Lycon ?

LYCON.

Moi-même en perſonne.

CURCULION.

Thérapontigone te fait bien des amitiés m'a commandé de te donner cette lettre.

LYCON.

A moi ?

CURCULION.

Oui, prends-la ; regarde bien le cachet ; le reconnois-tu ?

LYCON.

Comment ne le reconnoîtrois-je pas ? C'e Soldat qui, couvert de ſon bouclier, fend pourfend de ſon épée un éléphant en deux.

. . . . . .

(Il lit.)

Le Soldat Thérapontigone ſalue affectueuſement Ly ſon bon hôte à Epidaure.

CURCULION.

Le poiſſon eſt pris ; il dévore l'hameçon.

LYCON.

Je vous prie & vous conjure de faire livrer à la perſonne qui vous rendra cette lettre, la jeune fille que j'ai achetée dans votre Ville, en votre préſence & par votre moyen ; vous aurez auſſi la bonté de ne pas oublier les nippes & les habits. Donnez, s'il vous plaît, l'argent à Cappadox, à condition qu'il remettra la fille entre les mains de mon Affranchi.

CAPPADOX.

Où eſt donc le Seigneur Thérapontigone ? Pourquoi n'eſt-il pas venu lui-même ?

CURCULION.

En voici la raiſon. Il y a trois ou quatre jours que nous ſommes arrivés des Indes. Mon Maître y eſt occupé à l'exécution d'un deſſein noble & digne de ſa grande ame. Il ſe fait fondre une ſtatue d'or maſſif, d'or pur, du meilleur or. Cette ſtatue aura ſept pieds de hauteur ; & il fait ce préſent à la Ville, pour y être le monument éternel des grands & fameux exploits de ce Héros.

LYCON.

Quels ſont donc ces hauts faits ? Il n'en eſt pas venu un ſeul à mes oreilles.

CURCULION.

Ouvre-les donc bien ; je vais te les apprendre, ces proueſſes merveilleuſes, ces prodiges de va-

leur. Mon Maître a ſubjugué les Perſes, l
philagoniens, les Synopées, les Arabes, l
res, les Crétois, &c....Ce foudre de guerre
toutes ces conquêtes en vingt jours, & ſa
cun ſecours que celui de ſon bras.

LYCON.

Tarare !

CURCULION.

Me fais-tu l'affront de ne me pas croire ?
bliois la Rhodie, la Lycie, la Pérédie, &c.

Cappadox livre *Planéſie*, & le Ban
Lycon délivre les trente mines.

VI.

Caſine ou *le Sort.*

Cette Piéce, imitée de *Diphile*,
beaucoup de ſuccès chez les Anciens
la premiere fois qu'on la joua, elle e
toutes les autres. Le ſujet en eſt ſing
Deux Serviteurs de *Stalinon*, Bour
d'Athènes, demandent en mariage *Ca*
jeune fille, belle & vertueuſe, élevée
les auſpices de la femme de *Stalinon*. C
pion veut favoriſer les déſirs du vie
amoureux de la belle Eſclave. *Charin*
ſon côté, travaille pour ſon fils, q
eſt également épris. On tire au ſort,
les accorder. Le vieillard voit avec p
le triomphe d'*Olympion* ; mais au mo

où il croit ſe livrer au plaiſir, & ſe venger, dans les bras de *Caſine*, des tracaſſeries de ſa femme, il eſt lui-même la dupe de la ruſée *Cléoſtrate*. Elle fait prendre à *Charin* l'habit de *Caſine*, & l'envoie au rendez-vous, à la place de cette jeune perſonne. Le bon homme ſouffre mille injures, on l'accable de coups. Le ſpectacle de ſes foibleſſes l'expoſe aux brocards, & le couvre de honte.

Cette Piéce renferme une infinité de traits qui décelent le génie vif, fécond & brillant de *Plaute*. Les Scènes de *Stalinon* & de ſon épouſe, le caractere de cette derniere, ſon entretien avec *Mirrine*, le ridicule du vieillard amoureux de *Caſine*, ſa mépriſe lorſqu'il ſe nomme lui-même en voulant parler d'*Olympion*, ſa frayeur au ſeul nom d'épée, la cérémonie du Sort, &c. tout concourt à rendre cette Comédie très-piquante. Elle offre, ſous le voile de la plaiſanterie, une morale ſolide.

VII.

La Ciſtellaire ou la Corbeille.

Cette Comédie eſt foible. Toute l'intrigue ne roule que ſur une corbeille perdue & retrouvée. Les caracteres en ſont variés. *Silénion*, jeune Sicionienne, poſſede une modeſtie, une candeur, qui forment un

contraſte très-agréable avec les c
tiſanes *Gymnaſe* & *Mélénide*.
traſte eſt d'autant plus beau,
briller davantage le caractere de
vertueuſe.

VIII.

L'Épidicus.

Nom d'un fripon de Valet, qui
des principaux rôles dans cette
avoit eu ordre d'acheter, pendant
de ſon Maître *Stratippoclès*, fils
phanès, une Muſicienne, qu'il voul
ſer à ſon retour d'un long voya
dicus n'ayant point d'argent, fait
au bon *Périphanès* que cette M
étoit ſa fille, qu'il avoit fait
Stratippoclès, dans ſon voyage, ac
autre fille pour l'épouſer : c'étoit
ſœur. L'abſence lui fit oublier
cienne. Sa bourſe étant épuiſée,
fut obligé de l'accompagner pou
payé ; & *Epidicus*, dont le vieill
découvert les fourberies, & qui
ſoit à le punir, ſe tire d'affaire
rivée de *Stratippoclès*, qui appr
cette étrangere eſt ſa ſœur.

L'*Epidicus* eſt une des plus bell
de *Plaute*. C'étoit ſon Ouvrage fav
ſieurs Critiques le regardent auſſ

le chef-d'œuvre de cet Auteur. On y trouve de l'ordre, de la variété, de la vraiſemblance, & des incidens heureux. » Le Poëte » Latin, dit Madame *Dacier*, y peint fort » naturellement la perfidie des Valets, qui » ne laiſſent point échapper l'occaſion de » ſe divertir aux dépens de leurs Maîtres; » la défiance des Vieillards, qui ſe laiſſent » ſouvent tromper, lors même qu'ils veu- » lent faire les choſes le plus ſurement; » l'impatience des jeunes gens, l'impudence » des Courtiſanes, & la vanité de la plupart » des Gens de Guerre.

La premiere Scène de l'*Epidicus* eſt très-ingénieuſe, & pleine de ce ſel attique, répandu dans *Ariſtophane*, & dans quelques Auteurs Grecs. Le caractere de *Périphanès*, dupé par *Epidicus*, eſt très-bien fait. On reconnoît les traits d'un vieillard trop crédule, encore plus foible que bon. La derniere Scène eſt digne de *Molière*, & fait un très-grand plaiſir.

IX.

Les Bacchides.

Cette Piéce porte le nom de deux Courtiſanes, qui naquirent dans le temps que l'on célébroit les fêtes de *Bacchus*.

Il s'agit dans cette Comédie de duper un vieillard, & de lui eſcamoter ſon ar-

gent, pour l'employer aux débauches de ſon fils. Preſque toute l'intrigue eſt conduite par les menſonges & fourberies d'un Valet nommé *Chriſale*. Quelques Scènes des *Fourberies de Scapin* ſont calquées ſur les *Bacchides*. Il eſt très-aiſé de s'appercevoir que *Molière* poſſédoit ſupérieurement ſon *Plaute*, & qu'il l'avoit pris pour modele.

Il y a d'excellentes Scènes dans cette Piéce. Telle eſt celle où le Poëte Comique peint l'erreur de *Mnéſiloque*, qui ſe croit trahi par ſon ami *Piſtoclere*. On admire l'adreſſe de *Chriſale*, qui trompe deux fois de ſuite le bon homme *Nicobule*. La ſenſibilité amoureuſe de *Nicobule* & de *Philoxène* pour les *Bacchides*, préſente un tableau malheureuſement trop vrai des mœurs dépravées de la plupart des vieillards, qui dans leur jeuneſſe n'ont pas eu la force de réprimer leurs paſſions: paſſions ſouvent très-dangereuſes, & que l'âge fortifie.

Nicobule ouvre ſon cœur à *Philoxène*, ſon voiſin & ſon compagnon d'infortune, ſur les déréglemens de ſon fils. Ils ſont dans la réſolution d'entrer chez les *Bacchides*, & de retirer les jeunes gens d'une maiſon qui ſert à les corrompre; mais leur colere s'évanouit à la vue des deux belles filles qui viennent les recevoir à la porte. On ne ſera pas fâché de voir une partie de cette Scène.

ACTE II, SCENE II.

NICOBULE, PHILOXENE.

LES BACCHIDES.

» Holà, ho! Bacchis! faites-nous ouvrir au plutôt, à moins que vous ne vouliez ſouffrir qu'on enfonce, à coups de hache, la porte, les poteaux, les jambages, & tout ce qui en dépend.

BACCHIS.

Qui m'appelle avec ſi peu de reſpect? Qui frappe à ma porte avec tant de bruit & de fracas?

NICOBULE.

C'eſt nous, Mademoiſelle, comme vous voyez.

BACCHIS.

Qui peut nous amener ces deux vieilles brebis?

NICOBULE.

Voyez ces *peſtes!* elles nous appellent des brebis.

LA SŒUR.

Leur Berger s'eſt apparemment endormi; & ces pauvres bêtes s'étant ſéparées du troupeau, & rodant en liberté, le haſard les a conduit ici.

. . . . . .

PHILOXENE.

Que nous avons bien ce que nous méritons! De bonne foi, devrions-nous venir ici?

BACCHIS.

Faiſons-les entrer, ma ſœur.

LA SŒUR.

Il n'eſt pas néceſſaire. Quel beſoin en avons-nous? Quel profit pouvons-nous en tirer? Elles n'ont ni lait ni laine....Elles ſont vieilles; & de quelque prix qu'elles aient été dans leur jeuneſſe, il eſt toujours conſtant qu'elles ne ſont plus d'aucun rapport ni d'aucune utilité. Ne vois-tu pas, ma chere ſœur, qu'on les laiſſe aller ſeules, & qu'on les abandonne? Je m'imagine même que le grand âge les a rendu muettes, ces pauvres bêtes, & que quand elles ne ſont plus avec les autres, elles perdent la force de bêler.

BACCHIS.

Allons, ma ſœur, rentrons; que faiſons-nous ici?...

NICOBULE.

Tout beau, Meſdames! Halte-là, s'il vous plaît! Les deux vieilles brebis ont quelque choſe à vous dire.

BACCHIS.

Miracle! prodige! Des brebis nous parlent!

PHILOXENE.

Ces brebis vous impoſeront ſilence, en vous payant tout ce qu'elles vous doivent.

BACCHIS.

Pour quelle raiſon venez-vous ici nous inſulter?

PHILOXENE.

ıs ſavons que nos deux agneaux ſont enfer-
hez vous....

BACCHIS.

oudrois bien te dire un mot en particulier.

LA SŒUR.

veux-tu ?

NICOBULE *à ſon ami.*

vont-elles ?

BACCHIS.

e charge de ſéduire cet autre vieillard par un
ge flatteur & tendre ; & moi j'attaquerai ce-
i paroît irrité. Les ayant adouci par nos ca-
, nous pourrons les engager inſenſiblement
s ſuivre.

LA SŒUR.

âcherai de bien faire ma partie, & de jouer
tement mon rôle : quoiqu'à ce parler fran-
ent, il ſoit bien déſagréable d'embraſſer un
ette, un cadavre, un homme où il n'y a
ue plus rien à mourir.

BACCHIS.

he de réuſſir.

LA SŒUR.

s-toi ; ſonge ſeulement à bien remplir ton
ınage. Je tiendrai ma parole, & je vais appri-
mon vieux pigeon.

NICOBULE.

Je ſerois bien curieux de ſavoir
ſent.

PHILOXENE.

Notre ami, que penſez-vous
jeunes filles ?

NICOBULE.

Que voulez-vous que j'en penſe

PHILOXENE.

Je vous avouerois bien naïvement
ment quelque choſe ; mais je n'oſe

NICOBULE.

De quoi donc avez-vous honte ?

PHILOXENE.

Mais la véritable amitié n'a poi
pagne la diſſimulation : je veux bie
ſer la vérité. En vérité, je ne ſais o
me crois perdu...Pourquoi cherche
tours ? Il faut franchir le pas. Je ſ

NICOBULE.

Vous, amoureux ! Cela ſe peut-il

PHILOXENE.

Ne le répétez point ; vous me fai

NICOBULE.

Un vieux puant, un vieux pourri
être amoureux à votre âge ?

PHILOXENE.

Pourquoi non ?

NICOBULE.

C'eſt un crime impardonnable.

PHILOXENE.

Il n'eſt pas ici queſtion de philoſopher ; les paroles ne ſont que de l'air battu. Je vous déclare que je ne ſuis plus en colere contre mon fils. Vous devez avoir la même indulgence pour le vôtre. Quand ils font l'amour, ils font ſagement.

BACCHIS *à Philoxene.*

Venez par ici.

NICOBULE.

Ils s'en vont ! Le voilà, ce ſexe ſéducteur & corrompu, qui par le doux poiſon de ſes charmes, entraîne les hommes dans l'opprobre & dans l'infamie. Eh bien, les belles ! me rendrez-vous à la fin mon fils & mon eſclave ? Faudra-t'il que j'en vienne à la force majeure ?

PHILOXENE.

Voulez-vous ſortir d'ici ? Allez, ſurement vous n'êtes pas homme. Il ne vous en eſt reſté que la figure. Quoi, parler avec tant d'impoliteſſe à une perſonne ſi jolie & ſi aimable !

BACCHIS.

O le meilleur des vieillards, laiſſez-vous fléchir par mes prieres ! . . .

NICOBULE.

Tiens, ſerpent que tu es, ſi tu ne te retires d'auprès de moi, ta beauté ne m'empêchera pas de te faire un préſent fâcheux.

BACCHIS.

Je le recevrai. Fais, mon petit bon homme, fais tout ce que tu voudras. Satisfais-toi; tes coups ne me feront point de mal.

NICOBULE.

Que ſa voix eſt douce & flatteuſe! A l'aide! à l'aide! Je tremble...

LA SŒUR.

Mon vieux barbon eſt plus tranquille & plus facile à conduire. Viens, mon cher, viens avec moi. Si tu as quelque choſe à dire à ton fils, tu le gronderas tant qu'il te plaira.

NICOBULE.

Veux-tu t'éloigner d'ici, coquine?

BACCHIS.

Rends-toi, laiſſe-toi gagner, tendreſſe de mon ame.

NICOBULE.

Toi? que tu ſois capable de me gagner?

BACCHIS.

Eh bien! puiſque tu es dur, inflexible, inexorable, je veux m'adreſſer à ton ami. Je l'attendrirai, & je me flatte d'en obtenir une grace.

PHILOXENE,

PHILOXENE.

Celle que je vous demande, eſt d'entrer chez vous.

LA SŒUR.

Que vous êtes charmant !

PHILOXENE.

Mais ſavez-vous ce que je veux, quand je vous demande que nous entrions ?

LA SŒUR.

Un tête-à-tête avec moi, n'eſt-ce pas ?

PHILOXENE.

Juſtement. Voilà ce que je ſouhaite.

NICOBULE.

J'ai bien vu des hommes perdus ; mais je n'en ai jamais connu de ſi abandonnés que vous.

PHILOXENE.

Que voulez-vous que je faſſe ? Puis-je changer mon humeur ?

BACCHIS *à Nicobule.*

Entre, mon cher, entre donc avec moi ; tu feras bonne chere ; tu boiras d'excellent vin ; on te frottera de parfum exquis : on te plongera dans les délices.

. . . . . .

(*La Courtiſane met en uſage toutes les reſſources de ſon art. Le vieillard commence à ſe laiſſer attendrir*).

NICOBULE.

La tête me démange : je ſuis perdu ; je n'ai preſque plus la force de réſiſter : je crains de ſuccomber.

BACCHIS.

Avez-vous oublié cette ſentence ſi ſenſée ? Si pendant ta vie tu te fais du bien, ce plaiſir-là eſt bien court : mais ſi tu manques aujourd'hui l'occaſion de te contenter, elle ne viendra jamais pour toi.

NICOBULE.

Que fais-je ?

PHILOXENE.

Vous demandez encore ce que vous faites ?

NICOBULE.

Je flotte entre le déſir & la crainte.

PHILOXENE.

Qu'eſt-ce qui vous arrête ? Que craignez-vous ?

NICOBULE.

De perdre toute autorité ſur mon fils & ſur mon eſclave. Je deviendrai moi-même leur eſclave ....

BACCHIS.

Allons, mon *miel*, mon amour, allons, ſoyez moins ſévere. Il n'y a rien là que de conforme à la nature humaine. D'ailleurs, c'eſt ton fils, c'eſt ton ſang. Où veux-tu qu'il prenne de l'argent pour ſes plaiſirs, s'il ne le tire de ta bourſe ? Mon petit-bon homme, je t'en conjure, pour l'amour de Bacchis, accorde-moi la grace de l'un & de l'autre.

NICOBULE.

Elle perce, elle pénétre juſqu'au fond de l'ame. Qu'eſt devenue la reſolution ferme & inébranlable que j'avois priſe? O belle Bacchis! tu m'arrache ma ſageſſe, toute ma vertu céde à tes douceurs artificieuſes...

BACCHIS.

Je ne te quitte point. Oh çà! le pardon eſt-il bien aſſuré? Puis-je eſpérer de l'avoir obtenu?

NICOBULE.

Je ne me dédirai point de ce que j'ai avancé.

BACCHIS.

Le jour s'en va; venez vous mettre à table: vos fils vous attendent.

PHILOXENE.

Nous vous ſuivrons par-tout où il vous plaira: nous vous ſommes entierement dévoués.

BACCHIS *bas à ſa Sœur.*

Nous les avons pris là fort plaiſamment, ces deux vénérables barbons, qui ſe flattoient déja de ſurprendre & de tenir nos amans.

X.

Moſtellaria ou *les Spectres.*

Un Valet fin & ruſé fait accroire à ſon Maître *Theuropides*, qu'il revient des Eſprits dans ſa maiſon, d'où il s'étoit ab-

ſenté pendant trois ans ; & cela pou
pêcher le bon homme d'y entrer,
ſurprendre ſon fils, qui s'y divertit
de jeunes débauchés & des Courtiſan

Cette Piéce eſt d'un bon comiqu
Scène entre *Philémation*, ſa Servan
Philolaches, a beaucoup d'agrément. L'i
de *Callidamates* & les ruſes du Valet
nion, forment des ſituations & un j
Théâtre très-plaiſans. Il ſeroit aſſez i
d'en rapporter quelques endroits. On
noît le *Retour imprévu* de *Regnard*;
jolie petite Piéce eſt une imitation fi
des *Spectres* de *Plaute*. Les Anglois e
auſſi enrichi leur Théâtre.

XI.

Les Ménechmes.

Plaute doit à *Ménandre* l'idée & le
de cette ingénieuſe Comédie, dont le
eſt très-connu, & qui a été copiée par
férens Poëtes, ſur-tout par le digne é
de *Molière*. *Regnard*, dans ſes *Ménech*
n'eſt pas au-deſſus du Comique Rom
pour l'imagination & la fécondité; m
a l'avantage d'avoir corrigé & embelli
infinité de détails qui ne plairoient po
des oreilles fines & délicates. Sa Piéc
charmante, & renferme la même int
que celle de Plaute.

Rotrou a fait auſſi une Comédie intitulée *les Ménechmes ;* mais c'eſt une imitation ſervile de l'ancien Poëte. Les Piéces du Théâtre Romain trouveront rarement des partiſans ſur notre Scène, ſi on n'y fait point quelques réformes. Le goût, les mœurs, les eſprits, les caracteres ſont changés. *Regnard* l'a très-bien ſenti ; & c'eſt ce qu'il fait dire à *Plaute* dans ſon Prologue :

Une Piéce de moi, je croîs, ne plairoit guere,
A moins qu'Apollon ne fît choix
D'un Auteur Comique François,
Qui pût accommoder le tout à ſa maniere,
Porter la Scène ailleurs, changer, faire, défaire,
S'il pouvoit réuſſir dans ce noble deſſein,
Moitié François, moitié Romain,
Je pourrois peut-être encor plaire.

La Comédie des *Erreurs* de *Shakeſpear* eſt une imitation des *Ménechmes* de *Plaute.*

XII.

Le Soldat Fanfaron.

Paleſtrion, fatigué des impertinences & des fanfaronnades de *Pirgopolinice*, propoſe à deux de ſes voiſins de lui jouer quelques tours. Il fait accroire à ce Soldat qu'une femme eſt amoureuſe de lui, & qu'elle veut l'épouſer. Le ſot donne dans le pa-

neau, & va dans la maiſon que ſon Valet lui a indiquée. On le chaſſe honteuſement.

Le ſecond Acte du *Soldat Fanfaron* offre une intrigue dont on a tiré parti ſur notre Théâtre.

Deux amans ont la liberté de ſe voir par une ouverture que *Paleſtrion* a pratiquée dans la muraille. Ils ont quelque temps trompé l'œil vigilant du Militaire ; mais enfin un voiſin fâcheux les apperçoit un jour, & vient avertir *Pirgopolinice*. Pour l'appaiſer, & ſe divertir à ſes dépens, on feint que la jeune fille a une ſœur qui lui reſſemble parfaitement, & que c'eſt elle qu'on a vue, &c.

Ce ſecond Acte fournit à M. *Cailhava* d'*Eſtandoux* l'idée de ſon *Tuteur dupé*. La Piéce de cet Auteur, plein d'eſprit & de gaîté, a été reçue avec applaudiſſement. On y a reconnu le ton de la bonne Comédie, & le germe des vrais talens pour ce genre.

Le *Soldat Fanfaron* eſt une des bonnes Comédies de *Plaute*. *Térence* a copié le Héros de cette Piéce dans ſon *Eunuque*. Le Perſonnage de *Thraſon* eſt calqué ſur celui de *Pirgopolinice*. Le vieux *Périplectomène* préſente un caractere très-original. Il y a deux endroits qui peignent bien le *Fanfaron*.

L'ouverture du premier Acte en fera ju-

ger. Le Soldat entre ſur la Scène avec ſon Paraſite, & s'adreſſe aux Satellites qui l'accompagnent.

» Ayez ſoin que mon bouclier ſoit plus brillant que n'eſt ordinairement le ſoleil dans le temps le plus pur & le plus ſerein, afin que quand je m'en ſervirai, lorſque les deux armées ſeront aux priſes, l'oppoſant aux ennemis, il les éblouiſſe & les aveugle. Je brûle d'envie de conſoler cette épée; elle ſe plaint, elle ſe déſole de ce qu'il y a ſi long-temps que je la laiſſe repoſer. .... Mais où eſt donc *Artotrogue?*

ARTOTROGUE, *Paraſite.*

Le voici. Il a l'honneur de ſe tenir auprès d'un homme également robuſte & heureux, d'une beauté royale & d'une valeur héroïque. Mars, non, le Dieu Mars lui-même n'oſeroit ſe mettre en parallele avec vous, ni comparer ſes qualités guerrieres avec les vôtres.

PIRGOPOLINICE.

Parle-tu de celui que je ne voulus point renverſer dans le champ *Gurguſtidonien* ou *Bombomachide? Cluninſtaridi Sarchide*, petit-fils de Neptune, commandoit les troupes en qualité de Généraliſſime.

ARTOTROGUE.

Je m'en ſouviens fort bien. Vous voulez dire ce Général dont vous diſſipâtes par un ſeul ſouffle de votre bouche, les troupes qui étoient ſi remarquables par la dorure de leurs armes; vous les diſſipâtes, dis-je, comme un vent diſſipe les feuilles ou le coton des roſeaux.

PIRGOPOLINICE.

Par le Temple de Pollux ! voilà une belle bagatelle !

ARTOTROGUE *à part.*

Non, par Hercule ! cela n'eſt rien en comparaiſon des autres exploits que je rapporterai, & que vous n'avez jamais faits. Si quelqu'un a vu un homme plus perfide que celui-là, ou qui ſoit d'une gloire plus ſotte que la ſienne, qu'il prenne ſur moi un pouvoir deſpotique....

PIRGOPOLINICE.

Où es-tu donc ?

ARTOTROGUE.

Me voici. D'un ſeul coup de poing ne caſsâtes-vous pas le bras d'un éléphant dans les Indes ?

PIRGOPOLINICE.

Comment le bras ?

ARTOTROGUE.

Ah ! je me ſuis trompé ; j'ai voulu dire la cuiſſe.

PIRGOPOLINICE.

Et cependant je ne le frappai que légerement.

ARTOTROGUE.

Je le crois bien, vraiment ; ſi vous aviez frappé de toute votre force, je ſuis ſûr que le bras auroit traverſé la peau, les entrailles & la gueule de l'éléphant.

PIRGOPOLINICE.

Je ne veux pas que tu parles de cela à préſent.

ARTOTROGUE.

Par Hercule! il n'eſt pas néceſſaire non plus que vous me racontiez vos proueſſes; je les ſais ſur le bout du doigt. C'eſt mon glouton de ventre qui m'attire ce chagrin-là. Il faut que les oreilles pâtiſſent, de peur que la faim ne faſſe allonger les dents. Je ſuis forcé, pour vivre, d'acquieſcer à tous les menſonges groſſiers & ridicules qu'il vous ſette impudemment ſur ſa bravoure imaginaire.

PIRGOPOLINICE.

Qu'eſt-ce que je dis?

ARTOTROGUE.

Je ſais déja ce que vous voulez dire...— Oui, c'eſt-là un de vos beaux faits. Je me ſouviens fort bien que vous en êtes l'auteur.

PIRGOPOLINICE.

Qu'eſt-ce que c'eſt?

ARTOTROGUE.

C'eſt...c'eſt...Mais ce ſont toutes vos belles actions.

PIRGOPOLINICE.

Les as-tu toutes écrites dans tes tablettes?

ARTOTROGUE.

Belle demande! Vous plaît-il que je vous les prête? J'ai auſſi l'aiguille.

PIRGOPOLINICE.

Tu t'accommodes joliment à mon hun

ARTOTROGUE.

C'eſt à moi d'obſerver avec beaucoup les mouvemens de votre viſage, & à fai mon eſprit au-devant de ce que vous ſoul

PIRGOPOLINICE.

Te ſouvient-il de quelque choſe?

ARTOTROGUE.

S'il m'en ſouvient? Ce furent cent ci hommes en Cilicie, cent Sicolatrohides Sardes & ſoixante Macédoniens, dont vou plâtes la terre en un ſeul jour.

PIRGOPOLINICE.

Tous ces hommes-là, ramaſſés enſemb bien cela fait-il?

ARTOTROGUE.

Sept mille, tout au moins.

PIRGOPOLINICE.

Tu comptes fort bien & fort prompten

ARTOTROGUE.

Je n'ai écrit le nom d'aucun; cepend en a pas un que je ne ſache par cœur.

PIRGOPOLINICE.

Par Hercule! voilà une mémoire adm

ARTOTROGUE *à part.*

La ſoupe m'avertit & m'appelle.

PIRGOPOLINICE.

Tant que tu me ſupputeras pareils nombres de gens tués de ma main, je te ferai toujours manger... tu partageras ma table...

ARTOTROGUE.

Que dirai-je de la Cappadoce, où vous coupâtes la tête à cinq cens hommes, ſi ce tranchant de l'épée ne s'étoit pas émouſſé? Mais ce n'étoit plus qu'un reſte d'Infanterie, s'ils avoient vécu. Eſt-il beſoin que je vous répéte ce qui eſt dans la bouche du genre humain? Il n'y a, diſent tous les mortels, il n'y a ſur la terre, & parmi les vivans, qu'un ſeul Pirgopolinice pour exceller en valeur, en beauté, en grandes actions & en héroïſme. Toutes les femmes ſont amoureuſes de vous; & ce n'eſt pas ſans ſujet, puiſque vous êtes d'une beauté accomplie: le feu du beau ſexe pour vous éclatoit encore hier à ce grand nombre de femmes qui m'arrêtoient par le manteau.

PIRGOPOLINICE.

Que diſoient-elles?

ARTOTROGUE.

Ne ſeroit-ce point là Achille, demandoit l'une? Non, diſois-je, c'eſt ſon frere. Qu'il me paroît beau, bien fait, gracieux! Sa chevelure eſt charmante! Heureuſes les Courtiſanes qui ont le plaiſir de vivre avec lui!

PIRGOPOLINICE.

Tout de bon, elles diſoient cela?

ARTOTROGUE.

Deux entr'autres me conjurerent de vous paſſer aujourd'hui devant leurs portes, com vous ſeul valiez toute une belle pompe, to ſpectacle enchanté.

PIRGOPOLINICE.

Avoue que le trop de beauté cauſe ſouve chagrin & de l'embarras, &c. »».

XIII.

Le Marchand.

Le ſujet de cette Piéce eſt très-ſi *Charin*, envoyé par ſon pere à Rho achete une fille d'une rare beauté, & vient avec elle à Athènes. Le vieillar voir, & demande qui elle eſt. Le Vale jeune homme lui fait accroire que c'eſt Eſclave que ſon fils amene à ſa mere. bon homme en devient amoureux, & gnant de la vendre, la confie à un d voiſins pour la garder. La femme de dernier, par jalouſie, la chaſſe de ſa m ſon. *Charin*, au déſeſpoir de ſe voir e ver ce qu'il aime, prend la réſolutio quitter la maiſon paternelle; mais un l'en détourne. Il obtient enfin par ſes pri la poſſeſſion de la belle *Paſicompſa*.

Cette Comédie a été premiérement c poſée par *Philémon*, Poëte Grec, *Pl*

s'eſt contenté de la traduire en Latin. Elle offre des traits d'une excellente morale.

Le ſecond Acte reſpire le ton de la bonne Comédie. On lit avec plaiſir le Monologue du vieillard *Démiphon*, & les Scènes d'*Euclide* & de *Charin*. La premiere Scène eſt trop longue & trop verbeuſe. *Molière* a profité de quelques ſituations de cette Comédie.

XIV.

Le Pſeudolus ou *le Trompeur*.

Cette Piéce a été imitée par pluſieurs Poëtes modernes d'une maniere différente. Voici le ſujet.

Un Capitaine avoit payé quinze mines & laiſſé ſon cachet à un Marchand nommé *Ballion*, qui devoit livrer une jeune fille à celui qui lui préſenteroit un pareil cachet. *Pſeudolus* ayant pris le nom de *Syrus*, Valet de *Ballion*, intercepte le cachet du Capitaine, qu'un de ſes Eſclaves apportoit à ce Marchand, & favoriſe, par ce moyen, les amours de *Callidore*, fils de ſon Maître.

Cette Comédie eſt de l'invention de *Plaute*. Il la préféroit à ſes autres Piéces. Les Anciens en faiſoient le plus grand éloge. Elle préſente une agréable variété. Le but du Poëte eſt de faire ſentir qu'on eſt toujours la dupe de la fourberie, ſi on ne lui oppoſe une extrême prudence. Les

a heureuſes plaiſanteries & a in
faillies. *Plaute* a ſu diverſifier av
coup d'art les traits de pluſieurs
Valets qui tiennent à l'intrigue.

X V.

Le Pœnulus ou *le Carthagi*

Le *Pœnulus*, compoſé durant l
Guerre Punique, devoit piquer l
des Romains, & les divertir plus
autre Piéce. *Plaute* y peint les m
langage & le ridicule des Carthagi
ennemis. Cette Comédie ne nou
plus le même intérêt; mais c'eſt
vrage précieux pour les Savans, p
y trouvent des reſtes de la Lang

Traſtocles eſt pétulant & emporté. Plus il les preſſe de marcher, moins ils ſe hâtent : ce qui fait un contraſte aſſez ſingulier, que le *Plaute* & l'*Ariſtophane* François a ſaiſi dans pluſieurs endroits de ſes Piéces.

XVI.

Le Perſan.

Toxile, pendant l'abſence de ſon Maître, eſt dans la réſolution d'acheter une jeune fille qu'il aime. Pour la tirer des mains du Marchand, il faut trouver ſix cens écus. *Toxile* les emprunte d'un de ſes amis. Il s'agiſſoit de les lui rendre, & de ſe venger en même temps du Marchand d'Eſclaves nommé *Dordale*. *Toxile* propoſe au Paraſite *Saturion* de faire paſſer ſa fille pour une Eſclave enlevée en pays étranger, & de la vendre à *Dordale*. La vente faite, l'argent reçu, le Paraſite menace, entre en fureur, & vient réclamer ſa fille. Le Marchand obligé de la lui rendre, parce qu'elle eſt libre, eſt fruſtré & de ſon argent, & de l'Eſclave prétendue. Le ruſé *Toxile* inſulte à ſon malheur, ſe divertit à ſes dépens, & ſe félicite de l'heureux ſuccès de ſa fourberie.

Cette Piéce eſt d'un bon comique, & conduite avec aſſez de régularité. Voici une Scène très-agréable, & l'une des plus délicates de *Plaute*.

Une jeune fille modeſte & retenue fait à ſon pere les plus ſages remontrances ſur l'indigne manœuvre du Valet ſcélérat qui l'a engagé à la vendre comme Eſclave. Rien n'eſt plus beau ni mieux ménagé que ce Dialogue.

ACTE III.

SCENE I.

Le Paraſite SATURION, *SA* FILLE.

SATURION.

» Faſſe le ciel que cette affaire réuſſiſſe à mon avantage, au tien & à celui de ma bedaine, auſſi-bien qu'à la durée éternelle des bons repas! que jamais je n'en puiſſe manquer! Viens ici, ma fille, ſous le bon plaiſir des Dieux. Tu ſais de quoi il s'agit. Je t'ai communiqué nos deſſeins, & c'eſt pour cela que je t'amene déguiſée de la ſorte. Il faut que tu ſois vendue, mon enfant.

LA FILLE.

Dites-moi, je vous prie, mon pere, quelqu'envie que vous ayez de manger aux dépens d'autrui, eſt-il poſſible que pour votre ventre vous vendiez votre propre fille?

SATURION.

Cela eſt admirable, que je ne te vende pas plutôt pour l'amour du Roi Philippe ou du Roi Attale, que pour l'amour de moi-même, puiſque tu m'appartiens!

LA FILLE.

e votre eſclave ou votre fille ?

SATURION.

l'une ou l'autre, par Hercule ! ſelon que
tre s'en trouvera bien. J'ai quelque auto-
oi, ce me ſemble, & tu n'en as point ſur

LA FILLE.

avez raiſon, mon pere ; cependant quoi-
re fortune ſoit petite, il vaut mieux ſe
e peu, & agir avec modeſtie. Si l'on
infamie à la pauvreté, cet état en devient
reux & la confiance plus légere.

SATURION.

bien déplaiſante de me contrarier ainſi !

LA FILLE.

vous contrarie point, & je ne crois pas
loive m'en accuſer, quand je donne de
is à mon pere, toute jeune que je ſuis.
emis ne rapportent jamais les choſes com-
s ſont.

SATURION.

s aillent tous au diable ! Je ne fais pas plus
le leur haine, que d'une table vuide que
ſeroit devant moi.

LA FILLE.

pere, l'infamie des hommes eſt immor-
lle ſubſiſte toujours, lors même qu'on la
teinte.

SATURION.

Mais que veux-tu dire ? As-tu peur que vende tout de bon ?

LA FILLE.

Non, mon pere; mais je voudrois n'en même ſoupçonnée.

SATURION.

Tu as beau dire : les choſes iront plu fantaiſie qu'à la tienne. Je le veux.

LA FILLE.

Permettez, mon pere, que je vous choſe. Si un maître a menacé ſon valet que châtiment, & qu'il ait déja le fouet quand même il auroit deſſein de l'épar quelle crainte ce valet n'eſt-il pas ſaiſi qu'il ſe dépouille ? Il en eſt de même j'appréhende une choſe, quoiqu'elle ne arriver.

SATURION.

Toute fille ou femme qui prétendra plus que ſes parens, ſera toujours une femelle.

LA FILLE.

Toute fille ou femme qui diſſimulera qu'elle a devant les yeux, ne paſſera jam bonne.

. . . . . .

SATURION.

Je ſuis donc un méchant homme, à

LA FILLE.

Point du tout ; il ne me conviendroit pas de le dire : mais je veux en empêcher ceux qui le pourroient.

SATURION.

On dira ce qu'on voudra : ma réſolution eſt priſe.

LA FILLE.

Mais ſi vous vouliez, ſans avoir égard à ma jeuneſſe & à ma dépendance, faire une attention ſérieuſe ſur mon avertiſſement, vous prendriez plutôt, j'en ſuis ſûre, le parti d'un homme ſage, que celui d'un fou.

SATURION.

Tel eſt mon plaiſir, telle eſt mon envie. Je le veux ainſi.

LA FILLE.

Vous pouvez faire tout ce qu'il vous plaira ; mais ſi j'étois maîtreſſe de vos ſentimens, je vous aſſure que vous changeriez bientôt de volonté.

SATURION.

Es-tu dans la diſpoſition d'obéir à ton pere, ou de le refuſer ?

LA FILLE.

Je lui obéirai.

SATURION.

As-tu bien retenu ta leçon ? Sais-tu tout ce que je t'ai recommandé ?

LA FILLE.

Je le ſais.

SATURION

Et entr'autres comme tu as été enlevée

LA FILLE.

Fort bien.

SATURION.

Et qui ſont tes parens ?

LA FILLE.

Je m'en ſouviens très-bien. Vous me c
gnez de devenir méchante par néceſſité ; ma
nez garde, quand vous voudrez me n
qu'une telle réputation n'y ſoit un obſtacle.

SATURION.

Vas, tu es folle ; tu ne connois pas les hc
d'aujourd'hui. On ſe marie ſans peine, q
réputation que l'on ait. La dot d'une fille
tous ſes défauts.

LA FILLE.

Souvenez-vous donc, s'il vous plaît,
n'ai point de dot.

SATURION.

Ne parle pas ainſi. Par la grace des Dieux
mes ancêtres, je puis bien dire que tu ne d
te croire ſans dot, en ayant une ſi bonne à l
ſon N'ai-je pas une caiſſe pleine de livr
plus, ſi tu t'acquittes ſoigneuſement du p
nage dont nous te chargeons, on te cor
pour récompenſe ſix cens bons mots, tou

es, & nullement mêlés de pointes Siciliennes. ut celate rendra ſi riche, qu'avec une telle dot, ie tiendra qu'à toi de faire la fortune d'un honte homme; tu pourras même épouſer un menint.

LA FILLE.

Menez-moi donc où il vous plaira, mon pere; ndez-moi, faites de moi tout ce que vous vouez.

SATURION.

Je ſuis bien aiſe de te voir raiſonnable. Suis-oi par ici ».

XVII.

L'heureux Naufrage.

L'original de cette Comédie étoit de *Dihile*, Poëte Grec. *Plaute* la traduiſit en atin. En voici le ſujet.

Démone ayant perdu une petite fille, 'exile de chagrin dans une maiſon de camagne ſur le bord de la mer. Quatorze ans près, un Marchand à qui l'enfant avoit té vendu, fit naufrage. La jeune fille ſe auve ſur une planche: ſon pere lui donne 'hoſpitalité ſans la connoître; mais comme l craignoit de ſe faire des affaires en reirant des Eſclaves, il mit cette pauvre ille à la porte dans le moment que ſon Valet *Gripus* entroit avec une valiſe qu'il enoit de pêcher. *Paleſtre*, la jeune fille, demanda en grace qu'on lui rendît une pe-

tite corbeille qui étoit dans cette v
vieillard *Démone* reconnoît ſon e
certains jouets : ce qui occaſionne le
ment.

Les connoiſſeurs mettent le *R*
nombre des bonnes Comédies de
Elle eſt en effet très-intéreſſante
variété & par la diverſité des épiſo
y voit à la fois l'injuſtice, la p
l'avarice, la perfidie, la violence
crilége, la piété, l'humanité, le c
du crime, la récompenſe de la ve
On y trouve des ſituations bien m
de l'eſprit, de la conduite, un
naturel & des traits fins & ingéni
a beaucoup de Scènes de bon goû
ſont les IIIe & IVe du premier Acte
de *Scépharnion*, la Ve Scène du I
& la IIe du IVe. On admire ſur-t
verture du Théâtre. Le *Rudens* a
té, il y a pluſieurs années, aux
par la demoiſelle *Flaminia*. L'A
la Piéce de *Plaute* préſente le por
homme amoureux & niais, qui a p
à *Molière* quelqu'idée pour le carac
des perſonnages de ſon *Malade Ima*

XVIII.

Le Stichus.

Le ſujet de cette Piéce eſt aſſez beau. Ce ſont deux ſœurs abandonnées de leurs époux depuis trois ans, & qui réſiſtent avec fermeté aux preſſantes ſollicitations de leur pere, qui vouloit les unir à d'autres. On pourroit nommer cette Comédie le *Triomphe de l'amour conjugal.*

Le Ve Acte eſt rempli par un épiſode tout-à-fait hors d'œuvre. *Stichus*, Valet d'un Marchand d'Athènes, reçoit un baril de vin de ſon Maître, & profite de la liberté qu'il lui donne pendant un jour pour inviter ſa Maîtreſſe & ſes amis de venir ſe divertir avec lui. C'eſt une peinture naïve, mais déplacée des mœurs des Eſclaves.

Le *Stichus* eſt aſſez mal conduit, & *Plaute* auroit pu tirer un meilleur parti d'un ſujet auſſi heureux. Cette Comédie, avec quelques changemens accommodés à nos mœurs, pourroit très-bien paroître ſur notre Théâtre.

XIX.

Le *Tréſor caché*, ou *le triple Écu.*

Charmides diſpoſé à partir pour un long voyage, laiſſe le ſoin de ſes affaires à *Callicles* ſon ami, & lui recommande un tréſor

qu'il avoit caché dans ſa maiſon.
diſſipe tout ſon bien en ſon abſe
vend même cette maiſon à *Callic*
ſœur du jeune homme eſt recherc
mariage. *Calliclès*, pour lui procu
dot, charge quelqu'un de dire à ſ
de lui envoyer de l'argent. L'homm
pour cette commiſſion, eſt joué pa
mides, qui ſe trouve de retour
même moment. Le vieillard marie
fans.

Philémon, avant *Plaute*, avoit t
ſujet. Le Poëte Latin ne fit que le t

La fidélité & la bonne foi du bo
clès, & la généroſité du jeune *Liſite*
ſon ami *Leſbonie*, rendent cette Pi
intéreſſante.

La Scène II du IVe Acte, ou le
gue entre *Charmides* & *Trinume*,
vertiſſant. L'impoſteur réjouit par le
ſonges qu'il débite ſur ſon compte.
qu'emploie l'Eſclave *Staſime*, pour
cher qu'on ne donne en dot une te
le nourrit, eſt très-naturelle. Le Lec
ſera pas fâché de trouver ici ce joli en

Ac

ACTE II, SCENE IV.

LESBONIC, STASIME, PHILTON.

LESBONIC *à Philton.*

» Puiſque vous & Monſieur votre fils ne me
ugez point indigne de votre alliance, je vous
uis infiniment redevable. Quoique ma folie ait
nis notre bien dans une décadence affreuſe, nous
vons pourtant encore ici un champ que je donne-
ai à ma ſœur. J'ai ſi bien fait par ma mauvaiſe
onduite, qu'hors ce morceau-là, il ne nous reſte
lus que la vie.

PHILTON.

Sincérement, je ne me ſoucie point de dot.

LESBONIC.

Vous accepterez pourtant, s'il vous plaît, ce
ébris de notre fortune.

STASIME.

Comment donc, Monſieur mon maître, vous
tendez auſſi nous ôter ce reſte de patrimoine?
ıſez-y plus d'une fois au moins. De quoi vi-
ns-nous?

LESBONIC.

e tairas-tu, inſolent? Ne faut-il point que je
nde compte de mes affaires?

STASIME.

foi, ſi ma Minerve n'invente quelque choſe,
ſommes perdus. Avec votre permiſſion,
eur Philton, je voudrois bien vous dire un

PHILTON.

Qu'eſt-ce qu'il y a, Staſime ?....

STASIME.

Je vais vous confier un ſecret ; mais gardez vous bien d'en parler à mon Maître ?

PHILTON.

Tu peux hardiment t'ouvrir à moi.

STASIME.

Je vous le dis, au nom des dieux & des hommes n'allez pas accepter notre champ ni pour vous ni pour votre fils. Il faut vous en dire la raiſon.

PHILTON.

Je ſens déja une grande impatience de l'apprendre.

STASIME.

Quand on laboure cette terre, les bœufs meurent au cinquiéme ſillon.

PHILTON.

Allons, tu te moques de moi.

STASIME.

Il ſe trouve juſtement que la porte des Enfers eſt placée dans cet héritage-là. De plus, avant qu'on ait fait vendange, la grappe de raiſin pend toute pourrie au cep.

LESBONIC *à part.*

Je m'imagine qu'il en fait accroire au bon homme, mais quoiqu'il ſoit ſcelerat, il ne m'eſt pourtant point infidele.

STASIME.

Ecoutez bien le reſte. Quand la récolte eſt des plus abondantes, notre fonds eſt ſi ingrat, ſi ſtérile, ſi miſérable, qu'il rapporte toujours trois fois moins qu'on n'a ſemé.

PHILTON.

Oh, oh! il faudroit y ſemer les mauvaiſes mœurs, peut-être diminueroient-elles par la ſemence.

STASIME.

Vous n'y êtes pas encore. Jamais perſonne n'a poſſédé en propre cette terre-là, qui ne lui ſoit arrivé malheur. Les uns ont été bannis, les autres ſont morts, quelques-uns ſe ſont pendus. Ne voyez-vous pas celui qui actuellement eſt le maître de ce méchant fonds? A quel pitoyable état il eſt réduit?

PHILTON.

Otez-moi cette terre-là?...

STASIME.

On peut nommer notre lieu de campagne la retraite de tous les maux. Enfin, que vous dirai-je? quelque malheur qu'on puiſſe concevoir, on y eſt ſûr de le trouver dans la terre de mon Maître. Il ne tient qu'à vous de l'éprouver, Monſieur.

732418

PHILTON.

Va-t'en au diable ! ſi le malheur eſt de ton goû cherche-le là, & par-tout ailleurs.

STASIME.

N'allez pas, s'il vous plaît, révéler ce myſter

PHILTON.

Tu peux dormir en repos, je ſais me taire.

STASIME.

Vous ſaurez que notre homme auroit grande e vie d'aliéner ce fonds-là ; il ne demande pas mie que de s'en défaire ; mais il lui manque u duppe, il n'en trouve point.

PHILTON.

Par Hercule ! je ne ſuis pas ſon homme ; ce fera jamais un homme de mon âge & de mon e périence qu'il attrappera : je n'ai pas blanchi po rien.

STASIME.

Ma foi, vous ferez très-ſagement. Parbleu ! m'y ſuis pris là plaiſamment pour faire peur vieillard, & pour l'empêcher d'accepter notre car pagne. Sérieuſement, ſi Leſbonic faiſoit la ſotti de la céder à ſa ſœur, il faudroit nous reſoudre mourir de faim.

PHILTON.

Je reviens à vous, Seigneur Leſbonic.

LESBONIC.

Dites-moi, je vous prie, de quoi mon Eſclave vous a-t'il entretenu ?

PHILTON.

Qu'en penſez-vous ? il eſt homme. Le déſir naturel de la liberté le preſſe ; mais il n'a pas de quoi acheter ce tréſor ineſtimable, &c. ».

Le ſujet du *Tréſor caché* de *Deſtouches*, eſt emprunté du *Trinummus* de *Plaute* ; mais le Poëte moderne a créé ſon Ve Acte ſur lequel *Plaute* ne lui a fourni aucune idée, & qui eſt le meilleur de la Piéce.

XX.

Le Ruſtre.

On ne trouvera dans cette Piéce ni belle ordonnance, ni intrigue bien développée, ni incidens naturels : le ſujet en eſt peu intéreſſant. Ce ſont les intrigues d'une Courtiſane avide, nommée *Phronéſie*, qui ſe joue de pluſieurs de ſes amans, & ſur-tout d'un Soldat de Babilone. Le fanfaron *Stratophane*, abſent depuis quelques mois, arrive chez ſa prétendue Maîtreſſe. La ruſée *Phronéſie* feint de ſortir de couche, exige des récompenſes du Guerrier, lui fait payer cher le prix de ſa fécondité, & finit par ſe moquer de lui. Voici le commencement de cette Scène.

ACTE II. SCENE V.

STRATOPHANE, PHRONÉSIE, ASTAPHIE sa Suivante.

PHRONÉSIE *à Astaphie*

» Regarde un peu qui eſt cet homme-l
voix ne m'eſt pas inconnue.

ASTAPHIE.

Oh, oh! ma bonne Maîtreſſe! Voici juſt
notre Soldat Stratophane qui arrive. Penſez
tre rôle; contrefaites la malade.

PHRONÉSIE.

Tais-toi; eſt-ce que j'ai beſoin de tes con
Je défie qui que ce ſoit d'entrer en lice c
moi pour la ſcélérateſſe.

STRATOPHANE.

Je me trompe fort ſi la Demoiſelle n'eſt
couche.

ASTAPHIE.

Vous plaît-il que je m'avance pour le
voir!

PHRONÉSIE.

Va.

STRATOPHANE.

Bon, voici Aſtaphie; elle vient au-deva
moi.

ASTAPHIE.

O Seigneur Stratophane ! par le temple de Caſtor! je vous ſalue de cœur & d'affection.

STRATOPHANE.

J'en ſuis perſuadé. Mais quoi ! Phronéſie eſt-elle accouchée ?

ASTAPHIE.

Si elle eſt accouchée, grands Dieux! elle a mis au monde un enfant qui eſt à manger, tant il eſt beau.

STRATOPHANE.

Me reſſemble-t'il ?

ASTAPHIE.

Pouvez-vous le demander ? Il ne ſe peut rien de plus reſſemblant. Il poſſede même votre génie héroïque. Croiriez-vous que le petit *compere* n'eut pas plutôt ouvert la bouche pour ſaluer le jour par un cri, qu'il demanda une épée & un bouclier.

STRATOPHANE.

Cet enfant-là eſt à moi, &c ».

§. IX.

AQUILIUS.

UN petit bout d'oreille échappé par malheur
Découvrit le fourbe & l'erreur.

Ce Poëte Comique s'attribua pluſieur Comédies de *Plaute*, & ſe para pendan quelque temps des dépouilles de ce gran homme ; mais, comme le geai de la Fable notre Plagiaire

Ne joua pas toujours un ſi beau perſonnage.
Quelqu'un le reconnut ; il ſe vit bafouer,
Berner, ſiffler, moquer, jouer, &c.

(La Fontaine, Liv. II.)

§. X.

TÉRENCE.

LIQUIDUS puroque ſimillimus amni.

TOUT ce que les Muſes Latines ont de délicateſſe, ſe trouve dans *Térence*. Ce beau génie naquit à Carthage, l'an de Rome 560, après la ſeconde Guerre Punique. On ignore comment il tomba dans l'eſclavage. *Lucanus Terentius* appercevant chez lui le germe des talens, le fit élever avec beaucoup de ſoin, lui donna ſon nom; & le mit en liberté, dès qu'il fut en âge d'entrer dans le monde.

Son génie pour la Poëſie dramatique ſe développa de très-bonne heure. Il étudia les ouvrages de ceux qui l'avoient précédés, & trouva le vrai ton de la Comédie nouvelle. *Ménandre* ſur-tout lui donna un goût pur & exquis. Il fit l'*Andrienne* à 27 ans, & la préſenta aux Magiſtrats chargés du ſoin des Spectacles. Avant que de l'accepter, l'Auteur fut obligé d'en aller faire la lecture à l'Edile *Acilius*. Le Poëte arrive, modeſtement vêtu: on l'annonce à ſon Juge; celui-ci étoit à table. L'extérieur du Poëte ne prévient pas en ſa faveur: on

lui donne un tabouret près du lit; on lui ordonne de lire: il lit. Mais à peine *Acilius* a-t'il entendu quelques vers, qu'il dit à *Térence: prenez place ici, dînons, enſuite nous verrons le reſte.* Après le repas, on finit la piéce, & l'Édile en fut enchanté.

Cet heureux eſſai établit la réputation de *Térence*, & le fit rechercher des premiers Citoyens de Rome. *Lélius* & *Scipion*, les hommes les plus polis & les plus éloquens qu'il y eût alors parmi les Romains, furent autant ſes amis que ſes bienfaiteurs. Ils vivoient ſans ceſſe avec lui. Une liaiſon auſſi intime ne manqua pas d'éveiller l'envie de ſes rivaux; mais elle contribua à donner à ſes écrits cette politeſſe, cette exactitude, cette pureté & cette élégance qui font les délices des connoiſſeurs, & qui ſerviront de modeles à tous les âges.

Lorſque *Térence* eut donné les ſix Comédies qui nous reſtent de lui, il partit pour la Grece, dans le deſſein de s'inſtruire des mœurs de cette nation, qu'il aimoit à peindre. Il y paſſa quelques années, conſacrant ſes loiſirs à étudier l'homme, & à ſaiſir la parfaite imitation des mœurs & des caracteres. Il compoſa pluſieurs piéces qu'il tira de ſon propre fonds: mais s'étant embarqué pour revenir à Rome, on prétend qu'il mourut de douleur d'avoir perdu, dans un naufrage, le fruit de ſes travaux.

I.

Jugement ſur le génie de Térence.

Nous ne rapporterons point ici les éloges que l'antiquité prodigue à ce Poëte; nous nous contenterons de faire uſage des réflexions d'un Ecrivain de beaucoup de mérite, qui nous paroît avoir apprécié *Térence* avec juſteſſe & ſagacité.

Quel eſt l'homme de Lettres, dit-il, qui n'ait pas lu *Térence*, & qui ne le ſache par cœur? Qui eſt-ce qui n'a pas été frappé de la vérité de ſes caracteres & de l'élégance de ſa diction? En quelque lieu du monde qu'on porte ſes Ouvrages; s'il y a des enfans libertins & des peres courroucés, les enfans reconnoîtront dans le Poëte leurs ſottiſes, & les peres, leurs réprimandes. Dans la comparaiſon que les anciens ont faite du caractere & du mérite de leurs Poëtes comiques, *Térence* eſt le premier pour les mœurs. *Horace*, couvrant avec ſa fineſſe ordinaire la ſatyre d'un jeune débauché, par l'éloge de notre Poëte, s'écrie: *numquid Pomponius iſtis audiret leviora, pater ſi reviviſceret?* Reſſuſcitez le pere de Pomponius, qu'il ſoit témoin des diſſipations de ſon fils, & bientôt vous entendrez Chrémès parler par ſa bouche. La meſure eſt ſi bien gardée, qu'il n'y aura pas un mot de plus ou de moins. Croit-on

qu'il n'y ait pas autant de génie à ſe modeler ſi rigoureuſement ſur la nature, qu'à en diſpoſer d'une maniere plus frappante peut-être ; mais certainement moins vraie ?

Térence a peu de verve, d'accord : il met rarement ſes perſonnages dans des ſituations bizarres & violentes, qui vont chercher le ridicule dans les replis les plus ſecrets du cœur, & qui le font ſortir, ſans que l'homme s'en appercevoive : j'en conviens. Comme c'eſt le viſage réel de l'homme, & jamais la charge de ce viſage qu'il montre, il ne fait point éclater de rire : on n'entendra point un de ſes peres s'écrier d'un ton plaiſamment douloureux : *que diable alloit-il faire dans cette galere ?* ... Il n'en introduira point un autre dans la chambre de ſon fils, harraſſé de fatigue, endormi, & ronflant ſur un grabat : il n'interrompra point la plainte du pere par le diſcours de l'enfant, qui, les yeux toujours fermés, & les mains placées comme s'il tenoit les rênes de deux courſiers, les excite du fouet & de la voix, & rêve qu'il les conduit encore. C'eſt la verve propre à *Molière* & à *Ariſtophane* qui leur inſpire ces ſituations. *Térence* n'eſt pas poſſédé de ce démon-là : il porte dans ſon ſein une Muſe plus tranquille & plus douce. C'eſt ſans doute un don précieux que celui qui lui manque ; c'eſt le vrai caractere que nature a gravé ſur le front de ceux qu'elle a *ſignés* Poëtes, Sculpteurs,

ntres, Muſiciens; mais ce caractere eſt
tous les temps, de tous les pays, de
s les âges, & de tous les états. . . La
ve a une marche qui lui eſt propre : elle
laigne les ſentiers connus; le goût timide
circonſpect tourne ſans ceſſe les yeux au-
r de lui; il ne haſarde rien; il veut
ire à tous; il eſt le fruit des ſiécles &
travaux des hommes : on pourroit dire
goût, ce que *Cicéron* diſoit de l'ac-
n héroïque d'un vieux Romain : *Laus temporum, non hominis.* Mais rien n'eſt
s rare qu'un homme doué d'un tact ſi
quis, d'une imagination ſi réglée, d'un
gement ſi fin & ſi juſte, appréciateur ſi
ere des caracteres, des penſées & des ex-
ſſions, qu'il ait reçu la leçon du goût &
ſiécles dans toute ſa pureté, & qu'il ne
n écarte jamais : tel me ſemble *Térence.*
le compare à quelques-unes de ces pré-
uſes ſtatues qui nous reſtent des Grecs,
Vénus de Médicis, un Antinoüs : elles
peu de paſſions, peu de caracteres, preſ-
point de mouvement; mais on y re-
rque tant de pureté, tant d'élégance &
vérité, qu'on n'eſt jamais las de les
ſidérer. Ce ſont des beautés ſi déliées,
achées, ſi ſecrettes, qu'on ne les ſaiſit
tes qu'avec le temps : c'eſt moins la
ſe, que l'impreſſion & le ſentiment qu'on
remporte; il faut y revenir, & l'on y
ient ſans ceſſe. L'œuvre de la verve &

contraire ſe connoît toute entiere, tout d'un coup, ou point du tout. Heureux le mortel qui ſait réunir dans ſes productions ces deux grandes qualités, la verve & le goût! Où eſt-il? Qu'il vienne dépoſer ſon ouvrage aux pieds du Gladiateur & du Laocoon. *Artis imitatoriæ opera ſtupenda.*

Jeunes Poëtes, feuilletez alternativement *Molière & Térence ;* apprenez de l'un à deſſiner, & de l'autre à peindre. Gardez-vous ſur-tout de mêler les maſques hideux d'un bal avec les phyſionomies vraies de la ſociété. Rien ne bleſſe autant un amateur des convenances & de la vérité, que ces perſonnages outrés, faux & burleſques, ces originaux ſans modeles & ſans copies, amenés, on ne ſait comment, parmi des perſonnages ſimples, naturels & vrais. Quand on les rencontre ſur le Théâtre, on croit être tranſporté ſur les tréteaux du Fauxbourg Saint Laurent, ſur-tout ſi vous avez des amans à peindre, deſcendez en vous-mêmes, ou liſez l'Eſclave Africain. Ecoutez *Phédria* dans l'Eunuque, & vous ſerez à jamais dégoûté de toutes ces galanteries miſérables & froides qui défigurent la plupart de nos piéces.... « Elle eſt donc bien » belle?... Ah! ſi elle eſt belle! Quand » on l'a vue, on ne ſauroit plus regarder ces » autres..... Elle m'a chaſſé; elle me » rappelle: retournerai-je?... Non, vint-» elle m'en ſupplier à genoux ». C'eſt ainſi

que ſent & parle un amant. On dit que *Térence* avoit compoſé cent trente Comédies, que nous avons perdues. C'eſt un fait qui ne peut être cru que par celui qui n'en a pas lu une ſeule de celles qui nous reſtent.

II.

Parallèle de Plaute & de Térence, par le P. Rapin.

Plaute eſt ingénieux dans ſes deſſeins; heureux dans ſes imaginations, fertile dans l'invention.... Il n'eſt pas tout-à-fait auſſi régulier dans l'ordonnance de ſes piéces, ni dans la diſtribution de ſes actes que *Térence;* mais il eſt auſſi plus ſimple dans ſes ſujets: car les fables de *Térence* ſont d'ordinaire compoſées, comme on voit dans l'Andrienne, qui contient deux amours. C'eſt ce qu'on reprochoit à *Térence*, qu'il faiſoit une Comédie Latine de deux Grecques, pour animer davantage ſon Théâtre. Mais auſſi les dénouemens de *Térence* ſont plus naturels que ceux de *Plaute*, comme ceux de *Plaute* ſont plus naturels que ceux d'*Ariſtophane;* & quoique *Céſar* appelle *Térence* un diminutif de *Ménandre*, parce qu'il n'a que de la douceur & de la délicateſſe, & qu'il n'a pas de force & de vigueur, il a écrit d'une maniere ſi naturelle & ſi judicieuſe, que de copie qu'il étoit,

il eſt devenu original. Jamais Auteur n'a eu un goût plus pur de la nature.

III.

Parallèle de Térence & de Molière, par La Bruyere.

Il n'a manqué à *Térence* que d'être moins froid. Quelle pureté, quelle exactitude, quelle politeſſe, quelle élégance, quels caracteres! Il n'a manqué à *Molière* que d'éviter le jargon, & d'écrire plus purement. Quel feu, quelle naïveté, quelle ſource de la bonne plaiſanterie, quelle imitation des mœurs, & quel fléau du ridicule! Mais quel homme on auroit pu faire de ces deux Comiques!

IV.

DES COMÉDIES DE TÉRENCE.

L'Andrienne.

L'Andrienne eſt le plus bel Ouvrage de *Térence*. Tout y plaît, tout y ſéduit, tout parle au cœur, parce que tout y eſt vrai. Les caracteres en ſont parfaits, les ſentimens naïfs & délicats. La diction en eſt ſi pure, ſi gracieuſe, que nous oublions, en la liſant, la conduite de la fable: le

Sujet eſt ce qui nous attache le moins. Tous les perſonnages intéreſſent. Vous reſſentez les affections de *Pamphile* : vous vous mettez à ſa place ; vous entrez dans ſa paſſion. Ses tendres inquiétudes vous touchent, vous arrachent des larmes. La narration de *Simon* dans la premiere Scène, eſt inimitable. Celle où *Pamphile* aſſure *Miſis* qu'il n'oubliera jamais ſa chere *Glicérie*, eſt pleine de ſenſibilité & d'adreſſe.

Les Scènes touchantes que préſente cette Piéce, ont ſervi de modele au *Comique larmoyant* : genre qui ne vaut pas la bonne Comédie, mais qui a ſes beautés, & qui eſt une ſource d'inſtruction & de plaiſir, ſur-tout quand on le traite comme M. de *La Chauſſée*. Mais quelle différence entre la maniere du Poëte Latin & celle de nos Dramatiſtes modernes ! *Térence* * trouve ſous ſa main des ſituations attendriſſantes, telles que l'amour en produit toujours ; & il les exprime avec ce feu & cette naïveté qui peignent ſi bien la nature, & qui la fixent. Eſt-ce bien là le goût des nouveaux Dramatiques ? Ils choiſiſſent, de deſſein prémédité, une action triſte ; & par une ſuite néceſſaire, ils ſont obligés de donner un ton lugubre à leurs principaux Acteurs, & de réſerver le comique pour les ſubalternes.

* Réflexions ſur le Comique larmoyant.

Les incidens ne naiſſent que pour faire
ler de nouvelles larmes; & l'on ſort e
d'un Spectacle comique le cœur auſſi
de douleur, que ſi l'on venoit de voi
préſenter *Médée* & *Thieſte*.

Le Poëte Latin a une naïveté inimita
qui plaît & qui attendrit par le ſimple
d'un fait très-commun.

ACTE I, SCENE I.

(SIMON *raconte à* Soſie *ſon Eſclave*
ment il a découvert que ſon fils a
paſſionnément une Andrienne. Les
qui veulent être ſaiſis & échauffés d
premiere Scène d'une Piéce, aimeront m
ſans doute le début de nos Drames
dernes; mais les amis de la ſimplicité
féreront Térence; *& la beauté du réc*
Simon *les touchera plus que toutes*
dolentes rapſodies).

SIMON *en parlant de ſon fils.*

. . . . . .

A ſervir ſes amis il s'offroit de grand cœur,
Pourvu qu'il crût pouvoir le faire avec hon
Il avoit, à leur plaire, une douce habitude.
Ainſi de ſes déſirs ils faiſoient leur étude;
Ainſi donc, ſans envie, il attiroit à lui
La jeuneſſe ſenſée, & ſi rare aujourd'hui.

SOSIE.

On appelle cela marcher avec sageſſe.
A son âge savoir que la vérité bleſſe,
Et que la complaiſance attire des amis,
C'eſt d'un excellent pere être le digne fils.

SIMON.

Environ vers ce temps, une femme Andrienne
Vint prendre une maiſon aſſez près de la mienne;
Sans parens, sans amis, peu riche, c'eſt ainſi
Qu'elle partit d'Andros pour s'établir ici :
Elle étoit encor jeune & paſſablement belle.

SOSIE.

L'Andrienne commence à me mettre en cervelle.

SIMON.

Vivant pour lors sans bien & sans ambition,
Coudre & filer faiſoit ſon occupation ;
Le travail de ſes mains, de ſon fil, de ſa laine,
A ſes beſoins preſſans ne ſuffiſoit qu'à peine ;
On publioit par-tout ſa vertu, ſa pudeur,
Tout ce qu'on m'en diſoit me perçoit juſqu'au cœur ;
Et je cherchois déja comment je pourrois faire
Pour ſoulager ſous main l'excès de ſa miſere ;
Mais ſitôt qu'à ſes yeux brillerent les amans,
Elle ne garda plus tant de ménagemens.

. . . . . .

Ceux qui pour la ſervir montroient le plus de zèle,
Obligerent mon fils à l'aller voir chez elle.
Sitôt que je le ſus, en moi-même je dis :
Pour le coup, c'en eſt fait, on le tient : il eſt pris.
J'attendois le matin leurs valets au paſſage,
Qui tout le jour rodoient dans tout le voiſinage.
J'en appellois quelqu'un, je lui diſois mon fils ;
Nomme-moi tous les gens qui ſont avec Chriſis ?
Chriſis eſt proprement le nom de l'Héroïne.

SOSIE.

Ah ! je n'entends que trop. Je fais plus, je devine.

SIMON.

Je ne me ſouviens moi-même où j'en étois.

SOSIE.

Vous appelliez...

SIMON.

J'y ſuis. Je priois, promettois.
Phèdre, me diſoit l'un, Nicérate, Clinie :
Ces jeunes gens, tous trois, l'aimoient plus que leur vie.
Et Phamphile ? Pamphile aſſis près d'un grand feu,
Par complaiſance attend qu'on ait fini le jeu.
Je m'en réjouiſſois. Les jours ſuivans, ſans ceſſe,
Je revenois vers eux, & leur faiſois largeſſe,

ir ſavoir comme en tout mon fils ſe conduiſoit.

. . . . . .

ine commune voix, j'entendois mes amis
i me félicitoient d'avoir un ſi bon fils.
e te dirai-je ? Enfin Chrémès rempli de zèle,
vient offrir ſa fille & ſon bien avec elle,
ir épouſer mon fils, au moins cela s'entend.
pprouve, je promets, & ce jour-ci ſe prend.

SOSIE.

eur bonheur commun, quel obſtacle s'oppoſe ?

SIMON.

riſque Chrémès & moi nous mettions tout d'accord,
Chriſis, tout d'un coup, nous apprenons la mort.

SOSIE.

qu'elle ſoit, Monſieur, pour Dieu qu'elle s'y tienne.
n'ai jamais rien craint tant que cette Andrienne.

SIMON.

on fils qui la plaignoit dans ſon malheureux ſort,
l'abandonnoit pas, même depuis ſa mort :
tout ſe diſpoſoit pour la cérémonie
ces triſtes devoirs qu'on rend après la vie.

Plus attentif encor, je l'examinois
J'apperçus qu'il tomboit des larmes
Je trouvois cela bon, & disois en m
Il pleure, & ne connoît qu'à peine
S'il l'aimoit, qu'eût-il fait en un pa
Et si je mourois, moi, que seroit
Je prenois tout cela pour la marqu
De la bonté d'un cœur délicat & se
Mais, pour trancher enfin d'inutile
On emporte le corps, il y vole : j'y
Je me mets dans la foule, & le
plaire :
Je ne soupçonnois rien encor dans

SOSIE.

Comment ? que dites-vous ?

SIMON.

Attends,
Nous allions, nous suivions, nous
à pas ;
Plusieurs femmes pleuroient ; mais
blonde,
Me parut...

SOSIE.

Belle ? hem.

SIMON.

La plus belle
Mais dont la modestie égaloit la be

ant de graces, joint à tant d'honnêteté,
mettoient au-deſſus de tout ce qu'on admire.
iſſé par un motif, que j'aurois peine à dire,
t qu'elle m'ait touché par ſon affliction,
qu'elle eût ſur mon cœur fait quelque impreſſion,
roulus la connoître, & dans l'inſtant j'appelle
ucement le valet qui marchoit après elle.
elle eſt cette beauté, mon ami, qui te ſuit,
dis-je? Il me répond: c'eſt la ſœur de Chriſis.
ſprit frappé, ſurpris, & le cœur en alarmes:
, ha! dis-je, voici la ſource de ſes larmes.
ilà donc le ſujet de ſa compaſſion!

SOSIE.

crains que tout ceci n'amene rien de bon.

SIMON.

arrive au tombeau. Là, ſelon la coutume,
corps ſur le bucher ſe brûle, ſe conſume;
tte ſœur de Chriſis, dans ces triſtes momens,
ſoit retentir l'air de ſes gémiſſemens:
jettant ſur ce corps, que la flamme dévore,
ur la derniere fois veut l'embraſſer encore.
mphile, pénétré des plus ſenſibles coups,
ance, preſſe, accourt, ſe fait jour parmi
nous;

Et de ſes feux cachés découvrant le myſt
L'arrête, & tout rempli d'amour & de c
Ma chere Glicérie, hélas! dit-il, hélas

La Scène VII du même Acte
un autre récit, où la paſſion parl
ſeule.

MISIS.

» Elle mérite bien que vous vous ſouve
Que les mêmes ſermens tous deux vous

PAMPHILE.

Si je m'en ſouviendrai ! Qui ? moi ? T
vie,
Ce que me dit Chriſis, parlant de Glicér
Occupe inceſſamment mon eſprit & mon
Mourante, elle m'appelle ; & moi plein
leur,
J'avance, vous étiez dans la chambre pro
Et pour lors, d'une voix qui ne ſortoit qu'
Elle me dit (Miſis, j'en verſe encor des p
» Elle eſt jeune, elle eſt belle, elle eſt ſa
» meurs.
» Pour conſerver ſon bien, que peut-el
âge ?
» La beauté pour ſes mœurs eſt un triſte av
» Je vous conjure donc, par ſa main que j
» Par la foi, par l'honneur, par mes plei
» les ſiens,

» Par ce dernier moment qui va finir ma vie,
» De ne vous ſéparer jamais de Glicérie.
» Pamphile, quand j'ai cru trouver un frere en vous,
» L'aimable Glicérie y crut voir un époux;
» Et depuis, tous ſes ſoins n'ont tendu qu'à vous plaire:
» Soyez donc ſon tuteur, ſon époux & ſon pere.
» Du peu de bien qu'elle a, daignez prendre le » ſoin,
» Conſervez-le, peut-être elle en aura beſoin.
» Elle prit nos deux mains, & les mit dans la » ſienne;
» Que dans cette union l'amour vous entretienne:
» C'eſt tout. . . . . Elle expira dans le même mo- » ment.
» Je l'ai promis, Miſis, je tiendrai mon ſerment.
» Je ne trahirai point la foi la plus ſincere:
» Je te le jure encore ».

La narration de *Térence* eſt ſi naturelle & ſi touchante, qu'on ne ſera pas fâché de comparer l'imitation de *Baron* avec celle de M. *Collé*.

» Eh! mon enfant, Chriſis quittant la vie!
(Je me rappelle ici ces douloureux momens;)
Chriſis reçut de moi tous ces mêmes ſermens.
Elle mouroit; à ſon lit on me traîne;

Vous étiez, vous, Miſis, dans la chambre pro-
chaine...
Et d'une voix qui ſortoit avec peine,
Elle me dit, les yeux baignés de pleurs :
» Toi, de qui je connois l'ame honnête & les
» mœurs,
» Juſqu'ici j'ai ſervi de mere à Glicérie.
» Mon frere, aujourd'hui que je meurs,
» Deviens l'appui de cette ſœur chérie!
» Toi ſeul es chargé de ſon ſort.
» C'eſt ta femme; elle t'aime, en toi ſeule elle
» eſpere.
» Sois ſon tuteur, ſon époux & ſon pere.
» Tu lui reſtes, toi ſeul... au monde, après ma
» mort.
» Alors prenant nos mains, qu'elle met dans la
» ſienne,
» Jure-moi par ces mains, dit-elle, que je tiens.
» Jure.... (& que cet eſpoir, en mourant, m
» ſoutienne!)
» Jure, par ton honneur, par tes pleurs, par l
» ſiens,
» De ne jamais ſouffrir qu'on rompe vos liens
» De ne te jamais ſéparer de Glicérie!...».
Avec tranſport, je te le promets!
Par les plus forts ſermens, je m'engage & me l
A peine eus-je achevé, qu'elle quitta la vie.

V.

L'Eunuque.

L'*Eunuque*, pris de *Ménandre*, fut joué à Rome deux fois en un jour, le matin & le ſoir; honneur qu'aucun Poëte n'avoit reçu juſqu'alors.

On connoît le bel éloge qu'en a fait *La Fontaine*. Le ſujet en eſt ſimple, dit ce grand homme; il n'eſt point embarraſſé d'incidens confus; il n'eſt point chargé d'ornemens inutiles & détachés: tous les reſſorts y remuent la machine, & tous les moyens y acheminent à la fin. Quand au nœud, c'eſt un des plus beaux & des moins communs de l'Antiquité; cependant il ſe fait avec une facilité merveilleuſe, & n'a pas une ſeule de ces contraintes que nous voyons ailleurs. La bienſéance & la médiocrité que *Plaute* ignoroit, s'y rencontrent par-tout. Le Paraſite n'y eſt point goulu par-delà la vraiſemblance; le Soldat n'y eſt point fanfaron juſqu'à la folie; les expreſſions y ſont pures, les penſées délicates; & pour comble de louange, la nature y inſtruit tous les Perſonnages, & ne manque jamais de leur ſuggérer ce qu'ils ont à faire & à dire... Chacun ſait que l'ancienne Rome faiſoit ſes délices de cet Ouvrage, qu'il recevoit les applaudiſſemens des honnêtes gens & du Peuple, & qu'il paſſoit pour une des

plus belles productions de cette Vénus Africaine, dont tous les gens ſont amoureux. Auſſi *Térence* s'eſt-il ſervi des modeles les plus parfaits que la Grèce ait jamais formés ; & il avoue être redevable à *Ménandre* de ſon ſujet, & des caracteres du Paraſite & du Fanfaron.

Baïf, a fait une verſion de l'*Eunuque*, qui eſt ſimple & ingénieuſe ; mais la verſification en eſt ſouvent barbare. Si l'on veut connoître la maniere de ce vieux Poëte, on n'a qu'à lire ce morceau, de l'Act. II, Sc. III. C'eſt *Chérée* qui parle.

» Las, je meur ! la belle eſt perdue,
Et moi qui l'ay perdu de vue,
Où chercherai-je ? Où queſteray-je ?
Mais à qui m'en enqueſteray-je ?
Quelle adreſſe me faut-il prendre ?
Je ne ſçay : ſi doy-je m'attendre
Quelque part qu'elle puiſſe aler
Qu'el'ne ſe peut longtemps celer.
O la belle ! ô la belle face !
Pour tout jamais j'oſte & j'éface
De mon eſprit toutes femelles
Au pris, ce n'eſt plus rien de celles
Beautez communes. ——»

L'*Eunuque* de *La Fontaine* eſt preſque tant une traduction qu'une imitation d

rence. Son Ouvrage eſt très-foible, & ne peut honorer ni l'Auteur Latin ni le Traducteur. Il affoiblit toujours les expreſſions & les peintures vives & riches de l'original.

Brueys a été plus heureux. Pour rendre ſa Piéce conforme à nos mœurs & à la décence, il ſubſtitue un *Muet* à un *Eunuque*, & le place à-peu près dans les mêmes ſituations où *Térence* avoit placé ſon Perſonnage. *Timante*, qui eſt le *Phédria* du Poëte Latin, a bien plus de délicateſſe. Il évite de choquer les bienſéances, & donne à cet Amant des ſentimens plus vifs & plus purs. Le *Muet* eſt reſté au Théâtre.

La premiere Scène de l'*Eunuque* eſt très-belle.

ACTE I, SCENE I.

PHÉDRIA, PARMÉNON.

PHÉDRIA.

» Que faire donc ? N'y point aller. Quoi ! lorſque de ſon propre mouvement, elle m'envoie chercher ? Ne dois-je pas plutôt prendre ſur moi & ne plus ſouffrir les affronts de ces créatures ? Elle m'a chaſſé ; elle me rappelle, & j'y retournerois ? Non, quand elle m'en ſupplieroit.

PARMÉNON.

Rien de mieux, rien de plus courageux que cette réſolution, ſi vous pouvez l'exécuter ; mais

ſi vous la tentez, & que vous n'ayez pas le courage de perſévérer ; ſi, ne pouvant ſupporter ſon abſence ſans qu'on vous rappelle, ſans avoir fait votre paix, vous allez de vous même la trouver ; ſi vous lui laiſſez voir que vous l'aimez, que vous ne pouvez vivre ſans elle, c'en eſt fait, plus de reſſource, vous êtes perdu : elle vous jouera, lorſqu'elle vous verra ſubjugué.

PHÉDRIA.

Cela étant, Parménon, pendant qu'il en eſt temps, ſonge bien ſérieuſement.

PARMÉNON.

Monſieur, une paſſion qui n'admet ni prudence ni meſure, ne peut être gouvernée par la prudence. L'amour eſt ſujet à toutes ces viciſſitudes injures, ſoupçons, brouilleries, raccommodemens. On fait la guerre & puis la paix. Si vous prétendiez fixer par la raiſon des choſes auſſi variables, vous n'y gagneriez pas plus que ſi vous tâchiez d'extravaguer avec ſageſſe ; & tout ce que la colere vous ſuggerera préſentement : *moi, retourner chez une . . . qui reçoit . . . qui me refuſe . . qui n'a pas voulu . . . Laiſſe-moi faire. J'aimerois mieux mourir: elle verra quel homme je ſuis.* Je vous le jure Monſieur, une ſeule petite larme trompeuſe qu'elle arrachera avec bien de la peine, à force de frotter ſes yeux, éteindra toute cette colere. Elle ſera encore la premiere à vous accuſer, & vous le premier à vous ſoumettre à la punition.

PHÉDRIA.

Ah ! quelle indignité ! Préſentement je m'apperçois qu'elle eſt une ſcélerate, & moi un mal

heureux. Je meurs de honte, & je brûle d'amour. Je ſens, je connois, je vois que je péris, & je ne ſais quel parti prendre.

PARMÉNON.

Quel parti prendre ? Il n'en eſt point d'autre que de vous racheter de ſon eſclavage au meilleur marché que vous pourrez. Si vous ne le pouvez pas à bon marché, donnez tout ce qu'on voudra: & ne vous tourmentez point.

PHÉDRIA.

Tu me le conſeilles?

PARMÉNON.

Si vous êtes ſage. N'ajoutez point de nouvelles peines à celles que cauſe l'amour, & ſouffrez patiamment les chagrins qui en ſont inſéparables, —— &c. ».

Voici l'imitation que *Perſe* a fait de cette Scène dans ſa Ve Satire.

CHÉRESTRATE.

» Dave, c'en eſt donc fait, je vais changer de vie;
Je veux, dès aujourd'hui, ſortir de tyrannie.
Je te le dis, crois-moi, je mets fin à mes maux:
C'eſt trop long-temps gémir, & perdre le repos.
Changeons une conduite où je ne vois que peine,
Où les plaiſirs ſont faux, où la honte eſt certaine.

De mes ſages parens, le mépris ou l'hor
J'engagerai mon bien, je me perdr
neur...
Pour un objet?... Non, non.

DAVE.

Graces au ci
Vous mépriſez Chriſis, c'eſt lui rendre

CHÉRESTRATE.

On verſera des pleurs... qu'en dis-tu?

DAVE.

I
Demain je vous verrai ſoumis à ſes gen
Lui demander pardon, & changer de la
Moins de bruit, croyez-moi, reſtez da
vage.
Le dépit vous rend fier; mais un mot
d'œil
Viendra bientôt à bout d'abaiſſer cet o
On m'appelle, courons, volons à l'infidele,
Direz-vous.

CHÉRESTRATE.

En effet, ſi Chriſis me rappel
Si revenant à ſoi...

DAVE.

Je vous entends..

CHÉRESTRATE.

Eh bien !

Puis-je lui refuſer un moment d'entretien ?

DAVE.

Oui, ſi vous poſſédiez votre ame toute entiere,
On vous verroit tranquille & ſourd à ſa priere.
Vaincre ſes paſſions, leur impoſer des loix,
C'eſt être vraiment libre, & jouir de ſes droits ».

Voici un endroit de l'*Eunuque* qui dépeint parfaitement les effets d'une paſſion naiſſante. Les paroles vont juſqu'au vrai tranſport.

CHÉRÉE *ſans appercevoir Parménon.*

Occidi !.... neque virgo eſt, &c.

» Je ſuis mort ! la fille eſt perdue, & moi auſſi qui ne l'ai pas ſuivie des yeux ; où la chercher ? par où ſuivre ſes pas ? à qui m'informer ? quel chemin prendre ? Je n'en ſais rien. Je n'ai qu'une eſpérance ; en quelqu'endroit qu'elle ſoit, elle ne peut rester long-temps cachée. Qu'elle eſt belle ! d'aujourd'hui j'oublie toutes les autres femmes : mes yeux ſont dégoûtés de ces beautés qu'on voit de tous côtés ».

La réponſe de *Phédria* à *Thaïs* eſt pleine de vivacité & d'ingénuité. Jamais il n'y eut rien de comparable au ſentiment qui régne dans ces vers.

» Préſente à mon rival, que vous ſoyez abſente ;
Qu'à chaque inſtant pour moi votre tendreſſe augmente ;

Que jour & nuit vous ne penſiez qu'à moi
Que je ſois l'objet de vos ſonges ;
Que vous vous occupiez de ces flatteurs mer
ſonges ;
Que votre cœur ſe faſſe une éternelle loi
De brûler du déſir de me voir reparoître ;
Qu'il fonde, en mon retour, ſon eſpoir le pli
doux ;
Qu'enfin, Taïs, vous daignez être
Toute & toujours à moi, comme je ſuis à vous ».

VI.

L'Heautontimorumenos ou l'*Ennemi de ſoi-même.*

Cette Piéce paroît l'emporter ſur les au
tres, pour la beauté des ſentimens, pou
les paſſions & la naïveté du ſtyle.

L'*Inquiet* de *Fagan* eſt une imitation d
cette Comédie. Le caractere de *Timante* e
plus frappant, plus marqué que le *Méné
dème* de *Térence.*

On peut citer comme un modele du genr
attendriſſant, la premiere Scène de l'*Heau
tontimorumenos.*

Ménédème, citoyen d'Athènes, expoſe
Chrémès la raiſon pour laquelle il s'étoit
pour ainſi dire, condamné à mener une vi
dure & laborieuſe. C'étoit pour ſe punir d
la rigueur avec laquelle il croyoit avoi

traité ſon fils, imputant à-lui ſeul la cauſe de ſa fuite.

Ménédème ſort de ſon champ, & porte ſes inſtrumens de labourage. *Chrémès* le rencontre en cet état.

CHRÉMES.

» Déchargez-vous de ce rateau, lui dit le bon vieillard, ne vous fatiguez pas...

MÉNÉDEME.

Je n'en ferai rien.

CHRÉMES.

Quel eſt votre deſſein?

MÉNÉDEME.

Permettez que je ne prenne aucun inſtant de repos.

CHRÉMES *prenant le rateau.*

Je ne le permettrai pas, vous dis-je.

MÉNÉDEME.

Ah! ce que vous faites là n'eſt pas juſte.

CHRÉMES *ſoulevant le rateau.*

Comment, un rateau ſi lourd!

MÉNÉDEME.

Je le mérite bien.

CHRÉMES.

Parlez préſentement.

MÉNÉDEME.

J'ai un fils unique à la fleur de ſon â
qu'ai-je dit ? J'ai . . . non, *Chrémès*, j
aujourd'hui je ne ſais ſi je l'ai ou non.

CHRÉMES.

Pourquoi cela ?

MÉNÉDEME.

Vous allez le ſavoir. Il y a ici une vie
gere de Corinthe, qui eſt fort pauvre
devint éperduement amoureux de ſa
point d'être tout près de l'épouſer : t
mon inſu. Lorſque j'en fus informé, je
çai à le traiter, non comme il convenoi
un jeune homme dont l'eſprit eſt mal
avec la violence & le train ordinaire
Tous les jours je le grondois, Comment
vous qu'il vous ſera long-temps perm
conduire ainſi, d'avoir, du vivant de v
une maîtreſſe que vous regardez, pour
comme votre épouſe ? Vous vous tron
nie, ſi vous le croyez, & vous ne me
pas . . . . Je veux bien vous avouer pour
tant que vous vous comporterez d'un
digne de mon fils. Si vous ne le faites pa
verai bientôt comme je dois vous trai
cela ne vient que de trop d'oiſiveté. A
je ne m'occupois pas d'amourettes. L
me força d'aller en Aſie porter les arm
ma valeur, j'y acquis & de l'honneur &
enfin la choſe en vint au point que ce je

mé, à force de s'entendre répéter à chaque instant les mêmes duretés, n'y put tenir. Il s'imagina que mon âge & mon affection pour lui me rendoient plus instruit sur ses intérêts, plus éclairé que lui-même. Mon cher *Chrémes*, il s'en alla en Asie, servir le Roi.

CHRÉMES.

Que dites-vous ?

MÉNÉDEME.

Il partit sans m'en prévenir; il y a trois mois qu'il est absent.

CHRÉMES.

Vous êtes blâmables tous deux. Ce qu'il a fait marque cependant un jeune homme qui a de la pudeur, & qui n'est pas sans courage.

MÉNÉDEME.

Lorsque j'apprends son départ de ceux qu'il avoit mis dans sa confidence, je m'en reviens chez moi tout triste, l'esprit troublé, si chagrin, que je ne savois quel parti prendre. Je m'assieds; mes esclaves accourent, ils me deshabillent: d'autres se hâtent de mettre le couvert, d'apprêter le souper; chacun faisoit de son mieux pour adoucir ma peine. Lorsque je vois cela, je me dis en moi-même: Comment tant de gens empressés pour me servir seul, pour me nourrir seul! tant de servantes occupées pour me vêtir! Je ferois seul tant de dépenses! & mon fils unique qui devroit user de ces biens comme moi, & plus que moi, puisqu'il est plus que moi dans l'âge de jouir, je l'aurai chassé, je l'aurai rendu malheureux par

mon injuſtice ? Je me croirois digne de tous les ſupplices, ſi je continuois de vivre de la ſorte. Allons, tant qu'il ſera dans la miſere, éloigné de ſa patrie par ma dureté, je le vengerai ſur moi-même; je travaillerai, j'amaſſerai, j'épargnerai, le tout à ſon intention. J'exécute ce projet; je ne laiſſe rien dans ma maiſon, ni vaiſſelle ni étoffes. Je vends tout : ſervantes, valets, excepté ceux qui, par les travaux ruſtiques, pouvoient m'indemniſer de leur dépenſe; je les mene au marché, & les vends. Je mets écriteau à ma porte. Je ramaſſe environ quinze talens. J'ai acheté cette terre, & je m'y tourmente. J'ai jugé, *Chrémès*, que je ſerois un peu moins injuſte envers mon fils, ſi je me rendois malheureux, & qu'il ne m'étoit permis de jouir ici d'aucuns plaiſirs, juſqu'à ce que ce fils, qui doit les partager avec moi, me fût rendu ſain & ſauf ».

Voici une Scène très-belle, où régne un amour honnête & vertueux, & le langage de la vraie paſſion. *Antiphile*, qui tombe en foibleſſe à la vue d'un amant chéri, abſent depuis long-temps, forme une ſituation attendriſſante.

ACTE II, SCENE III.

BACCHIS, ANTIPHILE, CLINIE, SYRUS.

BACCHIS.

» En vérité, ma chere Antiphile, je vous loue; je vous trouve heureuſe d'avoir fait en ſorte que vos mœurs répondiſſent à votre beauté. Je ne ſuis nullement étonnée que chacun vous cher-

che ; car votre converſation m'a fait connoître votre caractere ; & lorſque je fais réflexion à votre conduite, il ne me paroît point ſurprenant que vous ſoyez ſage, & que nous ne le ſoyons pas ; car il vous eſt déſavantageux d'être déſintéreſſée, & ceux avec qui nous vivons ne nous permettent pas de l'être. En effet, c'eſt la beauté qui nous attire des adorateurs. Lorſqu'elle vient à ſe paſſer, ils portent leurs hommages ailleurs... Si pendant la jeuneſſe nous n'avons amaſſé quelque bien, nous demeurons abandonnées. Pour vous, au contraire, lorſque vous avez réſolu de paſſer vos jours avec un homme, dont l'humeur eſt conforme à la vôtre, il s'attache à vous : ce choix réciproque vous lie l'un à l'autre ; de ſorte qu'il eſt impoſſible que jamais rien puiſſe vous déſunir.

ANTIPHILE.

J'ignore ce que ſont les autres ; mais je ſais que j'ai toujours tâché de trouver mon avantage dans les avantages de *Clinie*.

CLINIE *à part.*

Ah ! auſſi, ma chere *Antiphile*, c'eſt toi ſeule qui me ramene dans ma patrie ; car tant que j'ai été ſéparée de toi, toutes les peines que j'ai priſes m'ont paru légeres, excepté celles de ton abſence.

SYRUS.

Je le crois.

CLINIE *à Syrus.*

Syrus, je n'y puis tenir. Malheureux que je ſuis ! ne pourrai-je, comme je le déſire, m'unir avec une femme de ce caractere ?

BACCHIS *à Antiphile.*

Qui eſt ce jeune homme qui nous regarde

ANTIPHILE.

Ah ! ſoutenez moi, de grace.

BACCHIS.

Qu'avez-vous, je vous prie ?

ANTIPHILE.

Je me meurs ! je ſuccombe !

BACCHIS.

Quoi ! tombez-vous en défaillance, Antiphi

ANTIPHILE.

Eſt-ce Clinie que je vois ?

BACCHIS.

Qui voyez-vous ?

CLINIE.

Bon jour, mon ame.

ANTIPHILE.

O cher Clinie ! l'objet de mon attente, l jour, &c.

VII.

Les Adelphes.

Démée & *Micion* étoient deux freres de mœurs bien différentes. Le premier étoit d'un caractere dur & ſévere. Il paſſoit ſa vie à la campagne, pour faire moins de dépenſe, & ne s'épargnoit point pour augmenter ſon bien. L'autre, au contraire, étoit doux, libéral & complaiſant.

Démée avoit deux fils, *Eſchine* & *Stéſichon*. *Micion*, ſon frere, avoit adopté *Eſchine*, & l'élevoit dans une liberté entiere. Le jeune homme, livré à lui-même, enleve une Muſicienne qu'il épouſe. *Démée*, outré de ſes déſordres, s'en prend à ſon frere, & n'y gagne rien. Ce vieillard ſe voyant continuellement le jouet des uns & des autres, à cauſe de ſa mauvaiſe humeur, change tout-à-coup de caractere, & fait des excès de prodigalité qui rappellent les autres à la raiſon.

La peinture des mœurs & la beauté des caracteres ſe font diſtinguer dans cette Piéce. Elle a été imitée par pluſieurs Poëtes modernes. L'*École des Maris* de *Molière* eſt priſe des *Adelphes*: mais c'eſt une imitation très-éloignée. Il y a dans les *Adelphes*, dit M. de *Voltaire*, deux vieillards de différente humeur, qui donnent chacun une éducation différente aux enfans qu'ils élevent. Il

y a de même dans l'*École des Maris* de tuteurs, dont l'un eſt ſévere, & l'autre indulgent : voilà toute la reſſemblance. Il n'a preſque point d'intrigue dans les *Adelphes* : celle de l'*École des Maris* eſt fine, intéreſſante & comique. Une des femmes de la Piéce de *Térence*, qui devroit faire le perſonnage le plus intéreſſant, ne paroît ſur le Théâtre que pour accoucher... Le dénouement des *Adelphes* n'a nulle vraiſemblance. Il n'eſt point dans la nature qu'un vieillard qui a été ſoixante ans chagrin, ſévere, avare, devienne tout-à-coup gai, complaiſant & libéral. Le dénouement de l'*École des Maris* eſt le meilleur de toutes les Piéces de *Molière*. Il eſt vraiſemblable, naturel, tiré du fond de l'intrigue : & ce qui vaut bien autant, il eſt extrêmement comique. Le ſtyle de *Térence* eſt pur, ſentencieux, mais un peu froid, comme *Céſar*, qui excelloit en tout, le lui a reproché. Celui de *Molière*, dans cette Piéce, eſt plus châtié que dans les autres. L'Auteur François égale preſque la pureté de la diction de *Térence*, & le paſſe de bien loin dans l'intrigue, dans le caractere, dans le dénouement, dans la plaiſanterie.

L'*École des Peres* de *Baron* n'eſt qu'une traduction des *Adelphes* de *Térence*, accommodée à nos mœurs & à nos uſages. Ce ſont preſque les mêmes perſonnages ; c'eſt à-peu-près la même diviſion dans les Scènes,

la même conduite, le même fonds de penſées.

Pour juger de ſon goût de traduction, on peut lire les Scènes ſuivantes, qui ſont vives & touchantes. Aux noms de *Micion* & d'*Eſchine* ſon fils, le Poëte François a ſubſtitué ceux de *Télamon* & d'*Eraſie*.

ACTE IV, SCENE IX.

ÉRASTE *ſeul.*

» Elle me fuit, hélas! quel chagrin me dévore?
Quel fâcheux contre-temps m'arrive-t'il encore?
Dans le trouble mortel où je me ſuis jetté;
Mon cœur, mon triſte cœur eſt ſi fort agité,
Que dans l'émotion qui vient de me ſurprendre,
Je ne ſais quels conſeils, quel parti je dois prendre.
Pamphile, ô juſte ciel! vous doutez de ma foi?
Avez-vous pu former des ſoupçons contre moi?
Mais ne différons plus, découvrons l'artifice;
Faiſons voir que mon frere eſt l'amant de Clarice.
Mais quand je le dirai, me croira-t'on? hélas!
Je vois un précipice ouvert à chaque pas.
Dans cet enlevement ſeul j'ai voulu paroître,
Seul j'ai donné l'argent à Sanion. Peut-être

Pamphile a-t'elle appris que Clarice e
Que de juſtes ſoupçons, Eraſte, con
Ah, malheureux! pourquoi ſi long-
pere
Cachois-tu ton amour! Ingrat,
taire?
Tu n'aurois maintenant qu'à te louer
Allons, frappons, entrons & voyons
mort!
Je ſens que tout mon ſang dans m
glace.
Ouvrez, ne tardez pas: dépêchez-vou
Mais quelqu'un veut ſortir, attend
ment.

SCENE X.

ÉRASTE, TÉLAMON,

» Je vous l'amenerai, vous dis-je
ment.
Mais on frappoit bien fort, me ſem
porte.

ÉRASTE.

Mon pere! la frayeur à tel point me

TÉLAMON.

Eraſte!

ÉRASTE.

Quelle affaire auroit pu le

TÉLAMON.

vous, dites-moi, qui venez de heurter?
it. N'oſez-vous, Eraſte, me répondre?

ÉRASTE.

, je n'ai point heurté. Tout ſert à me con-
fondre.

TÉLAMON.

connois auſſi que dans cette maiſon,
n ne connoît pas peut-être votre nom...

(*A part.*)

t bon ſigne, il rougit.

ÉRASTE.

Mais vous-même, mon pere,
z-vous qu'aiſément on perce le myſtere?
ous y fait aller?

TÉLAMON.

Non vraiment; & je crois
'on ſeroit long-temps à deviner pour-
quoi.
s dans ce moment de ce logis.

ÉRASTE.

Je n'oſe,
pere, en demander la véritable cauſe.

TÉLAMON.

Moi, je vous le dirai ; je ne vous cache rien.
Une jeune perſonne, avec fort peu de bien,
Loge en cette maiſon, belle par excellence.
Je crois qu'elle n'eſt pas de votre connoiſſance?
Elle eſt en ce quartier depuis très-peu de temps.

ÉRASTE.

Continuez, de grace.

TÉLAMON.

Elle vit ſans parens.

ÉRASTE.

Après.

TÉLAMON.

Un vieux guerrier, favori de Neptune,
Qui ſur la mer a fait une groſſe fortune,
Et qui réſolument ſonge à ſe marier,
D'en faire la demande eſt venu me prier.

ÉRASTE *à part.*

Ah! je ſuis mort! Fort bien. Ciel! achevez, je tremble.

TÉLAMON.

Demain, le contrat fait, ils s'en iront enſemble.

ÉRASTE.

Volage! Que dit-elle encore à tout cela?

TÉLAMON.

qu'elle dit, mon fils? En deux mots, le voilà.
s diſcours m'ont fait voir que cette aimable fille
flattoit d'épouſer un enfant de famille,
ii, depuis très-long-temps, lui promettoit ſa foi;
iis j'ai traité cela de bagatelle, moi.

ERASTE.

quoi! vous voulez donc que cet homme l'emmene?

TÉLAMON.

ndrois-je, à le ſervir, une inutile peine?

ÉRASTE.

l'emmenera, lui? lui?

TÉLAMON.

Oui, très-certainement: fille, à nos raiſons, ſe rendra ſurement.

ÉRASTE.

! vous n'agiſſez point dans toute cette affaire mme des gens d'honneur ont coutume de faire. donnez, s'il vous plaît, ſi je vous parle ainſi. iis quoi! pour ce jeune homme, il faut parler auſſi.

TÉLAMON.

Hé ! comment donc ?

ÉRASTE.

Comment ? que croyez-vous qu'il faſſe,
Lorſqu'il entreverra le coup qui le menace?
Que va-t'il devenir, ce pauvre malheureux,
Après avoir pouſſé tant d'inutiles vœux ?
Mon pere, en vérité, la choſe eſt bien cruelle!

TÉLAMON.

Je ne ſais pas pour lui d'où vous vient ce grand zèle ;
Mais ce jeune étourdi que vous plaignez ſi fort,
Me paroît être, à moi, tout-à-fait dans ſon tort;
Il devoit autrement conduire cette affaire.
En a-t'il ſeulement dit un mot a ſon pere ?

ÉRASTE.

Mon pere, le reſpect a pu le retenir :
Il ne l'aime pas moins, il en faut convenir ;
C'eſt ce qu'à cette fille il falloit faire entendre.

THÉLAMON.

Mon fils, dans vos diſcours je ne puis rien comprendre.
Qui ? moi qui viens ici pour ſervir mon ami,
Vous voulez... Mais de quoi nous mettons-nous en peine ?

Tout

Tout comme il lui plaira, je conſens qu'il le prenne.

Je ne le connois point. Qu'avez-vous? Vous pleurez.

ÉRASTE.

Hélas! puis-je eſpérer que vous écouterez?
Mais le devoir...mon trouble...& mon amour extrême...

TÉLAMON.

Mon fils, je vous entends, parce que je vous aime.

ÉRASTE.

Ah! que le ciel toujours daigne vous conſerver.

TÉLAMON.

Un pareil contre-temps pouvoit vous arriver,
Et vous le méritez par votre négligence.
Avez-vous juſques-là pu manquer de prudence?
Votre deſſein, mon fils, étoit bien mal conçu;
Vous vouliez épouſer, & prendre à mon inſçu....
Bien d'autres, avant vous, ont fait la même choſe.
Je ne vous en dis rien; mais quand on ſe propoſe
Un crime de la ſorte; après l'avoir commis,
On parle, on fait agir ſes parens, ſes amis,
Lorſque l'on n'oſe pas ſe commettre ſoi-même.
Croyez qu'il faut aimer autant que je vous aime

Pour vous le pardonner. Penſiez-vous, e
nous,
Qu'on vous ameneroit votre femme chez vo
Sans nous en avoir fait la moindre confidence
Dans des choſes, mon fils, de cette conſéquen
Il ne faut pas dormir. Mais calmez votre ennu
Pamphile eſt votre épouſe à bon titre auj
d'hui.

ÉRASTE.

A ce bonheur charmant aurois-je dû m'atten

TÉLAMON.

Remerciez le ciel, qui daigne vous la rendre
Qui veut bien confirmer le don de votre foi :
Et je vais de ce pas la conduire chez moi.

ÉRASTE.

De ce pas ?

TÉLAMON.

De ce pas.

ÉRASTE.

Qu'au plus cruel ſuppl
On m'expoſe à vos yeux, que le ciel me puniſ
Si je ne vous chéris.

TÉLAMON.

Plus que Pamphile ?...

ÉRASTE.

Aut

TÉLAMON.

Embraſſez-moi, mon fils ; allez, je ſuis content.

. . . . . .

VII.

Le Phormion.

Térence a nommé cette Comédie *le Phormion*, parce que toute l'intrigue roule ſur un Paraſite appellé *Phormion*, qui joue le principal rôle.

Cette Piéce eſt admirable pour la vivacité de l'intrigue. Les Scènes II, IV, V de l'Acte I, la Scène VIII de l'Acte II & les Scènes VII & VIII du IIIe Acte des *Fourberies de Scapin*, ſont autant d'imitations du *Phormion* de *Térence*. *Molière* lutte avec ce grand homme, emprunte ſes idées, & ſe les approprie avec génie.

On croit entendre le *Scapin* du Poëte moderne dans cette Scène, dont nous ne rapportons que le commencement.

ACTE I, SCENE IV.

GETA, ANTIPHON, PHÉDRIA.

GETA *ſans appercevoir Antiphon & Phédria.*

» Te voilà perdu, Geta, ſi tu ne trouves au plus vîte quelqu'expédient. Un orage de malheurs va crever ſur ta tête. Je ne ſais ni comment les éviter

ni comment en ſortir. On ne peut pas cac
long-temps notre effronterie : ſi quelque
nous tire d'affaire, c'en eſt fait de mon m
de moi.

ANTIPHON *à Phédria.*

Pourquoi vient-il ſi troublé ?

GETA.

Je n'ai qu'un inſtant pour dreſſer mes b
Le bon homme eſt arrivé.

ANTIPHON *à Phédria.*

Quel eſt donc ce malheur ?

GETA, *toujours ſans le voir.*

Quand il ſaura notre équipée, commer
fera la colere ? Lui parler ? Je l'enflamme
taire ? Je l'aigrirois. Chercher à me diſcul
ſeroit parler à un ſourd. Que je ſuis malh
Outre que je tremble pour moi-même, A
me déchire le cœur. Il me fait pitié ; c'
lui que je crains : c'eſt lui qui me retient

Molière a fait uſage dans une auti
de la Scène ſuivante.

ACTE II, SCENE I

DÉMIPHON, HÉGION, CRAT CRITON.

DÉMIPHON *à ſes amis.*

» Vous voyez où nous en ſommes. Q
rendre ? Donnez-moi votre conſeil, Hé

HÉGION.

Moi ? je crois que Cratinus .... ſi vous le trouvez bon...

DÉMIPHON.

Parlez, Cratinus.

CRATINUS.

Eſt-ce moi que vous voulez ?...

DÉMIPHON.

Vous.

CRATINUS *lentement & avec dignité.*

Moi, je vous conſeille de faire ce qui vous ſera le plus avantageux. Mon ſentiment, à moi, eſt qu'il eſt bon & juſte d'annuler tout ce que votre fils a fait pendant votre abſence, & vous en viendrez à bout. Tel eſt mon avis.

DÉMIPHON.

A préſent, dites le vôtre, Hégion ?

HÉGION.

Moi, je penſe que Cratinus a parlé avec toute la prudence imaginable. Mais, comme dit le proverbe, autant d'hommes, autant d'avis. Chacun a ſa maniere de juger. Quant à moi, il ne me paroît pas qu'on puiſſe caſſer ce qui a été fait ſuivant les loix: il ſeroit même honteux de le demander.

DÉMIPHON.

Parlez, Criton ?

CRITON.

Moi, je penſe qu'il faut délibérer plus ment : l'affaire eſt importante.

HÉGION.

Déſirez-vous encore quelque choſe de

DÉMIPHON.

C'eſt fort bien. (*Ils ſortent.*) Me voilà bea plus incertain qu'auparavant ».

VIII.

L'Hécyre ou *la Belle-Mere.*

Cette Piéce eſt une des plus foible ſix Comédies de *Térence*. Il n'y pr point d'action ; le dénouement n'en e vraiſemblable, & le caractere de *Par* n'eſt guère digne de ſon auteur ; mai défauts ſont bien rachetés par le ſtyl choix & la conduite du ſujet, la beau ſentimens, ſoit de tendreſſe conjugale de tendreſſe maternelle & de piété fil & ces ſentimens ſont également ſou depuis le commencement juſqu'à la fin intéreſſe beaucoup à la lecture.

La premiere fois qu'on joua cette P *Térence* éprouva un malheur & un co temps qui ne lui étoient jamais arrivés. qu'on ne put la voir ni l'entendre,

que le Peuple avoit donné toute ſon attention à un Danſeur de cordes. Voyez le *Prologue*.

Appollodore, Poëte Grec, fournit à *Térence* le ſujet de cette Piéce.

§. XI.

TURPILIUS.

CE fut alors que la Scène féconde
Devint l'école & le miroir du monde;
Et que chacun, loin d'en être choqué,
Fit ſon plaiſir de s'y voir démaſqué.
(ROUSSEAU.)

TURPILIUS étoit contemporain de *Térence*, & comme lui diſciple de *Ménandre*. Il jouiſſoit à Rome de la plus grande réputation, & tenoit un rang diſtingué parmi les dix Poëtes Comiques qui illuſtrerent le premier âge de la Littérature Latine. Les écrits de *Térence* & de *Plaute* ſont les ſeuls que le temps a reſpectés. Que de tréſors nous avons perdus! On conſerve les titres d'une infinité de Piéces eſtimées des Anciens, qui ſeroient pour nous des modeles précieux. Il nous reſte, il eſt vrai, des fragmens; mais on en trouve ſi peu qui faſſent un ſens ſuivi, que ce n'eſt guère la peine d'en parler.

§. XII.

LUCILIUS

L'ARDEUR de ſe montrer, & non pas de
Arma la vérité du vers de la ſatire.
Lucile, le premier, oſa la faire voir,
Aux vices des Romains préſenta le miroir
Vengea l'humble vertu de la richeſſe alti
Et l'honnête homme à pied du faquin en

CET ennemi redoutable du vice
ſottiſe & du ridicule, étoit Chevali
main, & deſcendoit d'une famille
Sa niéce fut la mere du grand *Pom*
lui-même ſervit avec honneur ſous
Numantin, qui reſpectoit ſes vertus
fitoit de ſes lumieres.

Lucilius poſſédoit le talent de
ſanterie, & celui de ſaiſir les mœu
ridicules des hommes. Il embellit la
& eut l'honneur de s'y faire le pre
grand nom. Il tâcha d'imiter de prè
racter de la vieille Comédie Grec
ſe fraya une route nouvelle dans ce
qu'*Ennius* & *Paccuvius* n'avoient fa
baucher.

Les mœurs de ſon temps étoie

propres à faire briller ſon génie pour la ſatire. Le luxe commençoit à s'introduire à Rome, & amenoit à ſa ſuite une infinité de vices. *Lucilius* n'épargna ni grands ni petits ; ſa plume faiſoit trembler les coupables, comme s'il les eût pourſuivi l'épée à la main *.

Enſe velut ſtricto, quoties Lucilius ardens
Infremuit, &c.

Le Sénateur corrompu, le Prêtre menteur, hypocrite & débauché, le Publicain avare & concuſſionnaire, le Plébéïen arrogant, le jeune homme efféminé, lâche, voluptueux & prodigue, enfin tout homme vicieux ou ridicule fut peint dans ſes Ouvrages avec les couleurs qui lui convenoient. Il pouſſa même ſi loin ſa franchiſe à cet égard, qu'il avoua ſes propres foibleſſes ; auſſi devint-il la terreur de tous ceux qui ne ſe diſtinguoient à Rome que par le libertinage & la fatuité. Il ne donnoit point de coup de dent qu'il n'y parût.

Genuinum fregit in illis.

En un mot, telle fut la conſidération qu'il s'acquit par ſes vertus & par ſes talens, que l'on ne trouva pas mauvais qu'il eût oſé

* Mém. de la Cour d'Auguſte.

accuſer non-ſeulement tout le P
ſemble d'avoir dégénéré, mais e
que Tribu en particulier. C'eſt pa
tégrité qu'il mérita le beau titre
la Vertu.

Le Poëte ne ſe contenta pas
les hommes; il porta plus haut
& déclara la guerre au Polythéi
moquoit de la ſimplicité des P
donnoient un pouvoir ſans born
multitude de divinités qu'on adoro

L'amitié de *Scipion* & de *Léli*
grande liberté dont les Romains
de ſon temps, le mettoient à l'
vengeance des hypocrites & de
démaſquoit. D'ailleurs on avoit po
une eſtime ſi extraordinaire, qu'
ſoit à un grand péril, quand or
de ſes Ouvrages. Le fanatiſme
grand, que les jeunes gens de
promenoient par les rues tout l
jour, portant des fouets ſous l
pour châtier l'inſolence des perſ
déſaprouvoient ſes vers. Il av
des partiſans très-paſſionnés du te
guſte. Horace craint de dire tou
penſe de *Lucilius*; il n'oſe lui
deſſus la tête une couronne qu'il
une approbation générale.

Lucilius avoit coutume de dir
ſouhaitoit ni des Lecteurs ignora
Lecteurs très-ſavans. Ce ſouhait

ſenſé, & ces deux ſortes de Lecteurs ſont également redoutables.

La plupart des Poëtes, avant *Lucilius*, mélangoient leurs Drames de proſe & de vers. Ce Satirique bannit la proſe de ſes Piéces, & fit des vers moins durs que ſes prédéceſſeurs. Deux raiſons nous font bien regretter la perte de ſes Ouvrages. La premiere, c'eſt parce qu'ils offroient une peinture vive & détaillée des mœurs de ſon temps; & la ſeconde, c'eſt qu'ils ont ſervi de modeles aux Satires d'*Horace*, qu'on ne peut ſe laſſer de relire, ainſi que ſes Epîtres. *Plaute* & *Térence* ne nous ont laiſſé que des portraits copiés d'après les Grecs; mais *Lucilius* traçoit des caracteres dont il avoit les originaux ſous les yeux, & qu'il deſſinoit en grand maître. Ses contemporains l'ont reconnu pour le Prince des Poëtes Satiriques. Sa touche, quoique groſſiere, étoit cependant nerveuſe: rien n'eſt mieux caractériſé que ſon Fripon, ſon Gourmand, ſa Courtiſane, ſon Entremeteuſe, &c.

On peut juger des principes de *Lucilius* & de la ſageſſe de ſa morale par ce fragment, qui offre une peinture très-belle de la vertu.

Qu'eſt-ce que la vertu?... c'eſt l'ordre, l'équité,
Raiſon, force, grandeur, conſtance, humanité.
La vertu nous enſeigne & l'honnête & l'utile,
Et nous fait abhorrer toute démarche vile.

A nos vaſtes projets, elle préſente un freins
Et montrant le vrai but du pouvoir ſouverain,
Elle indique le faux des brillantes chimeres,
Qui n'ont jamais ſéduit que des ames vulgaires.
C'eſt elle qui tranſmet à l'homme courageux
Le droit de s'oppoſer au criminel heureux,
Se fût-il élevé juſques au rang ſuprême.
C'eſt elle qui nous porte en leur malheur extrême
A ſecourir les bons, leur prodiguer nos ſoins,
A leur ſauver ſur-tout la honte des beſoins.
Le vertueux enfin dévoue à la Patrie
Sa fortune, ſon bras & ſa gloire & ſa vie:
Aux ſiens, à ſes amis, il ſe livre en entier,
Et ſon propre bonheur le touche le dernier.

Traduit par M. Feutry.

§. XIII.

CATON.

Homo virtuti ſimillimus, & per omnia ingenio Diis quam hominibus proprior, &c.

Il n'y a perſonne qui ne connoiſſe *Caton le Cenſeur*. Cet illuſtre Romain tiroit ſon origine de la Ville de Tuſculum. Ses premieres années furent employées à l'étude de l'agriculture & à cultiver ſon champ. Il

vivoit avec ſimplicité, pratiquant des vertus dignes de l'âge d'or. Son zèle pour la Patrie l'engagea à prendre le parti des armes. Il fut Tribun dans la guerre de Syrie, gagna le ſommet des montagnes au détroit des Termopiles, & donna de grandes marques de courage, en combattant contre *Antiochus le Grand*. Il s'éleva par ſon mérite aux plus grands emplois, & obtint la charge de Cenſeur, qui étoit une des plus importantes de la République. Il l'exerça avec une intégrité peu commune. Ennemi du luxe & de la molleſſe, il s'oppoſa toujours à leurs progrès. Les méchans ne trouvoient aucune grace auprès de lui, & ſes mœurs étoient ſi irréprochables, que ſes ennemis ne purent jamais noircir ſon innocence par leur calomnie.

Caton le Cenſeur étoit un homme univerſel : Orateur, Hiſtorien, Juriſconſulte, profond dans l'agriculture, dans tout, malgré la groſſiereté de ſon ſiécle, malgré tant d'exploits militaires qui l'occupoient en temps de guerre, tant de diſſentions & de cabales qui lui ſuſcitoient mille affaires en temps de paix. Devenu vieux, il apprit la Langue Grecque, pour ſervir de preuve aux hommes, que même dans leur vieilleſſe, ils ſont encore capables d'apprendre, quand ils le veulent *.

* V. Quint.

Nous avons de *Caton* un Traité sur l'A culture, un autre sur l'Art militaire, & Lettre qu'il adresse à son fils. Ses ſep vres des origines ont malheureusement à l'exception de quelques fragmens.

Caton étoit un homme de bon sens fit usage de ses lumieres pour forme mœurs, & les diriger au bien. Sa m pure & solide étoit d'autant plus estim qu'il en étoit pénétré, & qu'il pré d'exemple. Il menoit une vie réglée connoissance & l'amour de la vertu : vr racter de l'honnête homme.

On prétend que les *Distiques mor* qui portent son nom, & qui ressem aux *Quatrains* de *Pibrac*, sont d'un vain du huitiéme siécle, qui pour do plus d'importance à son Ouvrage, l' bua à cet homme célébre : imitant en *Platon*, *Cicéron*, *Lucien*, &c. qui roient souvent les titres de leurs Livres nom respectable.

L'Auteur des *Distiques* n'étoit pas P c'étoit un homme de bon sens, un a la vertu, qui connoissoit le cœur hum qui s'exprimoit avec force, & qui n' d'autre dessein que de donner des co propres à réformer nos mœurs, à resſ les liens de la société, & à la rendre agréable & plus parfaite.

§. XIV.

TITIUS.

J'EXCITE la pitié, le trouble, la terreur.

CE Chevalier Romain ſe diſtingua également au Barreau & ſur le Théâtre. La ſublimité, l'enthouſiaſme & la véhémence régnoient dans ſes diſcours. Il connoiſſoit tous les reſſorts de la Tragédie & de l'Eloquence; & ſes Piéces étincelloient de beautés mâles & hardies.

§. XV.

AFRANIUS.

DICITUR *Afrani toga conveniſſe Menandro.*

Le *Ménandre* des Romains; il poſſédoit l'heureux talent de s'approprier avec génie les beautés des Poëtes Grecs. Son ſtyle étoit pur, ſes plaiſanteries ingénieuſes & pleines de graces. Il peignoit l'homme, dans

tous les états de la vie, d'une fidelle & ſi naïve, que les plus tres n'auroient pas déſavoués ſon pinceau. On lui reproche d' ſes Comédies d'infames amour voir pas aſſez reſpecté la décen

Les Poëtes contemporains toujours rivaux. *Afranius* fit t & une preuve de ſon mérite, prononçoit qu'avec vénération *Térence*. Il ſe modeloit ſur lui ſuivre la nature, en imitant c lébre. Il étoit perſuadé que perſo voit l'égaler. C'eſt de lui que bel éloge.

Terentio non ſimilem dices quem

C'eſt ainſi que *Regnard* reco maître dans *Boileau*, & recevo lité les conſeils de ce Légiſlateur

De tes traits éclatans, admirateur
Mon ſtyle de tout temps me ſervit
Et ſi quelque bon vers par ma vein
De tes doctes leçons ce n'eſt que l'

§. XVI.

NOVIUS.

Effutire leves indigna Tragœdia verſus,
Ut feſtis matrona moveri juſſa diebus,
Intererit ſatiris paulùm pudibunda protervis.

Novius eſt un des premiers Poëtes Romains qui ait compoſé avec ſuccès des *Atellanes*, Piéces telles à peu près que les Comédies Italiennes ordinaires. Le dialogue n'en étoit point écrit. L'Acteur jouoit ſon rôle d'imagination, & il le brodoit à ſon plaiſir. Les *Attelanes* étoient tout à la fois décentes & très-comiques*.

* Voyez les Réflexions ſur la Poëſie, qui ſervent d'introduction à cet Ouvrage.

§. XVII.

DORSÆNUS.

UN Poëte aiſément s'endort dans la molle
L'abondance ſouvent, unie à la pareſſe,
Séche ſa veine, & la tarit, &c.
(REGNARD.)

DORSENUS, Auteur comique tr eſtimable. Ses Piéces n'étoient pas indig de *Térence*; mais on lui reprochoit de tr ter ſes ſujets avec trop de négligence, de ne pas aſſez varier ſes caracteres. Il peignoit que des Paraſites affamés. Sa ſc n'étoit remplie que par ces importans inutil

Qui tous les jours dans les maiſons
A l'heure du dîner, font de ſûres viſite
(REGNARD.)

Ce Poëte, dit *Horace*, n'avoit en v que de recueillir une bonne ſomme d'arge & il ſe ſoucioit fort peu, après cela, que Piéces tombaſſent ou fiſſent fortune.

Les Comédies de *Dorſenus* étoient re plies de traits d'une excellente morale. (liſoit ſur ſon tombeau l'inſcription ſuivan

Hoſpes, reſiſte & Sophiam Dorſeni lege.

SECOND AGE.

Environ 100 *ans avant J. C.*

§. XVIII.

LUCRÈCE.

JE vais d'un vol hardi m'élever dans les cieux;
Et là, te faire voir quel eſt l'emploi des Dieux,
Te ramener après dans les ſources des choſes,
Et des plus grands effets te dévoiler les cauſes, &c.
(LUC. *L.* 1.)

NOUS n'avons preſque point de lumiere ſur la perſonne de *Lucrèce*. Ce célébre Chantre de la Philoſophie d'*Epicure*, étoit d'une famille très-diſtinguée parmi les Romains, & vivoit du temps de *Cicéron*, de *Jules-Céſar* & de *Catulle*. Il auroit joué un très-grand rôle dans la République, s'il avoit eu plus d'ambition, & ſi le goût de la retraite ne l'eût pas éloigné de l'adminiſtration publique. Sa naiſſance lui permettoit d'aſpirer aux plus grandes charges, & ce-

pendant il reſta toujours dans l'Ordr
Chevaliers. Une vie ſolitaire & dégag
peines qui agitent la plupart des hon
faiſoit ſes délices. Il diſoit :

Sed nihil dulcius, &c.

Heureux qui, retiré dans le temple des Sage
Voit en paix ſous ſes pieds ſe former les o
Qui contemple de loin les mortels inſenſé
De leur joug volontaire eſclaves empreſſés
Inquiets, incertains, du chemin qu'il faut
Sans penſer, ſans jouir, ignorant l'art de v
Dans l'agitation conſumant leurs beaux jo
Pourſuivant la fortune, & rampant dans les
O vanité de l'homme ! ô foibleſſe ! ô miſer

Le génie de *Lucrèce* ſe manifeſt
l'âge le plus tendre. Les progrès qu
dans ſes études engagerent ſes parens à
voyer à Athènes, le ſéjour des Arts &
Philoſophie. Il puiſa ſous *Zénon* une co
ſance profonde du ſyſtême d'*Epicure*.
leçons de ce Philoſophe, eſtimé gén
ment par ſon ame, par ſon ſavoir &
vertu, déployerent tous les talens qu
crèce avoit reçu de la nature.

L'époque de ſa mort n'eſt pas plus
que celle de ſa naiſſance. Le ſentim
plus général, c'eſt qu'il ſe tua lui-
dans un âge peu avancé, déſeſpéré d

la République agitée par des troubles dangereux, & ne voulant pas ſurvivre à l'exil de ſon ami *Memmius*, qui fut accuſé d'avoir aſpiré aux charges par des moyens illicites.

Lucrèce compoſa ſon Poëme de *la Nature des choſes*, ſi rempli d'erreurs & de beautés, dans les intervalles que lui laiſſoient de fréquens accès de folie. On a avancé, ſans craindre le ridicule, que ſa Maîtreſſe *Lucilia*, pour être aimée plus fortement, lui donna un philtre amoureux, dont la violence altéra ſon eſprit, & lui ôta l'uſage de la raiſon.

C'eſt dans le Poëme de *la Nature des choſes*, que *Lucrèce* entreprend non-ſeulement de développer les ſecrets de la nature, mais d'apprendre aux hommes le grand ſecret de ſe rendre heureux, en les guériſſant de toutes craintes & de toutes paſſions, pour leur procurer une tranquillité d'eſprit inaltérable.

I.

Jugement ſur Lucrèce.

Son Poëme charma les Ecrivains de ſon ſiécle, & a toujours été depuis l'admiration des eſprits délicats. *Ovide* ne donne point d'autres limites aux écrits de *Lucrèce*, que la fin du monde. Animé de l'eſprit de *Démocrite*, d'*Epicure* & d'*Empédocle*, il embellit leur Philoſophie des richeſſes de la

Poëſie. Il eſt le premier Poëte
dont on ait conſervé le ſouveni
Romains. Il parcourut les routes
fréquentées du Pinde. » Mais l'eſp
» la gloire aiguillonne ſon courage
» dans ſon ame la paſſion des M
» enthouſiaſme divin qui l'éleve ſi
» du Parnaſſe dans des lieux juſqu
» connus aux mortels. Il aime à ci
» fleurs nouvelles, & à ceindre ſa
» couronne brillante dont les Mu
» encore paré le front d'aucun Poi

Eſt-il rien de plus ſec & de pl
que la doctrine du vuide & des
Cependant voyez comme ce Poëi
la lumiere ſur ces matieres! Voye
il ſeme des roſes ſur les épines d
loſophie aride. On trouve dans ſo
de l'enthouſiaſme, de la ſublii
l'élévation, de la douceur, des i
dies, une facilité, un agrément,
d'expreſſions dignes du Chantre d'I
tour de ſa phraſe eſt ſi pur, que *V*
craint pas de l'imiter, & de copie
des morceaux entiers de ſon Ouvr
peintures & les deſcriptions y ſ
abondantes. Il égale *Virgile* dans q
unes de ſes digreſſions, ſur-tout
abandonne les chimeres d'*Epicure* &
mocrite.

» Toutes les Muſes ſemblent l'inſ
un Auteur moderne; ſon ſtyle p

:harme de ſes vers, lui font preſque par-
ıner le faux de ſes raiſonnemens. Quelle
ce, quelle nobleſſe dans ſa diction, quel
dans ſes ironies, quelle vérité, quel co-
is dans ſes peintures! On revoit toujours
c un nouveau plaiſir ces admirables mor-
ux qu'il entrelaſſe avec tant d'art dans
Philoſopie du vuide & des atômes. Ici
ſt la mere d'Enée, qui répand la fécon-
é dans le ſein des élémens. Là, c'eſt l'apo-
oſe de ce fameux Mortel qui arracha le
lent à Neptune & la foudre de Jupiter.
ıs loin, c'eſt la vie bienheureuſe des
ifs habitans de l'Olympe. Des deſcrip-
ns magiques, des réflexions ingénieuſes,
beautés de toute eſpéce, ſortent à la
x de cet Enchanteur, d'un fonds qui pa-
t ſi ingrat ».

Si ce grand homme eût manié un ſujet
ıs heureux & plus ſuſceptible de beautés
étiques, s'il n'eût point ſacrifié la plus
ınde partie de ſon Ouvrage au ſyſtême
ravagant des atômes, il ſeroit lu comme
rgile. Il ſavoit combien il étoit difficile
traiter en vers des matieres de phyſique.
Je n'ignore pas, dit-il, que notre langue
ıe ſe prête qu'avec peine aux recherches
ıbſcures de la Grèce. La diſette des mots
& la nouveauté du ſujet, m'obligerent ſou-
ent de créer des termes. Mais votre mé-
rite, mon cher *Memmius*; & le plaiſir que
ne promet une amitié ſi douce, me ren-

» dent capable des ta-
» bles.

Il connoissoit le charme des vers, lorsqu'il dit que par leurs secours on parvient plus facilement à graver dans l'esprit des hommes les leçons de la Philosophie. » Je veux répandre les fleurs de la Poésie sur les » épines d'une Philosophie aride. N'ai-je » pas raison d'imiter ces Médecins habiles, » qui, pour engager un jeune enfant à boire » l'ablinthe amere, dorent d'un miel pur » les bords de la coupe, afin que leurs lè- » vres, séduites par cette liqueur trompeuse, » avalent sans défiance le noir breuvage! » Innocent artifice, qui rend à leurs jeunes » membres la vigueur de la santé..... » Heureux si, seduits par les charmes de » l'harmonie, vous ne quittez mon Ouvrage » qu'après y avoir puisé une profonde con- » noissance de la nature ».

II.

Principes de Lucrèce.

Quoique le plan de cet Ouvrage ne nous permette pas de considérer *Lucrèce* comme Philosophe, nous ne pouvons nous dispenser de dire un mot de ses principes. Jamais homme ne nia plus hardiment que ce Poëte la Providence, & ne parla avec plus d'audace des Dieux & de la Religion. Sa morale

ſouvent pure & ſolide ; mais on peut regarder les préceptes ſemés dans preſque tous les chants de ſon Poëme, comme des diſcours faits pour en impoſer aux hommes, & cacher, autant qu'il eſt poſſible, le danger de ſes opinions. Le haſard a préſidé, ſelon lui, à la formation du monde. L'immortalité de l'ame eſt une chimere. La nature eſt la ſeule intelligence qui gouverne tout ce qui exiſte, &c. Son ſyſtême eſt lié avec tant d'art, développé avec tant de génie, & ſoutenu avec tant de force & de hardieſſe, que les *Eſprits forts*, les *Penſeurs* & les *Coriphées* de la Philoſophie moderne regardent le Poëme *de la nature des choſes* comme le *nec plus ultrà* de la raiſon. C'eſt leur Oracle, c'eſt le Livre par excellence, dans lequel ils puiſent toutes leurs autorités pour terraſſer leurs adverſaires.

Les vers ſuivans préſentent une analyſe des principes de *Lucrèce*, & de ſon maître, contre la Providence & la Religion.

L'homme s'étoit donné des maîtres
Que ſes rêves avoient formés.
Des Autels, un Culte, des Prêtres,
Captivoient les cœurs alarmés.
Suivant leur miſtique langage,
Un Dieu créa pour notre uſage

Cet univers obéiſſant ;
Et l'ame humaine prévenue
D'une Providence inconnue,
Servoit le fantôme impuiſſant.

Mais un Grec découvrit les routes
Où la vérité nous conduit ;
Au-delà des céleſtes voûtes,
L'ardent Philoſophe la ſuit.
L'eſprit hardi qui nous éclaire ;
De l'opinion populaire
A déchiré le vil bandeau ;
Du monde il connoît l'origine ;
Et de cette obſcure machine,
Nos mains ont levé le rideau.

Du ſoleil la ſphère embraſée ;
Des nuits l'aſtre brillant & doux ;
Les vents, la pluie & la roſée
Dans les cieux ſemblent faits pour nous
Auſſi-tôt les mortels timides
Ont mis, adorateurs ſtupides,
La Divinité dans les cieux :
Dignes préjugés de la terre,
Qui croit, au ſeul bruit du tonnerre,
Que l'air eſt le palais des Dieux.

Nous avons délivré les hommes
Du joug des ſuperſtitions ;

Et malgré la foudre, nous ſommes
Les précepteurs des Nations,
La Religion ſubjuguée,
Sur la terre trop fatiguée,
Ne répandra plus ſes excès.
Comme le corps, l'ame eſt mortelle ;
Tout meurt, tout finit avec elle,
Hors la gloire de nos ſuccès.

III.

Beautés de Lucrèce.

Le génie poëtique avec lequel *Lucrèce* oit né, éclate dans une infinité d'endroits : ſon Poëme. Sa poëſie noble, riche & blime, a plus contribué à ſa réputation, ue le développement qu'il a fait du ſyſtême :s atômes. On jugera de ſa verve par les orceaux que nous allons tranſcrire ; & l'on erra que ce grand homme auroit pu s'élever ſqu'à l'*Epopée*, s'il n'eût pas embraſſé avec nt d'enthouſiaſme la Philoſophie d'*Epicure*.

IV.

Il n'y a rien de plus beau, ni de plus ſéduiſant que l'invocation à Vénus. Quelle poëſie ! quel feu ! quelles images ! quel ſentiment !

» Je t'invoque, ô Vénus, ô mere de l'Am
C'eſt par toi qu'eſt conçu tout ce qui voit le
Un ſeul de tes regards écarte les nuages,
Chaſſe les aquilons, diſſipe les orages,
Redonne un air riant à Neptune irrité,
Et répand dans les airs une vive clarté.
Dès le premier beau jour que ton aſtre rame
Les zéphirs font ſentir leur amoureuſe hale
La terre orne ſon ſein de brillantes couleur
Et l'air eſt parfumé du doux eſprit des fleurs
On entend les oiſeaux, frappés de ta puiſſan
Par mille tons laſcifs célébrer ta préſence.
Pour la belle géniſſe on voit les fiers taurea
Ou bondir dans la plaine, ou traverſer les
Enfin les habitans des bois & des montagne
Des fleuves & des mers, & des vaſtes campa
Brûlant, à ton aſpect, d'amour & de déſir
S'engagent à peupler par l'attrait du plaiſir,
Tant on aime à te ſuivre, & ce charmant e
Qu'exerce la beauté ſur tout ce qui reſpire.
Donc, puiſque la nature eſt toute ſous ta lo
Que rien dans l'univers ne voit le jour ſans
Que ſans toi rien n'eſt beau, rien n'aime, &
aimable :
Vénus, deviens ma Muſe, & ſois-moi
rable ».

(L. 1.)

V.

Un peu plus bas, le Dieu de la Guerre abandonne les champs du carnage & de la mort, & vient ſe repoſer ſur le ſein de *Vénus*. Il repaît d'amour ſes regards avides: ſon ame reſte comme ſuſpendue ſur ſes lèvres. Le Poëte déſire la tranquillité & le bonheur de ſes conçitoyens; il prie la Déeſſe des Amours d'être médiatrice de la paix auprès de *Mars*.

Effice ut, &c.

» Cependant des mortels arrête les terreurs,
Ecarte loin de nous la guerre & ſes horreurs.
Tu peux tout mettre en paix & ſur mer & ſur terre;
Car que ne peux-tu point ſur le Dieu de la Guerre?
Souvent ce Dieu, ſi fier, vaincu par tes appas,
Dépoſe ſa fierté pour languir dans tes bras.
Sa tête eſt ſur ton ſein nonchalamment penchée,
Et l'Amour tient ſon ame à ta bouche attachée,
Ses yeux étincelans errent ſur ton beau corps,
Et nourriſſent ſes feux, en pillant tes tréſors:
Tant tu ſais avec art bien placer tes careſſes,
Allumer les déſirs, provoquer les tendreſſes.
Parle pour les Romains dans ces momens ſi doux:
Nous demandons la paix, demande-la pour nous,
&c. „

(*L.* 1.)

On connoît les imitations de M.
de M. le *C. de B* . . . & de M. de
En voici une qu'on peut rappro
de *Hénaut*, & qui mérite d'emb
vrage. Elle eſt d'un Poëte aim
roit peut-être un jour ſuccédé
Fontaine, ſi la mort ne nous l
dans un âge peu avancé.

„ La paix te ſuit : les flots ſédi
Quand tu parois, retombent
L'aquilon fuit, les tonnerres
Et le ſoleil revient plus radieux
Dorer l'azur dont ſe peignent
A ton aſpect la nature eſt ému
En rugiſſant le lion te ſalue,
L'ours, en grondant, t'exprii
L'oiſeau léger te chante dans l
Et L'homme enfin, par la voi
Te rends hommage, & t'offre
Rien ne t'échappe, & l'abyme
S'embraſe auſſi de tes flammes
Et ſous tes traits, ſous tes brû
Pleins d'allégreſſe en leurs gro
Tu vois bondir tous les monſ
C'eſt toi par qui ſont les êtres
C'eſt toi, Vénus, qui rajeunis
Et dont le ſouffle anime l'uni

L'Olympe même éprouve ta puiſſance,
Et Jupiter ... Mais que dis-je? Et pourquoi
Parlai-je ici de ton empire immenſe?
Mon zèle ardent m'emportoit malgré moi.
Foible mortel, je me tais devant toi.
Pour te louer, la meilleure éloquence,
Eſt de ſentir, de te ſuivre en ſilence,
Et de céder doucement à ta loi.
Deux jeunes cœurs, par un tendre délire,
T'honorent plus que les ſons de ma lyre;
Je la ſuſpends moi-même à ton autel,
Et me dévoue à ton culte immortel ,,.

(M. de MALFILATRE, Poëme de Narciſſe).

VI.

Tableau de la Superſtition.

Entendez *Lucrèce* parler de la ſuperſtition. Comme l'image qu'il emploie agrandit ſon idée! Il éleve *Epicure* au rang des Dieux, pour avoir eu le courage d'attaquer la Religion, & d'en triompher.

Humana ante oculos, &c.

,, On a vu les mortels traîner long-temps leur vie
Sous la Religion * durement aſſervie.

* Le Polythéiſme.

Long-temps du haut du ciel ce fantôme effi
A lancé ſur la terre un regard foudroyant ;
Mais un Grec le premier, plein d'une ſa
dace,
L'oſa voir d'un œil fixe, & l'inſulter en fac
Tout ce qu'on dit des Dieux ne put l'en d
ner ;
La terre eut beau frémir, le ciel eut bea
ner,
Il n'en fut que plus vif à percer l'impoſture
Et plus prompt à s'ouvrir le ſein de la natur
Dans l'enceinte du monde, il ſe crut trop ſe
Le ciel ne fut pas même aſſez vaſte à ſon gré
Rien ne lui fit obſtacle, & ce puiſſant génie
Courut de l'univers la carriere infinie „.

VII.

Le tableau d'*Iphigénie*, ſacrifiée à *Di* mérite d'être remarqué.

Sacrifice d'Iphigénie.

„ On maltraite en Aulide une jeune Princeſſ
Et qui ſont ces bourreaux ? Tous les Chefs
Grèce,
Son pere. Mais Diane a ſoif de ce beau ſang
Agamemnon le livre ; & Calchas le répand.
La belle Iphigénie au Temple eſt amenée,
Et d'un voile auſſi-tôt la victime eſt ornée,

Tout un grand Peuple en pleurs s'empreſſe pour la voir :
Son pere eſt auprès d'elle, outré de déſeſpoir :
Un Prêtre auprès de lui couvre un fer d'une étole.
A ce ſpectacle affreux, elle perd la parole,
S'agenouille, en tremblant, ſe ſoumet à ſon ſort,
Et s'abandonne toute aux horreurs de la mort.
Il ne lui ſert de rien, à cette heure fatale,
D'être le premier fruit de la couche royale,
On l'enleve de terre, on la porte à l'autel ;
Et bien loin d'accomplir un hymen ſolemnel,
Au lieu de cet hymen, ſous les yeux de ſon pere,
On l'égorge, on l'immole à Diane en colere,
Pour la rendre propice au départ des vaiſſeaux :
Tant la Religion peut enfanter de maux „.

VIII.

Deſcription de la Sicile.

On ne peut rien voir de plus animé ni de plus expreſſif que cette deſcription de la Sicile.

Inſula quem, &c. (L. I).

„ Cette Iſle fameuſe, que l'azur des flots Ioniens baignent en ſerpentant, & ſépare de l'Italie par un canal étroit & rapide. Là, mugit l'implacable Charibde ; là, bouillonnant au fond de ſes abymes, l'Ethna donne le ſignal d'une nouvelle guerre, menace de vomir un nouveau déluge de flammes, & de lancer encore au ciel les éclairs de ſa bouche, &c. „

IX.

On lit avec attendriſſement cette deſcription du ſacrifice d'un jeune Taureau, & les inquiétudes de ſa mere, qui fait retentir les bois de ſes plaintes.

Sacrifice du Taureau.

Nam ſæpè ante Deum, &c. (L. II).

„ Quand la hâche ſacrée a fait tomber aux pieds de l'autel un jeune Taureau baigné de ſon ſang, ſa mere parcourt à grands pas les forêts, & empreint ſur le ſable la trace profonde de ſes pieds. Ses regards inquiets demandent à tous les lieux voiſins le tendre nourriſſon qu'elle a perdu; ſouvent elle s'arrête dans l'obſcurité des bois qu'elle fait retentir de ſes plaintes; ſouvent elle retourne à l'étable: elle y reſte immobile, occupée de ſa perte. Les tendres ſaules, les herbes rajeunies par la roſée, les bords rians des larges fleuves, n'ont plus de charmes pour la détourner de ſa douleur. Les jeunes troupeaux qu'elle voit bondir ſur le gazon, ne peuvent faire illuſion à ſa tendreſſe. Ce n'eſt pas là l'enfant qu'elle cherche: ſes yeux & ſon cœur ſavent trop bien le diſtinguer „.

X.

La deſcription de la Peſte d'Athènes eſt un morceau de Poëſie achevé. Nous la mettrons à côté de celles de *Virgile* & d'*Ovide*, dans la vie du Poëte de Mantoue. On verra que le Poëte-Philoſophe ne perd rien à la comparaiſon.

XI.

Les effets du Vent ſont décrits avec beaucoup d'énergie Liv. I.

Les effets du Vent.

„ Tel eſt le Vent, cet élément terrible, dont la fureur ſouleve les ondes, ſubmerge la maſſe des vaiſſeaux, & diſperſe les nuages ; dont les tourbillons rapides s'élancent dans les plaines, & couvrent la terre de la dépouille des plus grands arbres ; dont le ſouffle deſtructeur tourmente la cime des monts, & fait bouillonner l'Océan avec un affreux murmure ... Il ballaye à la fois le ciel, la terre, la mer, & parſeme l'air de leurs débris. C'eſt un fluide ſemblable à un fleuve ; dont le lit tranquille eſt gonflé tout-à-coup par les pluies abondantes qui roulent en torrent du haut des monts, chargées de la dépouille des forêts. Les ponts les plus ſolides ne peuvent ſoutenir le choc de l'onde déchaînée. Ces redoutables maſſes d'eau heurtent les digues, les font écrouler avec bruit, en emportent les rochers flottans, & renverſent tous les obſtacles qui s'oppoſent à leur fureur. C'eſt ainſi que les Vents en courroux font tout plier ſous l'effort de leur haleine ; ils chaſſent leur proie devant eux, la terraſſent, lui livrent mille aſſauts, l'enveloppent dans leurs tourbillons, & la font tourner rapidement dans le vague de l'atmoſphère „.

LUCRECE.

XII.

Le commencement du IIe Livre présente tableau d'un Sage, satisfait de lui-même, ontemplant les orages & les passions qui élevent dans le cœur de l'homme, &c.

Suave mari magno, &c.

» Il est doux de contempler du rivage les flots soulevés par la tempête & le péril d'un malheureux qu'ils vont engloutir: non qu'on prenne plaisir à l'infortune d'autrui, mais parce que la vue des maux qu'on n'éprouve point est consolante. Il est doux encore, à l'abri du péril, de promener ses regards sur deux grandes armées rangées dans la plaine. Mais de tous les spectacles, le plus agréable, est de considérer du faîte de la Philosophie, asyle des sciences & de la paix, les mortels épars s'égarer à la poursuite du bonheur, se disputer la palme du génie ou la chimere de la naissance, & se soumettre nuit & jour aux plus pénibles travaux, pour s'elever à la fortune ou à la grandeur. Malheureux humains! cœurs aveugles! Au milieu de quelles ténébres & à quels périls vous expose ce peu d'instans de votre vie! Ecoutez le cri de la nature; qu'exige-t'elle de vous? Un corps exempt de douleurs, une ame libre de terreurs & d'inquiétudes ».

XIII.

licité de la vie champêtre, comparée au luxe des Villes.

ion aurea ſunt, &c. (L. II, V. XXIV).

i vos feſtins nocturnes ne ſont point éclai-
r des flambeaux que ſoutiennent de magni-
ſtatues ; ſi l'or & l'argent ne brillent point
vos Palais ; ſi le ſon de la lyre ne retentit
ſous vos lambris, vous en êtes dédomma-
ır la fraîcheur des gazons, le criſtal des fon-
; & l'ombrage des arbres, au pied deſquels
goûtez des plaiſirs qui coûtent peu, ſur-tout
la riante ſaiſon, quand le printemps ſeme
nes mains les fleurs ſur la verdure. La fiévre
ıte ne quitte pas plus promptement le riche
u ſur la pourpre & la broderie, que le mal-
ux couché ſur l'étoffe la plus commune ».

XIV.

Éloge d'Épicure.

) toi, l'ornement de la Grèce, qui le premier
la lumiere au milieu des ténébres, pour
er l'homme ſur ſes vrais intérêts, je ſuis
s, j'oſe marcher ſur tes traces, mais comme
iſciple, & non pas comme ton rival. Vit-on
; l'hirondelle défier le cygne, & le chevreau
lant s'élancer dans la carriere comme le
er vigoureux ? O mon pere ! ô génie créa-
quelles ſages leçons tu donnes à tes en-
L'abeille ne cueille pas plus de miel ſur les
, que nous ne puiſons de vérités précieuſes

dans tes divins écrits, dignes d'être n
jamais » ...

» Du ſein de la ſageſſe, tu nous cries
vers n'eſt point l'ouvrage des Dieux ; au
terreurs de la ſuperſtition s'évanouiſſent
nes du monde diſparoiſſent. Je vois l'u
former au milieu du vuide ; je vois la
Dieux, dans ces tranquilles demeures q
jamais ébranlées par les vents ni trouble
orages, que reſpectent les flocons de la n
denſes par le froid piquant qu'échauffe
un air pur, & auxquelles ſourit le bril
du Jour. C'eſt à ces Intelligences céleſ
nature prodigue tous ſes biens. Rien ne
aucun temps, altérer la paix de leurs
ne voient point le noir ſéjour de l'Ach
la terre ne les empêche point de conten
leurs pieds les ſcènes diverſes qui ſe pa
le vuide. Ces grands objets m'inſpiren
lupté divine, & j'éprouve un ſaint frém
en conſidérant par quel heureux effor
déchirer le voile dont ſe couvroit la nat

XV.

On a reproché très-ſouvent à
ſon indulgence pour les plaiſirs
Ce n'étoit pas bien connoître les vi
cipes de ce Philoſophe. Lui & ſon
ont toujours recommandé la tem
& la ſobriété. *Lucrèce*, loin d'exc
déſirs par des peintures tendres & vo
ſes de l'amour, nous repréſente vive
illuſions, ſes dangers, ſes tourmens
quiétudes.

Lucrèce, dans la comparaiſon ſuivante, fait ſentir ingénieuſement l'impatience d'un jeune homme vivement épris d'amour, &c. & qui ne peut jamais ſe ſatisfaire, malgré la poſſeſſion de l'objet aimé.

» Souvent un beau viſage, un teint brillant, n'introduiſent dans un corps que des ſimulacres légers qu'une eſpérance trompeuſe emporte dans les airs. Ainſi pendant le ſommeil, un homme dévoré par la ſoif, cherche à ſe déſaltérer ſans trouver une onde propre à éteindre l'ardeur de ſes membres. Il préſente ſes lèvres avides aux ſimulacres des fontaines; il s'épuiſe inutilement, & meurt de ſoif au milieu du fleuve dont il croit s'abreuver: de même Vénus ſe joue des amans par des images illuſoires ».

XVI.

Spectacle des premiers âges du monde.

» On imitoit avec la voix le gazouillement des oiſeaux, long-temps avant que des vers harmonieux, ſoutenus des charmes de la mélodie, flattaſſent les oreilles. Le ſifflement excité par les zéphirs dans le creux des roſeaux, apprit d'abord aux hommes à enfler un chalumeau champêtre. Inſenſiblement la flûte, animée par des doigts agiles, & accompagnée de la voix, fit entendre ſes douces plaintes.... Ces amuſemens innocens charmoient les ennuis des Bergers, à la ſuite d'un repas frugal, dans ce moment où le repos eſt délicieux; ſouvent même étendus ſur un tendre gazon, au bord d'un ruiſſeau, à l'ombre d'un arbre élevé, ils ſe procuroient, à peu de frais, des

plaiſirs ſimples & purs, ſur-tout dans la riante ſaiſon, quand le printemps animoit la verdure des prairies par l'éclat des fleurs. Alors au milieu des ris, des jeux, des doux propos, leur Muſe prenoit ſon eſſor. La gaîté leur inſpiroit d'orner leurs têtes & leurs épaules de couronnes de fleurs & de guirlandes de feuillages, & leurs pieds ruſtiques frappoient la terre, leur mere commune. De là naiſſoient de douces riſées & d'innocens éclats ».

XVII.

Molière traduiſit *Lucrèce* dans ſa jeuneſſe ; mais cet excellent Auteur jetta au feu ſa traduction, dans un mouvement de colere contre un domeſtique, qui en avoit déchiré un cahier, ſans ſavoir ce que c'étoit. *Molière* avoit rendu en proſe toutes les matieres philoſophiques : les deſcriptions du Poëte Latin, & tout ce qui appartenoit à la belle Poëſie, étoit rendu en vers. On trouve dans le IIe. Acte du *Miſantrope* une imitation de *Lucrèce*. Le Poëte peint les illuſions de l'amour.

» L'amour, pour l'ordinaire, eſt peu fait à ces loix,
Et l'on voit les amans vanter toujours leur choix.
Jamais leur paſſion n'y voit rien de blâmable,
Et dans l'objet aimé, tout leur devient aimable ;
Ils comptent les défauts pour des perfections,
Et ſavent y donner de favorables noms.

a pâle eſt aux jaſmins en blancheur comparable;
a noire à faire peur, une brune adorable;
a maigre a de la taille & de la liberté;
a graſſe eſt, dans ſon port, pleine de majeſté;
a mal-propre ſur ſoi, de peu d'attraits chargée,
ſt miſe ſous le nom de beauté négligée;
a géante paroît une Déeſſe à mes yeux;
a naine un abrégé des merveilles des cieux;
orgueilleuſe a le cœur digne d'une couronne;
a fourbe a de l'eſprit, la ſotte eſt toute bonne;
: trop grande parleuſe eſt d'agréable humeur;
la muette garde une honnête pudeur.
eſt ainſi qu'un amant, dont l'amour eſt ex-
trême,
ime juſqu'aux défauts des perſonnes qu'il aime.

MISANTROPE, Ac. II, Sc. V.

XVIII.

L'immortel *Rouſſeau*, qui a ſi ſouvent fait ſſer dans ſa langue les beautés des An-ns, imite *Lucrèce* en homme de génie. u'on liſe cette ſtrophe admirable de ſon de à la Fortune.

» Montrez-nous, guerriers magnanimes,
Votre vertu dans tout ſon jour.
Voyez comment vos cœurs ſublimes
Du ſort ſoutiendront le retour;

Tant que ſa faveur vous ſeconde,
Vous êtes les maîtres du monde,
Votre gloire nous éblouit :
Mais au moindre revers funeſte,
Le maſque tombe, l'homme reſte,
Et le héros s'évanouit ».

Ce morceau, que l'on croit original, n'eſt qu'une imitation de *Lucrèce.*

Quos magis in dubiis hominem ſpectare periclis
Convenit, adverſiſque in rebus noſcere quid ſit.
Nam veræ voces tunc demum pectore ab imo
Ejiciantur, & eripitur perſonna, manet res.

(L. III.)

XIX.

Pour convaincre les hommes, que les craintes qu'ils ont de la mort ſont peu raiſonnables, *Lucrèce* leur met devant les yeux un tableau des plus grands héros qui ont ſubi le même deſtin. Ce paſſage eſt très-ſublime.

Ille quoque ipſe, &c.

» Ce Monarque de l'Aſie, qui s'ouvrit jadis une route dans l'immenſité des mers, qui apprit à ſes légions à marcher ſur l'abyme profond, bravant le vain courroux de l'élément captif, qui frémiſſoit ſous ſes pieds, il eſt mort lui-même, & ſon ame a quitté ſes membres défaillans. *Scipion*,

e foudre de guerre, la terreur de Carthage, a ivré ſes oſſemens à la terre, comme le plus vil es eſclaves, Joignez-y les inventeurs des ſciences c des arts, les compagnons des Muſes, & *Ho-ère* leur ſouverain, qui repoſe, comme eux, ans la tombe. Enfin *Démocrite*, averti par l'âge ue les reſſorts de ſon eſprit commençoient à uſer, alla préſenter ſa tête lui-même à la mort. n un mot, *Epicure* lui-même a vu le terme de ſa arriere, lui qui plana bien au-deſſus de la ſphère ommune, & qui éclipſa les plus brillans génies, omme l'éclat du ſoleil levant fait diſparoître la umiere des étoiles, &c. ».

§. XIX.

POMPONIUS.

A l'aide d'un bon mot fait régner la raiſon.

Ce *Pomponius* eſt fameux dans les écrits es Anciens. Ses *Attelanes* eurent beaucoup e ſuccès à Rome. *Cicéron* & *Sénèque* par-ent favorablement de ſes Ouvrages. On y oyoit régner un grand ſens, beaucoup de ugement, de la décence & du bon comique. On lui reprochoit ſeulement de ne pas aſſez acrifier aux graces, & de négliger les orne-nens de la diction.

§. X X.

JULES CÉSAR STRABON.

Sa voix harmonieuſe & pure,
Comme un ruiſſeau murmurant & flatteur,
Charmoit l'oreille, & couloit juſqu'au cœur.

Les Tragédies de cet Edile n'annonçoient ni verve, ni génie, ni enthouſiaſme. Son pinceau étoit foible & timide. On eſtimoit ſeulement la mélodie & la douceur de ſes vers. Il lui manquoit ce qui fait l'ame de la Poëſie dramatique, & ce qui caractériſe particulierement les *Eſchyle*, les *Sophocle* & les *Corneille*, la hardieſſe des peintures, la force des caracteres, la grandeur & la ſublimité des idées, &c.

§. XXI.

CICÉRON.

) N *enim pluvius aquas colligit, ſed vivo ite exundat, dono quodam Providentiæ us, in quo totas vires ſuas eloquentia ex- etur.* (QUINT.)

E grand Orateur tourna toutes ſes ées vers les Grecs, pour ſe former ſur modele. Il compoſa ſon caractere de rce de *Démoſthène*, de l'abondance de *on* & de la douceur d'*Iſocrate*. Non-ſeu- nt il a extrait, par ſon application, ce y avoit de meilleur dans ſes grands inaux, mais la plupart de ſes mêmes ections, il les a enſuite enfantées comme lui-même, par l'heureuſe fécondité de divin génie. Car, pour me ſervir d'une eſſion de *Pindare*, il ne ramaſſe pas les du ciel, pour remédier à ſa ſéchereſſe relle, mais il trouve dans ſon propre ds une ſource d'eau vive qui coule ſans e à gros bouillons *. Son éloquence pure,

* V. Quintil.

riche & harmonieuſe, ſurpaſſe celle des autres Orateurs, autant que la puiſſance Romaine a ſurpaſſé celle des autres nations. Il n'a ni le nerf, ni l'énergie, ni le tonnerre de *Démoſthène*, mais il eſt au-deſſus de lui pour l'abondance & l'agrément de la diction, pour la variété des ſentimens, & ſur-tout pour la vivacité de l'eſprit. Les expreſſions, en paſſant par ſon imagination féconde & brillante, prenoient cette couleur d'urbanité Romaine dont il eſt le modele le plus accompli.

Après l'avoir vu protéger le citoyen, foudroyer les *Catilina* & les *Antoine*, on aime à le retrouver dans les campagnes fortunées de Cume & de Tuſcule, qui ſe changent tour-à-tour en Lycée, en Portique & en Académie. Dans le Sénat, à la Tribune, *Cicéron* eſt un torrent impétueux qui entraîne tout dans ſa courſe rapide. Ici, c'eſt un doux ruiſſeau qui roule, dans ſes ondes paiſibles, l'or le plus pur de la docte antiquité. Tantôt il ſe promene, parcourt les Sectes, en ſaiſit l'eſprit, & n'en épouſe aucune. Tantôt il parle au cœur, rend la vertu aimable, rajeunit la vieilleſſe, diviniſe l'amitié. Les ſoucis rongeurs viennent-ils troubler ſes méditations? Lui échappe-t'il quelques ſoupirs pour ſon ingrate Patrie? Un ſonge ſublime le tranſporte dans cette République céleſte, où le grand *Scipion* & tous les demi-Dieux de Rome entendent

ie des ſphères, & contemplent la
le l'eſprit univerſel, &c.*.
)n cultiva la Poëſie; mais elle ne fut
i qu'un amuſement. Il balançoit la
on de *Lucrèce*, & ſe ſeroit élevé
:miers honneurs de ce bel art, s'il
as conſacré ſes talens à l'éloquence
ſoins de la République.
tarque dit très-expreſſément que » *Ci-*
n fut tenu non-ſeulement pour le
lleur Orateur, mais auſſi pour le meil-
r Poëte des Romains de ſon temps. La
ire de l'éloquence & l'honneur de bien
e lui eſt toujours demeuré juſqu'ici,
core qu'il y ait eu depuis une grande
utation en la langue latine; mais ſa Poëſie
perdu tout bruit & toute réputation,
our ce qu'il y en a eu depuis d'autres beau-
oup plus excellens que lui **.
Il nous reſte de très-beaux vers de ce grand
ateur. Voici la traduction d'un paſſage de
1 Poëme ſur *Marius*.

Tel on voit cet oiſeau qui porte le tonnerre,
:ſſé par un ſerpent, élancé ſur la terre;
s'envole, il entraîne au ſéjour azuré
:nnemi tortueux dont il eſt entouré.

---

*V. le Diſcours de M. MERIAND.
**Vie de CICERON, verſion d'AMYOT.

Le ſang tombe des airs ; il déchire, il dévore
Ce reptile acharné qui le combat encore ;
Il le perce, il le tient ſous ſes ongles vainqueur ;
Par cent coups redoublés il venge ſes douleurs.
Le monſtre, en expirant, ſe debat, ſe replie ;
Il exhale en poiſon les reſtes de ſa vie ;
Et l'aigle tout ſanglant, fier & victorieux,
Le rejette en fureur, & plane au haut des cieux.

M. de VOLTAIRE.

On dit que le P. *Oudin* prétendoit venger *Cicéron*, ſon Auteur favori, du mépris que certains Critiques ont marqué pour ſes talens poëtiques. Il trouvoit dans ce Prince des Orateurs Latins le génie du grand Poëte. Le ſavant Jéſuite devoit donner *une diſſertation ſur le Poëtiſme de Cicéron.*

§. XXII.

LABERIUS.

ET Laberi Mimos, & pulchra Poemata miror. (HORA.)

Ce Chevalier Romain excella dans la compoſition des *Mimes*, eſpéces de *farces*, qui originairement conſiſtoient en grimaces & en

anſes groteſques, & qui faiſoient par-
le la Comédie. Ces Piéces étoient des
ies imparfaites, ſans intrigue, ſans liai-
ſans dénouement. Les Acteurs n'avoient
re but que de faire rire, par le ridicule
lequel ils imitoient les vices & les dé-
des hommes.

n ſait qu'à Rome un homme de naiſ-
e ne pouvoit monter ſur le Théâtre ſans
déshonoré. *Jules-Céſar* ne l'ignoroit
cependant il obligea *Labérius*, âgé de
inte ans, de paroître ſur la Scène, pour
une de ſes Piéces. Le Poëte s'en dé-
it long-temps; mais enfin il fallut céder:
rieres d'un Prince ſont des ordres. *La-*
s en témoigna ſon chagrin dans le Pro-
e d'une maniere fort touchante & très-
ueuſe. Ce Prologue eſt d'un goût ex-
& mérite d'être cité comme un des plus
morceaux de l'Antiquité.

PROLOGUE

CONSERVÉ PAR MACROBE.

ſitas, cujus curſus tranſverſi impetum, &c.

à m'a réduit, preſque ſur la fin de mes jours,
e neceſſité qui traverſe nos deſſeins, dont
e mortels ont voulu, & ſi peu ont pu évi-
coups violens & imprévus! Moi, qui dans
de l'âge avoit tenu contre toute ſollicita-
toute largeſſe, toute crainte, toute force,

tout crédit; me voilà dans ma vieilleſſe, renverſé en un moment par les douces inſinuations de ce grand homme, ſi plein de bonté pour moi, & qui a bien voulu s'abaiſſer à mon egard juſqu'à d'inſtantes prieres. Après tout, ſi les Dieux meme ne lui ont pu rien refuſer, ſouffriroit-on, moi, qui ne ſuis qu'un homme, que j'euſſe oſe lui refuſer quelque choſe ? Il faudra donc qu'après avoir vécu ſans reproche juſqu'à ſoixante ans, ſorti Chevalier Romain de ma maiſon, j'y rentre Comédien. Ah! j'ai vécu trop d'un jour! ô fortune, exceſſive dans les biens, comme dans les maux, ſi tu avois reſolu de flétrir ma reputation, & de m'enlever cruellement la gloire que je m'étois acquiſe par les Lettres, pourquoi ne m'as-tu pas produit ſur le Théatre lorſque je pouvois céder avec moins de confuſion, & que la vigueur de l'âge me mettoit en état de plaire au Peuple & à Ceſar? Mais maintenant qu'apportai-je ſur la Scène ? La bonne grace du corps ? l'avantage de la taille ? la vivacité de l'action ? l'agrement de la voix ? Rien de tout cela. De même que le lierre, embraſſant un arbre, l'épuiſe inſenſiblement, & le tue; ainſi la vieilleſſe, par les années dont elle me charge, me laiſſe ſans force & preſque ſans vie. Semblable à un ſépulchre, je ne conſerve de moi que le nom ».

Macrobe nous apprend que le Chevalier Romain, pour venger l'outrage fait à ſa vieilleſſe, inféra malignement dans le corps de l'Ouvrage quelques traits piquans contre le Prince. Un valet maltraité par ſon maître, s'écrioit : *ô Romains, nous perdons la liberté !* Et un peu plus bas : *il eſt néceſſaire que celui qui ſe fait craindre de pluſieurs perſonnes, en*

craigne auſſi lui-même pluſieurs. Tout le Peuple, à ces traits, reconnut *Céſar*, & jetta les yeux ſur lui; cependant lorſque la Piéce fut finie, ce Prince, comme pour le réhabiliter dans la dignité de Chevalier Romain, à laquelle il avoit dérogé par complaiſance, le gratifia d'un anneau, qu'on pouvoit regarder comme de nouvelles lettres de nobleſſe.

Laberius étant allé enſuite prendre place parmi les Chevaliers, ils ſe tinrent de telle ſorte, qu'il n'en trouva point. *Cicéron*, qui le vit dans l'embarras, lui dit, en le raillant: *je vous aurois reçu auprès de moi, ſi je n'étois moi-même aſſis trop à l'étroit*, ſe moquant de *Labérius* & du grand nombre de Sénateurs que *Céſar* avoit créés. Le *Mimographe* ſut dans la ſuite ſe venger de la raillerie de l'Orateur Romain.

§. XXIII.

CATULLE.

Les traits de ſon heureux pinceau
Plairont toujours, & de races en races
Vivront gravés dans les faſtes des Graces.

Ce peintre ingénieux des plaiſirs & de la volupté, naquit à Véronne, Ville d'Italie. Sa maiſon étoit illuſtre, & ſon pere avoit été intimément lié avec *Céſar*. Il s'étoit acquis par ſes talens l'amitié des plus beaux génies de Rome, de *Plancus*, de *Calvus*, de *Cinna*, &c. *Cicéron* ſe déclara ſon protecteur. Voici des vers que le Poëte adreſſe à ce grand homme.

Diſſertiſſime Romuli nepotum, &c.

» O toi, *Cicéron*! le plus éloquent des neveux de Romulus, de ceux qui furent, de ceux qui ſont encore, & de ceux qui naîtront dans la ſuite des âges! Reçois les actions de grace de *Catulle*, le dernier des Poëtes; de *Catulle*, autant le dernier de tous les Poëtes, que *Tullius* eſt le premier de tous les Orateurs ».

Catulle quitta l'Italie pour aller voir à Troye un frere qu'il aimoit tendrement. Il apprit ſa mort ſur ſa route, & ſe rembarqua pour aller lui élever un tombeau. Ecoutez-le ſe plaindre de la perte de ce frere chéri.

Tu mea, tu moriens, &c.

» O mon frere, te voilà donc ravi à ton frere malheureux! En mourant, ô mon frere! tu emportes toute ma félicité! Avec toi eſt enſeveli l'eſpoir de ta famille entiere: avec toi ont péri ces joies pures que durant ta vie le fraternel amour renouvelloit ſans ceſſe. Tu n'es plus, &c. ».

Dans la même Elégie, qui exprime ſi bien le caractere de ſon ame, il retrace les bienfaits de *Manlius*, qui, dans ſa jeuneſſe, veilla ſur ſon éducation & ſur ſa fortune.

» Et toi, puiſſent ces vers avec peine échappés à ma Muſe languiſſante, me ſervir à reconnoître tes bienfaits! que jamais l'oubli n'enſeveliſſe ton nom! que la renommée le répéte de jour en jour & mille ans encore! Puiſſent les Dieux t'en accorder d'éternels, pour prix de ta bienfaiſance, & Thémis répandre ſur toi les dons qu'elle réſerve aux cœurs vertueux! Sois heureux, toi, & celle que tu aimes à l'égal de toi-même, que le bonheur régne dans cette maiſon où nous avons goûté tant de plaiſirs, &c. ».

Les peintures que *Catulle* fait de l'amour, prouvent qu'il étoit né avec un cœur tendre & avec beaucoup de goût pour le plaiſir.

Pour former les plus doux concerts ;
Aimez & chantez la tendreſſe ;
On n'entendra que de beaux vers,
Si *Vénus* préſide au Fermeſſe.

Il eut pluſieurs Maîtreſſes. Les deux qu'il aima le plus furent *Ipſitile*, qui étoit de ſon pays, & une certaine *Claudia*, qu'il appelle *Leſbie*. Il ne parle qu'avec tranſports de cette derniere.

Crois-moi, vivons, chere *Leſbie*,
Mais ne vivons que pour aimer.
Laiſſe à la vieilleſſe ennemie
Le triſte emploi de déclamer
Contre l'amoureuſe folie.
Hélas ! le jour ſuccede au jour,
Et chaque matin renouvelle
L'aſtre dont la courſe immortelle
De la terre embraſſe le tour ;
Et nous, lorſque la mort cruelle
Sur nos yeux répand ſon ſommeil,
Plongés dans la nuit éternelle,
Il n'eſt plus pour nous de réveil.
Que mon ame unie à la tienne,
Quitte la vie, & la reprenne
Dans tes baiſers remplis de feux ;
Et puiſqu'aujourd'hui plus facile
Tu parois te rendre à mes vœux,
D'abord je t'en demande mille,

Puis mille encore, & mille en ſus,
Pour expier tes longs refus;
Mille pour ſécher les alarmes
Que fit naître en moi ta rigueur;
Mille pour ſceller mon bonheur,
Et mille en faveur de tes charmes;
Mille pour m'arracher ces larmes,
Plus douces que le doux plaiſir;
Mille que mes vœux te demandent,
Et mille pour les prévenir;
Mille pour les maux à venir
Et pour les biens qui nous attendent.
De ces baiſers multipliés,
Lorſque j'aurai perdu le nombre,
Quel plaiſir de voir à nos pieds
L'envie, au teint pâle, à l'œil ſombre,
S'occuper à les ſupputer,
Frémir, & s'enfuyant dans l'ombre,
Déſeſpérer de les compter!

Son génie enjoué & cauſtique le conduiſit peut-être trop loin. Il fut pendant un temps fort mal avec *Céſar*, qui cependant l'aima dans la ſuite, & le fit même prier à ſouper, après avoir vu des vers qu'il avoit fait contre lui.

La mort enleva de bonne heure ce Poëte

aimable. Il aima conſtamment le plaiſir, & le plaiſir le conduiſit au tombau.

Ses *Hendécaſyllabes* peuvent être regardées comme de très-jolies Odes anacréontiques, animées par le ſentiment & par les graces. Le nombre & l'harmonie naiſſent chez lui de la choſe même, & coulent naturellement de ſon génie. Le cœur dictoit ce qu'il écrivoit.

Ce Poëte excelloit également dans pluſieurs genres. L'Ode, l'Élégie, l'Epigramme, les ſujets héroïques, l'occupoient tour-à-tour. Ce qui reſte de ſes Ouvrages ſuffit pour juſtifier la grande réputation qu'il avoit parmi les Anciens.

Catulle ſuivit le génie des Grecs pour l'Epigramme. Il s'appliqua à renfermer une penſée naturelle dans un tour délicat de paroles, & dans la ſimplicité d'une expreſſion fort tendre. Les gens de goût le préferent à *Martial*; & aiment mieux, pour me ſervir du langage de *Montagne*, » l'égale » poliſſure & la perpétuelle douceur & » beauté fleuriſſante de ſes Epigrammes, que » tous les aiguillons de quoi *Martial* eſguiſe » la queue des ſiens.

Nous avons quelques Poëtes, tels que *Chaulieu*, *La Farre*, *Saint-Aulaire*, *Ferrand*, *Lainez*, *de Voltaire*, *B... Hamil-*

ton, *Saint-Lambert*, *&c.* qui poſſedent la douceur, la gaîté, la facilité *Catullienne.*

I.

Les noces de Thétis & de Pélée.

Rien n'égale la richeſſe des images, la beauté des détails, la vérité des ſentimens de ce Poëme imité d'*Héſiode*. *Catulle* y exprime avec vivacité tout ce qu'une ſituation douloureuſe a de touchant & de triſte. Il eſt difficile de retenir ſes larmes, en liſant le morceau où le Poëte nous peint les douleurs d'*Ariane*, abandonnée par *Théſée* ſur un rivage déſert. Il eſt digne du Chantre de Mantoue.

Douleurs d'Ariane, abandonnée de Théſée.

Siccine me patriis avectam, perfide, ab oris, &c.

» *Théſée*, perfide, après m'avoir enlevée de chez mon pere, tu m'as laiſſée ſur le rivage? Perfide! c'eſt donc ainſi qu'en outrageant les Dieux, tu pars après le deshonneur de ma race, & remporte chez toi tes trompeurs ſermens! Rien n'a donc pu toucher ton cœur? Barbare! la pitié étrangere à ton ame, ne t'a donc rien dit pour moi? *Théſée*, ſont-ce là tes promeſſes? Tu ne m'ordonnois pas d'attendre un ſort ſi miſérable. Des noces joyeuſes, des amours fortunées, voilà ce que *Théſée* m'avoit promis. Ces ſermens, les

vents, moins légers qu'eux, les emportent . . . Ah! qu'à l'avenir jamais femme ne croie aux sermens d'un homme. Sermens des hommes, vous êtes tous d'affreux parjures! quand le désir leur parle, les cruels! qu'ils sont prodigues de ces sermens, de ces promesses empoisonnées! Leurs vœux sont-ils remplis, leurs désirs satisfaits, qu'ils sont prodigues de trahisons & de parjures! Lâche, sans *Ariane*, qui t'a sauvé, quand tu te débattois dans l'abyme du trépas? Pour toi, lâche, j'ai bravé jusqu'aux reproches des manes irritées de mon frere. Devenir la proie des monstres féroces, la pâture des oiseaux voraces, mourrir sans sépulture sur la rive . . . *Thésée*, voilà donc ma récompense! Dans quel antre es-tu né! Quelle tigresse t'allaita? Quel abyme t'a vomi parmi les écumes »? . . .

» Si ton horreur pour les maximes sanglantes de mon pere te rendoit la main d'*Ariane* moins chere, au moins ne pouvois-tu me conduire dans ta Patrie? Là, qu'il m'eût été doux, *Thésée*, de te servir comme une esclave fidelle! *Ariane* eût arrosé tes pieds de l'eau pure des fontaines, & ma main seule eût revêtu ta couche de son tapis pourpré ».

» Insensée que je suis! pourquoi, succombant sous mes maux, adresser aux vents mes inutiles plaintes? Les airs sont sourds: ils n'ont ni oreilles pour m'entendre, ni bouche pour me consoler. . Que mon perfide est déja loin! Et pas un objet sensible ne s'offre à moi sur cette plage déserte. Le sort barbare, pour m'insulter encore, refuse jusqu'à des témoins à mes douleurs. Plût aux Dieux que jamais les flottes d'Athènes n'eussent touché nos bords! plût aux Dieux que jamais la Crête n'eût ouvert ses portes au perfide, en apportant la sanglante rançon du Taureau terri-

ble ! Jupiter, devrois-tu permettre que ce vil étranger, célant la barbarie du cœur ſous des dehors ſi doux, vînt implorer le ſecours d'*Ariadne* ? Où fuirai-je ? A quel eſpoir m'attacher dans mon naufrage ? M'enfoncerai-je dans les monts Idoménéens ? Hélas ! une trop vaſte mer ſépareroit la foible *Ariane* de l'ingrat qu'elle aime encore ! Eſt-ce de vous, mon pere, que j'attendrai du ſecours ? De vous que j'abandonnai pour un homme encore ſouillé du ſang de votre fils ? Sera-ce l'amour fidele d'un époux qui me conſolera, quand cet époux ingrat trouve les rames trop lentes pour me fuir ? Dans cette Iſle, par-tout environnée de la mer, point d'iſſue pour la fuite, point d'abri pour le ſéjour. La fuite & l'eſpoir, tout m'eſt ôté : tout eſt muet, tout eſt déſert, & par-tout l'image de la mort eſt ſeule ſous mes yeux ».

» Ils ne ſe fermeront point mes yeux : mon ame ne s'échappera pas de mon corps affaiſſé, ſans que j'implore à ma derniere heure la juſtice du ciel, ſans que j'atteſte la foi, l'amour, les Dieux, & que je leur demande à tous vengeance. Furies, qui châtiez les crimes ; Furies, dont les tortueux ſerpens font la chevelure ; Euménides, dont le front peint la rage ; Euménides, accourez, entendez mes plaintes, des plaintes que dans mon déſeſpoir j'arrache douloureuſement du plus profond de ma poitrine. (tu m'y forces, *Théſée* !) Elles ſont juſtes, ces plaintes, ô Déeſſes, ne les rendez pas vaines ! Affreuſes Déeſſes ! puiſſe *Théſée*, puiſſe le barbare faire ſouffrir aux ſiens, à lui-même ce qu'il me fait ſouffrir ! Ces ſombres vœux, ces vœux d'*Ariane*, qui crie vengeance, ſont entendus du maître de l'univers. La terre tremble : l'onde mugit, le globe eſt ébranlé, & le ciel ſecoue ſes flambeaux étincelans, &c. ».

Quel cœur ne ſeroit attendri du diſcours de cette amante infortunée ! Les plus beaux morceaux de l'*Ariane* de Thomas *Corneille* ſont imités du Poëme de *Catulle* *.

Le Gendre a fait une verſion de ce Poëme, qui eſt quelquefois aiſée, pure & élégante; mais dans laquelle on trouve des vers foibles & proſaïques, qui font ſouffrir ceux qui aiment la belle poëſie.

II.

Imitation de l'Ode de CATULLE.

Vivamus, mea Lesbia, atque amemus, &c.

Ne vivons que pour aimer,
Et laiſſons murmurer la vieilleſſe ennemie;
Occupons-nous ſans ceſſe, ô ma chere Leſbie,
Du bonheur de nous enflammer.

L'aſtre qui répand ſa lumiere,
Finit & recommence également ſon cours;
Et quand la mort nous frappe, hélas ! c'eſt pour toujours
Qu'elle nous ferme la paupiere.

Profitons du jour qui nous luit;
Donne-moi cent baiſers, donne-m'en mille encore;

* Voyez l'Act. III, Sc. IV, & l'Act. V.

Confondons-les enſemble, & que l'envie ignore
Le charme heureux qui nous ſéduit.

Qu'un impénétrable myſtere
Jette ſur nos plaiſirs un voile officieux :
Ils doivent à l'Amour leur prix délicieux,
Que ſon flambeau ſeul les éclaire.

Dans nos tendres embraſſemens,
Embraſſons-nous aux yeux de tout ce qui reſpire :
Jaloux de nos baiſers, un témoin peut nous nuire
Par les plus noirs enchantemens.

Aimer, c'eſt vivre, ô ma Leſbie !
Jurons-nous que nos feux ne s'éteindront jamais,
Et donnons à l'Amour, jaloux de ſes bienfaits,
Tous les momens de notre vie.

M. RIGOLEY DE JUVIGNY.

Imitation de la même piéce, par M. d'ARNAUD.

Vivons pour nous aimer, ô ma chere Leſbie,
Que cet unique ſoin rempliſſe nos deux cœurs !
Vivons pour nous aimer ; qu'Amour de notre vie
Marque tous les momens par autant de faveurs !
Laiſſons ſur nos plaiſirs murmurer le vieil âge,
Que ſes diſcours chagrins ne troublent point nos jeux ;

Ne ſongeons qu'à jouir : la raiſon la plus ſage,
Eſt l'art de profiter d'un temps ſi précieux.

Le plus beau jour ſuccede à la nuit la plus ſombre :
L'hiver & le printemps renaiſſent tour-à-tour,
Mais la mort ſur nos yeux étend-elle ſon ombre,
A cette nuit en vain nous demandons le jour.

Employons-donc ce temps ; que la jalouſe Aurore,
Qui me voit te donner mille baiſers de feu,
Laiſſe à la nuit le ſoin d'en compter plus encore :
Je me plaindrai toujours de t'en donner trop peu.

Que ces baiſers charmans, comptés par les Dieux même,
En faiſant leur envie, enflamment mes déſirs :
Ou plutôt que témoins de mon bonheur extrême,
Ils ne puiſſent fixer un terme à mes plaiſirs.

L'imitation de *Pelliſſon* mérite d'être plus connue par ſes graces ſimples & naïves.

Aimons-nous, aimable Leſbie,
Et laiſſons murmurer l'envie
Contre notre innocent amour.
Ces momens de vie & de joie,
Qu'on les perde, ou qu'on les emploie,
Paſſent ſans eſpoir de retour.

Les bois qui parent nos montagnes,
Les prés, les jardins, les campagnes,
Se renouvellent tous les ans;
Nous n'avons pas même avantage,
Et jamais le cours de notre âge
N'a qu'un hiver & qu'un printemps.

Le ſoleil ſe couche & ſe leve:
Sa premiere courſe s'acheve,
Et bientôt une autre la ſuit;
Mais quand la fiere deſtinée
Finit notre courte journée,
C'eſt par une éternelle nuit.

Avec quelle élégance, avec quel naturel *Catulle* exprime ſes ſentimens amoureux! Ce n'eſt pas le fade jargon de la métaphyſique du cœur, le langage doucereux, l'affectation, &c. C'eſt un ſtyle doux, ſimple, aimable & affectueux; ce ſont des mouvemens paſſionnés qui touchent & vont au cœur.

III.

Vénus, ſi l'on en croit *Muret*, ne pouvoit rien faire de ſi délicat & de ſi galant que l'Epigramme ſuivante.

Surripui tibi, dum Ludis, Mellite Juventi,
&c.

» Ah ! Juventia, je l'avoue, ce baiſer rav
le déſordre des jeux : ce baiſer, ſans doute,
plus doux que l'ambroiſie ; mais que tu m
fait payer cher ! Qui pourroit égaler mes tor
lorſque pour l'adoucir un ſeul inſtant, j
pendant une heure entiere mes larmes vai
mes prieres inutiles ! Quel ſoin humilia
cruel n'as-tu pas pris d'eſſuyer cent fois tes l
après mon larcin ! Tu craignois qu'elles n'e
contracté la moindre impreſſion de ma bo
Oh ! oui, Juventia, tu m'as ſi mal traité, tu
rebuté ſi durement, que ce baiſer, plus dou
l'ambroiſie, s'eſt changé en poiſon. Sois d
mais tranquille, tu m'as trop bien averti, cr
je ne te déroberai de baiſers de ma vie ».

IV.

Rien de plus frais & de plus méloc
que ces vers.

Jam ver egelidos refert tepores,
Jam cæli furor equinoctialis
Jucundis Zephyris ſileſcit auris, &

Et ceux-ci copiés ſi ſouvent par les Pc
des Ages ſuivans.

Ut flos in ſeptis ſecretus naſcitur hortis,
Ignotus pecori, nullo contuſus aratro, &c
(*Epith. Manli & Jun.*)

» Une fleur ſolitaire épanouie à l'écart, ign
des troupeaux, reſpectée du ſoc, careſſée d
phir, ménagée du ſoleil, abreuvée de roſée,

s déſirs de la Bergere & du Berger : à peine ar-
chée de ſa tige déja flétrie, ni le Berger, ni la
ergere ne la regardent plus. Telle une vierge ti-
ide, tant qu'elle eſt vierge, captive tous les
ommages, & les voit s'envoler dès qu'à peine
ne careſſe a terni ſa fleur virginale ».

V.

La Piéce qui commence ainſi ; *Leſbia mi cit ſemper malè*, &c. a été heureuſement itée par le fameux Comte de *Buſſy-Rabutin.*

Philis dit le diable de moi :
De ſon amour & de ſa foi
C'eſt une preuve aſſez nouvelle.
Ce qui me fait croire pourtant
Qu'elle m'aime effectivement,
C'eſt que je dis le diable d'elle,
Et que je l'aime éperduement.

Mais rien n'approche de la ſimplicité paſ-
onnée qui régne dans l'Epigramme latine.

di & amo ; quare id faciam fortaſſe requiris
eſcio, ſed fieri ſentio & excrucior.

VI.

Imitation de l'Ode de CATULLE.

Paſſer deliciæ, &c.

rtuné paſſereau, ton ſort eſt trop heureux !
fais tous les plaiſirs de ma jeune Maîtreſſe ;

Elle-même t'excite à becqueter ſans ceſſe
Ou ſes doigts délicats, ou ſon ſein amoureux.
Le jeu devient pour elle une douce habitude,
Du feu qui la conſume, il appaiſe l'ardeur ;
Il ramene à propos le calme dans ſon cœur,
Et bannit, pour un temps, ſa tendre inquiétude

Ah ! s'il m'étoit permis, dans mes ennuis pref
ſans,
De jouer avec toi, comme fait cette Belle,
Ou bien ſi, comme toi, folâtrant avec elle,
Je pouvois ſoulager les maux que je reſſens !

Que j'oublierois bientôt les tourmens que j'en
dure !
J'aurois plus de plaiſir qu'Athalante autrefois
N'en eut au doux moment où, réduite aux abois
Pour ſon heureux vainqueur elle ôta ſa ceinture

M. RIGOLEY DE JUVIGNY.

VII.

On reconnoît dans la Piéce ſuivante le la
gage du cœur ; point de bel eſprit, point d'a
tithèſes puériles, point de faux brillan
point de gentilleſſes dans les penſées, &c.

Si quâ recordanti benè facta priora voluptas, &c.

» S'il eſt quelque plaiſir à ſe rappeller le bi
qu'on a fait ; ſi le ſouvenir de ſa vertu paſſée pe

rendre l'homme heureux ; s'il eſt doux de pouvoir ſe dire : je n'ai jamais violé mes promeſſes, tous mes ſermens ont été ſacrés pour moi, & jamais, pour tromper les hommes, je n'ai profané le nom des Dieux ; s'il eſt ainſi, *Catulle*, depuis que tu aimes, depuis que cet amour ſi mal récompenſé brûle ton cœur, tu t'es préparé, pour le reſte de tes jours, de bien délicieux ſouvenirs. Tout ce que l'homme peut faire & dire pour ce qu'il aime, tu l'as dit, tu l'as fait pour celle qui t'avoit charmé. Tant de ſoins, tant d'amour, déja l'ingrate a tout oublié ! Ne te déſoles plus, tranquilliſe ton ame ; que l'expérience te rende le courage. Malgré le ſort qui te pourſuit, ceſſe d'être ſi malheureux. Mais qu'il eſt difficile d'oublier ſitôt un amour ſi conſtant ! Sans doute ! mais n'épargne rien pour le pouvoir : à cette victoire ſeule ton bonheur eſt attaché. Poſſible ou non, il le faut : ſois vainqueur. Et vous, grands Dieux ! ſi la pitié n'eſt pas indigne de vos ames céleſtes, ſi jamais vous avez tendu la main au miſérable, luttant contre les dernieres angoiſſes de ſa vie douloureuſe, grands Dieux ! ſecourez-moi : payez la pureté de mon cœur, en éteignant l'amour qui le ronge & le dévore ! Depuis que ce feu barbare a conſumé mon ame, toute joie y eſt devenue étrangere. Je ne demande plus que *Leſbie* m'aime encore ; que *Leſbie* ceſſe d'être parjure, je ne demande pas l'impoſſible. La ſanté, l'oubli de cet amour cruel : ah ! ſi *Catulle* eſt digne d'une grace : voilà, grands Dieux ! celle qu'il vous demande ».

Catulle dédia à *Virgile* ſa jolie Piéce de vers ſur le Moineau de *Leſbie*. Le Chantre d'*Enée* & de *Didon* étudioit alors à Crémone.

VIII.

Imitation de la plainte de CATULLE, *à la mort du Moineau de Leſbie.*

Par M. DE LAMONNOYE.

Legete ô Veneres, Cupidineſque, &c.

Tendre Vénus, tendres Amours, & vous
Hommes galans, qui ſervez belle amie,
En noir atour aujourd'hui venez tous
Pleurer la mort du Moineau de Leſbie.

Las ! il étoit ſon ébat le plus doux :
Elle l'aimoit plus que ſa propre vie.
Poſé tantôt ſur ſon ſein, ſur ſon bras,
Jamais enfant ne connut mieux ſa mie.

En quelque lieu qu'elle tournât ſes pas,
On le voyoit qui d'une aile légere,
De-çà, de-là ſe hâtant de voler,
Par ſes pipis ſembloit la rappeller.

Or, vole-t'il vers ces manoirs funébres,
Où dès qu'on entre on demeure toujours ;
Que maudit ſoit ce pays de ténébres,
Qui nous ravit nos plaiſirs, nos amours !

ue injuſte ! ô rigueur ſans ſeconde !
Moineau, cauſe de nos douleurs,
our ta mort que Leſbie eſt en pleurs,
il en cuit aux plus beaux yeux du monde.

Rigoley de Juvigny, connu par plu-
Piéces, pleines de naturel, de graces
délicateſſe, a donné une imitation de
ne Elégie, qui efface celle de M. *de*
onnoye.

urez, Graces, pleurez, Amours,
Moineau chéri de Leſbie
ent de finir ſes heureux jours :
s Dieux lui portoient trop d'envie.

le l'aimoit plus que ſes yeux ;
étoit ſi beau, ſi fidele !
lle baiſers délicieux
nchaînoient toujours auprès d'elle.

quelquefois il voltigeoit,
ı ſigne, la moindre careſſe
ut auſſi-tôt le ramenoit
r le beau ſein de ſa Maîtreſſe.

iis, hélas ! cet aimable Oiſeau
ſcend ſur le ſombre rivage.
rque inhumaine, ton ciſeau
: l'Amour a détruit l'ouvrage.

Inflexible divinité,
Rien n'amollit ton cœur barb
Sous tes coups tombe la beaut
Dans l'affreuſe nuit du Tartar

O toi, qui faiſois les plaiſirs
De ma chere & tendre Leſbie !
Quoi ! tu meurs ! ſes pleurs, ſ
Ne peuvent te rendre à la vie.

Oiſeau digne d'un meilleur ſo
Objet de l'amour le plus tendr
Vois quels regrets cauſe ta mo
Par les pleurs que tu fais répan

IX.

Epigramme imitée de la XXXIe

Aureli pater eſurientium, &c.

Coquin, paſſant tous les coquins p
Préſens, futurs, aurois-tu l'inſolen
De m'excroquer le blondin que tu
Je te le vois courir en ma préſence
Derriere lui te gliſſer ! ha, tout be
Je ſaurai, moi, te châtier en face.
Si de grands biens t'inſpiroient cet
Je me tairois. Mais quoi ! ce jouve
Seroit chez toi réduit à la beſace :
La faim, la ſoif le mettroient au to

Or avec lui trêve de badinage,
Si non ton bec coura même hasard.
Pour ton honneur, hâte-toi d'être sage:
Tu pourrois bien le devenir trop tard.

X.

Cette belle imitation de *Sapho* mérite aussi d'être distinguée, par son coloris naturel & vrai, & par la maniere avec laquelle le Poëte peint tous les symptômes d'un amour passionné.

Ille mi par esse Deo videtur,
Ille, si fas est, superare divos;
Qui sedens adversus identidem te
Spectat, & audit, &c.

Voici une traduction de *La Farre*, qui est encore bien éloignée de l'original, pour l'expression du sentiment.

Il égale en bonheur, il surpasse les Dieux,
Celui qui près de toi, pour toi brûle & soupire,
Qui te voit, qui t'entend, qu'animent tes beaux yeux,
A qui flatteusement il te plaît de sourire.

Oui, ma chere Lesbie, oui, dès que je te vois,
Tous mes sens sont émus; je brûle, je frissonne,
Mes yeux sont éblouis, je sens mourir ma voix:
Mon cœur vole vers toi, mon ame m'abandonne.

Catulle, c'en eſt fait : tu te perds, malheureux !
Tu ne peux réſiſter : ah ! c'eſt trop tôt te rendre
Aux trompeuſes douceurs de ce Dieu dont les feux
Ont mis tant de Palais & de Villes en cendres.

X I.

Catulle n'étoit pas favorable aux mauvais Poëtes de ſon temps ; on en peut juger par l'Epigramme ſuivante, adreſſée à *Calvus*.

» Si je ne t'aimois plus que mes yeux, *Calvus*, comme je te haïrois, pour prix de l'horrible bouquin dont tu m'as gratifié. Cruel, qu'ai-je dit, qu'ai-je fait pour m'accabler ainſi de ces poëtiques rapſodies ! Le ciel puiſſe-t'il confondre celui qui t'envoya tant de mauvais vers ! Que le Pédagogue *Sillon* ſoit, comme je l'imagine, Auteur de cette piquante nouveauté, & te la dédie, à la bonne heure, cela ne me fait aucun mal, à moi : j'en ferai même charmé, ſi tu veux. C'eſt un hommage rendu à tes veilles laborieuſes. Grands dieux ! l'abominable livre qu'il t'a plu de m'envoyer ! Certes, la mort de ton pauvre *Catulle* étoit jurée par toi au jour des ſaturnales. Mais, Monſieur le mauvais plaiſant, vous ne la porterez pas loin, ſur ma parole. Demain, dès le point du jour, je mets à contribution tous les bouquiniſtes : Œuvres des *Cœſius*, des *Aquiſicus*, des *Suffénus* ; je fais collection complette de ces petits poiſons, & pour votre ſupplice, je vous les fais tous lire ».

Les Odes de *Catulle* ſont ſupérieurement écrites. On ſait qu'il commença à donner aux

aux Romains quelqu'idée de l'excellence de la Poëſie lyrique Grecque. Le *Carmen ſeculare*, dont nous allons donner une imitation, eſt une des Piéces les plus eſtimées en ce genre.

Hymne à Diane.

Jeunes filles, jeunes garçons,
Qu'une profonde paix régne ſeule en vos ames;
Gardez-vous que l'amour les ſouille par ſes flâmes:
Cet autel qu'ici nous dreſſons,
Rejetteroit l'encens d'un cœur vil & profane:
Au ſon brillant du cors danſons ſur ces gazons;
Par des jeux innocens, de naïves chanſons
Rendons un pur hommage à la chaſte Diane.

O toi, dont nous ſuivons les loix!
Fille du Dieu puiſſant qui lance le tonnerre,
De tes rares vertus, toi qui remplis la terre,
Viens, habite avec nous ces bois:
Qu'ils te ſoient auſſi chers que les bois de Délie;
Lieux ſombres & ſacrés, reſpectable ſéjour,
Où *Latone*, ſouſtraite à la clarté du jour,
Treſſaillit d'allégreſſe, en te donnant la vie.

Loué ſoit l'inſtant où tes yeux,
Pour la premiere fois s'ouvrant à la lumiere,
Déja, pour cet enfant, dont Vénus eſt la mere,
S'armoient d'un regard dédaigneux.

Tes Nymphes ſont toujours tes fidelles compagnes ;
Leur zèle, ſur tes pas, les conduit de bien près ;
Lorſqu'un arc à la main, tu parcours les forêts,
Ou que, d'un pied léger, tu franchis les montagnes.

Malgré ces attrayans plaiſirs,
Aux beſoins des mortels es-tu moins attentive ?
Ta pitié généreuſe eſt-elle moins active ?
En previens-tu moins leurs déſirs ?
Le front ceint de pavots, dès que ſur l'hémiſphère
La nuit déploie au loin ſes voiles ténébreux,
Sur ton char étoilé tu remontes aux cieux,
Et ton diſque éclatant nous guide & nous éclaire.

C'eſt alors que du Temps qui fuit,
Ton cours, égal & ſûr, ſait régler la durée :
Sous un ſoleil brûlant la campagne altérée,
Par ta fraîcheur s'ouvre, & produit ;
Ces humides vapeurs dont s'humecte la terre,
Fécondant de nos grains le germe précieux,
Au laboureur avide offrent l'eſpoir heureux
D'une riche moiſſon qui devient ſon ſalaire.

Tu deſcends encore aux Enfers ;
Et là, gardant du Styx les rives effrayantes,
Tu défends ſon paſſage aux ames gémiſſantes

Des criminels & des pervers,
Dont le corps, à jamais, privé de ſépulture,
Pour prix de leurs forfaits, de leurs impiétés,
Se trouvant au haſard, ſur le ſable jettés,
Des vautours dévorans ſont l'horrible pâture.

Oui, vois à tes pieds l'univers;
Quelle gloire à ton culte eſt par-tout décernée!
Dans ton Temple celebre, Ephèſe proſternée,
T'adore ſous trois noms divers:
Mais ſous quelque attribut que le monde te nomme,
Sois l'objet éternel de nos vœux aſſidus;
Comble de tes bienfaits les ſucceſſeurs d'*Ancus*,
Et ſois toujours propice aux citoyens de Rome.

On a fauſſement attribué à *Catulle* le *Pervigilium Veneris*, ou cet Hymne, que des jeunes filles & de jeunes garçons chantoient en l'honneur de *Vénus* à l'entrée du printemps & pendant la nuit. C'eſt un morceau qui renferme tous les tréſors de la Poéſie; mais on y trouve une infinité de négligences, & la plus grande partie de cette piéce ſe ſent de la décadence du bon goût.

§. XXIV.

CALVUS.

HÆC etiam docti confeſſa de pagina Calvi
Cum caneret miſeræ funera Quintiliæ.

(PROPERT.)

CET ami de *Catulle* réuniſſoit deux talens qui ſe rencontrent rarement dans un ſeul Ecrivain : celui d'excellent Poëte, & celui d'Orateur du premier ordre. L'Antiquité a eu des Auteurs qui ſe ſont exercés dans l'un & l'autre genre ; mais ce n'a pas été avec un égal ſuccès. La proſe de *Virgile*, d'*Horace*, de *Pétrarque*, de *Malherbe*, de *Racine*, de *Rouſſeau*, de *Boileau*, de *La Fontaine*, n'a jamais fait de bruit ; & les vers de *Fenelon*, de *Fléchier*, de J. J. *Rouſſeau*, &c. ne ſerviront jamais de modele.

Calvus excella dans la ſatire, & fut redoutable aux mauvais Ecrivains & aux Grands, qui ſe déshonoroient par leurs mœurs. *Céſar* lui pardonna quelques Epigrammes ſanglantes qu'il avoit lancé contre lui ; & ſachant qu'il ſe repentoit de l'avoir

ffenſé, il lui écrivit le premier, pour lui ffrir ſon amitié.

Magnum timoris remedium clementia eſt.

Calvus ne s'arma pas toujours du ſtylet : la ſatire ; il fut très-ſenſible à l'amour, chanta ce qu'il aimoit. *Catulle* & *Pro-rce* parlent avec éloge des vers qu'il fit l'honneur de *Quintilia* ſa Maîtreſſe.

Catulle & *Calvus* ont été comparés de us temps par ceux qui étoient le plus en at de juger de leur mérite, & *Aulugelle* troduit dans ſon Ouvrage des Grecs très-lairés, qui ne trouvent que ces deux Poëtes rmi les Latins que l'on puiſſe comparer à *nacréon.*

Quant à ſes talens, pour l'éloquence, outez ce qu'en dit *Quintilien.* » J'ai vu les gens qui préféroient *Calvus* à tous ce que nous avons d'Orateurs ; j'en ai vu d'autres qui croyoient que la trop grande igueur qu'il avoit pour lui-même, rui-noit ſes forces ; mais ſa maniere n'eſt pas noins ſolide que ſévere : ſon ſtyle eſt ex-rêmement châtié, & ſouvent ne laiſſe pas 'être mâle. Il a écrit dans le goût Atti-ue, &c.

Calvus avoit reçu de la nature une très-le ame, & le caractere d'un parfait hon-e homme. On pouvoit lui pardonner plus à tout autre de cenſurer rigoureuſement

les mœurs de ſon ſiécle, parce qu'il étoit irréprochable dans les ſiennes. Le mot de la *Divinité* ſied-il dans la bouche d'un *Diagoras*, & celui de *décence* dans la bouche d'un *Diogène ?*

Que la ſageſſe ſoit l'école,
Le conſeil, l'oracle des mœurs.

§. XXV.

ATTA.

POURQUOI donner la préférence
Aux méchans vers du temps jadis ?
C'eſt en vain qu'ils ſont applaudis :
Ils n'ont droit qu'à notre indulgence :
Les vieux livres ſont des tréſors,
Dit la ſotte & maligne envie :
Ce n'eſt pas qu'elle aime les morts,
Elle haït ceux qui ſont en vie.

(HORAT. *Ep.* 1. L. 1.)

T. Q. *Atta* puiſa ſes caracteres chez les Romains, & ne mit point ſur la Scène des mœurs étrangeres, comme la plupart des Poëtes dramatiques. C'étoit un Ecrivain aſſez médiocre. Il ſe fit cependant une grande

réputation à l'aide des bons Acteurs qui jouoient alors. On avoit encore du temps d'*Horace* une admiration aveugle pour ſes Comédies. Quand il étoit queſtion des anciens Auteurs, on ne vouloit entendre parler ni d'indulgence ni de grace, mais ſeulement d'éloges & de récompenſes. Les Romains avoient une averſion ſinguliere pour la nouveauté : » que je m'aviſe, dit *Horace*, » de douter ſi les Comédies d'*Atta* ſe ſoutiennent bien ſur la Scène, tous nos vieux » Sénateurs s'écrieront auſſi-tôt, blâmer une » Piéce que le grand *Eſope* & le ſavant *Roſcius* ont joué ! Pourquoi prennent-ils » feu de la ſorte ? C'eſt que, ſelon eux, » rien ne peut être bien que ce qui leur a » plu ; & que d'ailleurs ils auroient honte » de ſe rendre à l'avis des jeunes gens, & » de ſe dédire à ſoixante ans de ce qu'ils » ont cru à vingt.

Recte necne crocum, floreſque per ambulet Attæ, &c.

§. XXVI.

VALÉRIUS CATON.

IL avoit dans ſes vers l'heureux don de charmer.

CATON excelloit dans l'Elégie paſſionnée : une poëſie douce & mélodieuſe, un ſtyle élégant & poli le diſtinguoit des Ecrivains de ſon temps. Il tiroit de ſa lyre des ſons d'une douceur inexprimable. On l'appelloit la *Sirène Latine*. Tous ſes Ouvrages portoient un caractere admirable de perfection. Ses Elégies ſont perdues. Quelques Critiques lui attribuent un petit Poëme intitulé *Diræ* ou *Indignatio*. On ſait que pluſieurs Poëtes Grecs s'exercerent dans ce genre, entr'autres *Euphorion* & *Callimaque*. Les Latins, à leur exemple, ont fait des Piéces dans leſquelles on reconnoît l'expreſſion d'un cœur vivement irrité, & dont l'emportement va juſqu'au déſeſpoir. C'eſt l'idée que nous donne la ſatire d'*Ovide* contre *Ibis*, & le Poëme de *Valérius Caton*. Ce Poëte, victime de la guerre civile, ſous *Sylla*, eut recours à l'invective la plus amere pour ſe plaindre de la perte de ſes terres & ſur-tout de l'abſence de *Lydie*, jeune Romaine qu'il aimoit tendrement. C'eſt le ſujet

le la Piéce qui nous eſt heureuſement par-
'enue.

Caton éprouva le ſort de la plupart des
ens de Lettres : il mourut dans la pauvreté.
a beauté de ſon génie, la pureté de ſes
nœurs, & la faveur publique, ne purent le
arantir des malheurs attachés à l'indigence.
l n'eut d'autre ſoutien qu'une fermeté d'ame
nébranlable.

Le Poëte *Bibaculus* peint dans les vers
uivans la diſgrace de ſon ami.

Si quis fortè mei domum Catonis,
Depictas minio aſſulas & illos
Cuſtodis videt hortulos priapi,
Miratur, quibus ille diſciplinis.
Tantam ſit ſapientiam aſſecutus,
Quem tres cauliculi & ſelibra farris,
Racemit duo tegula ſub una
Ad ſummam propè nutriam ſenectam.

§. XXVII.

FURIUS BIBACULUS.

DANS les fleurs de la double cime
Ne mêlez rien de corrompu.

(PAM.)

CE Poëte naquit à Crémone ; il écrivit des annales en vers. *Macrobe* en rapporte quelques fragmens, & prétend que *Virgile* l'a imité en pluſieurs endroits. *Horace* le tourne en ridicule par une eſpéce de parodie qu'il fait d'un vers où ce Poëte diſoit que *Jupiter* crachoit la neige à gros flocons ſur les Alpes :

Furius hibernas canâ nive conſpuit Alpes.

Furius avoit réellement du mérite ; mais il déshonora ſa Muſe par des libelles groſſiers & révoltans. L'art enchanteur de la Poëſie, cet art aimable & innocent, fut pour lui l'organe impur de la médiſance & de la méchanceté. Il profana les tranſports du génie, & n'écrivit que pour vomir des invectives : » ſemblable à ces étoiles mal-» faiſantes qui n'ont de lumieres que pour

» répandre ſur les hommes des influences » mortelles *.

La ſatire doit être l'ouvrage de la raiſon éclairée & du zèle honnête : les gens de bien déteſtent les fureurs d'un *Archiloque* & d'un *Hipponax*. Il faut inſpirer l'horreur du mal, & non pas l'horreur de la cenſure. Heureux le Poëte qui ſait ſe faire eſtimer par ſon génie & par ſes mœurs, & qui, tel que l'abeille, n'offre que du miel, & ne pique jamais !

Nul écart, nulle erreur
N'ont terni l'éclat de ſa vie :
Les Graces, à l'envie, formerent ſon génie,
La Sageſſe forma ſon cœur.

§. XXVIII.

POMPONIUS ATTICUS.

ON ne doit employer le langage des Dieux
Que pour célébrer les grands hommes.

CE vertueux Romain ſortoit d'une des plus anciennes maiſons de l'Italie. Il eut le

* Bartholi.

bonheur d'avoir un pere très-éclairé, qui développa le génie qu'il avoit reçu de la nature, en lui procurant une éducation distinguée.

L'amour du jeune *Atticus* pour la belle Littérature, lui inſpira le déſir d'aller à Athènes. Il y fit tranſporter une grande partie de ſes biens, & s'attira l'eſtime générale de tous les citoyens, par la douceur & la ſimplicité de ſes mœurs. Une partie de ſes richeſſes étoit employée à ſoulager la miſere publique. Naturellement bon & humain, faire un heureux, étoit pour lui un *paſſe-temps céleſte*; en un mot, il montra tant de ſageſſe dans ſa conduite, il gagna ſi bien tous les cœurs, que les Athéniens lui éleverent pluſieurs ſtatues dans les lieux conſacrés aux Dieux.

Après avoir demeuré quelque temps dans le ſéjour des Arts & de la Philoſophie, *Atticus* revint à Rome embraſſer ſes amis & jouir en paix du fruit de ſes travaux.

Atticus auroit pu remplir les charges les plus éminentes de l'Etat; mais l'ambition ne dévoroit point ſon cœur, & il lui préféra toujours le repos; ce tréſor précieux l'attachoit plus que la gloire des rangs & des dignités.

» L'homme de Lettres, dit *Plutarque*, » qui préférant aux charges éminentes les » douceurs de la médiocrité, ne prend au» cune part aux affaires du gouvernement,

loit ſe contenter de ſaluer de loin les ſi-
nulacres de la gloire, & de rendre ſes
iommages le plus rarement qu'il lui ſera
)oſſible, aux citoyens les plus diſtingués
)ar les honneurs, le rang, l'autorité: en
un mot, qu'il reſſemble au chaſte & ti-
nide Hyppolite, qui ſaluoit de loin les
ſtatues de Vénus. Mais que cette généreuſe
ndifférence pour l'éclat des diſtinctions
ne le porte point à dédaigner l'amitié des
:itoyens honnêtes & vertueux, pour cela
eulement qu'ils ſont aſſis aux premiers
angs.

Pomponius étoit nourri des principes les
is ſages de la morale; & ce qui eſt bien
'e, il ne cherchoit point à en faire pa-
le. Il n'étoit point de ces gens qui met-
it une enſeigne à leur philoſophie: la
nne régloit ſes mœurs, ſa façon de pen-
, & le rendoit plus modeſte & plus
ple.

Pomponius conſacra quelques inſtans de
vie aux Muſes, & fit un Ouvrage im-
rtant ſur les loix, ſur les droits de la
erre, & ſur les actions mémorables de la
publique. Tout ce que Rome avoit vu
ître de plus vertueux, y étoit peint avec
érêt, avec nobleſſe. Il honora la mé-
)ire des *Marcelus*, des *Scipion*, des *Fa-*
is, des *Cornelie*, des *Emilie*, &c.

Que votre, ame, vos mœurs, peintes dans vos ouvrages,
N'offrent jamais de vous que de nobles images.
(BOIL.)

La Poëſie fit auſſi ſes délices : les grands modeles de la Grèce lui donnerent le goût de l'harmonie. Il invoqua les Muſes pour chanter les triomphes du Peuple Romain & l'hiſtoire des Nations qui contribuoient à ſa gloire. Il repréſenta leurs actions & les maximes de leur gouvernement, dans différens tableaux de quatre ou cinq cens vers chacun. On avoit peine à comprendre comment ce Poëte avoit pu renfermer dans un auſſi petit eſpace tant d'événemens auſſi conſidérables.

On connoît ſa liaiſon avec le *Démoſthène* des Latins, ce dieu tutélaire de la Patrie. Rien ne fait plus l'éloge de ſon cœur que ſon union intime avec *Cicéron*, & le beau morceau de M. de *Voltaire* ſur l'Amitié, ſemble fait pour lui.

O divine Amitié ! félicité parfaite !
Seul mouvement de l'ame où l'excès ſoit permis,
Change en bien tous les maux où le ciel m'a ſoumis ;
Accompagne mes pas dans toutes mes demeures,
Dans toutes les ſaiſons & dans toutes les heures :
Sans toi tout homme eſt ſeul ; il peut par ton appui
Multiplier ſon être, & vivre dans autrui.

§. XXIX.

C. HELVIUS CINNA.

Nonumque prematur in annum, &c.
(Hor.)

Ce grand Poëte, intime ami de *Catulle*, voit pas cette impatience que l'on remarque dans la plupart des Auteurs, de noir produire leurs Ouvrages aussi-tôt ils sont faits. Il aima mieux garder pendant neuf années entières sa Piéce intitulée *Smyrna*, que de la publier avec trop de précipitation; parce que tandis qu'il la tenoit en son pouvoir, il étoit toujours en état de corriger ce qu'il vouloit, &c.

Cette correction est la partie la plus utile des Lettres, & la plume n'avance pas moins, quand elle efface, que quand elle écrit. Tous les grands hommes de l'Antiquité se plaisoient, non pas simplement d'écrire, mais de buriner & de sculpter leurs Ouvrages. *Démosthène* s'enterroit des mois entiers pour forger les foudres de son éloquence. *Isocrate* employa dix années à composer son Panégyrique. *Platon* à 80. ans polissoit en-

core ſes Dialogues, & travailloit ſans ceſſe à y mettre de l'élégance. Nos bons Ecrivains penſoient de même : ce qu'on fait pour l'immortalité, diſoit *Zeuxis*, ne peut jamais être trop travaillé.

Ego diu pingo, quia pingo æternitati.

Cinna avoit compoſé divers Poëmes ſur *Achille*, *Téléphe*, *Xerxès*, &c. Ce qui nous reſte de ſes Ouvrages, ne manque point de ce goût pur & exquis qui diſtingue le ſiècle d'*Auguſte*.

§. XXX.

M. T. VARRON.

Atque ipſe varium & elegans omni ferme numero Poema feciſti, Philoſophiamque multis locis inchoaſti, ad impellendum ſatis, ad docendum parum. (Cicer.)

Il y avoit chez les Romains une ſeconde eſpéce de ſatire née de l'ancienne. On l'appelloit *Varroniene* ou *Satire Ménippée*. *Varron* la fit connoître en Italie, & ſe modela

ir les Satires de *Ménippée*, Philoſophe ci-
ique. Cet Ouvrage étoit mêlé de vers &
e proſe. La morale, la politique, la Phi-
ſophie, les Belles-Lettres, &c. tout étoit
: ſon reſſort. Cependant ſon principal ob-
t étoit d'inſpirer la vertu par des préceptes
mables & avec les ſecours d'une Philo-
phie badine & enjouée. Le Dialogue de
ucien, intitulé la *Négromancie*, le Livre
: *Sénèque* ſur la mort de *Claudius*, celui
e *Boëce* ſur la conſolation de la Philoſo-
hie, la Satire du voluptueux *Pétrone*, les
Céſars de l'Empereur *Julien*, &c. ſont au-
ant d'Ouvrages qui peuvent nous donner
ne idée des *Ménippées*.

Varron fut un des Généraux que *Pompée*
mploya dans la guerre contre les Pirates :
l s'y diſtingua tellement, que *Pompée* l'ho-
ora d'une couronne Roſtrale.

Jamais homme ne poſſéda une plus vaſte
rudition, & n'eut une connoiſſance plus
rofonde de l'Antiquité. Il parcourut l'im-
enſité de la ſcience, compoſa près de cinq
ens volumes ſur les Langues, l'Hiſtoire,
es Arts, la Philoſophie, &c. & continua
es études juſqu'au moment où la mort vint
e frapper. Rome ne retentiſſoit que de ſes
ouanges : il en étoit la lumiere & l'oracle.

Cicéron lui donne ce grand éloge, qu'il
toit ſeul Romain, & qu'auprès de lui les
utres citoyens n'étoient que comme des
trangers dans leur propre Patrie. Ce Phi-

logue célébre ſembloit faire oublier que l'eſprit humain a ſes bornes.

Nous poſſédons de *Varron* deux Traités, l'un ſur l'Agriculture, qu'il compoſa à quatre-vingts ans, & qui ne ſe ſent nullement de la foibleſſe de cet âge, l'autre ſur la Langue Latine, & quelques Epigrammes recueillies par *Scaliger*. Les fragmens qui nous reſtent de ſes Satires, ſont très-précieux, & nous font regretter les pertes que nous avons faites. En voici quelques-uns.

I.

Les tréſors ne nous procurent point une véritable félicité ; ils n'appaiſent point nos inquiétudes, & ne nous délivrent pas du joug de la ſuperſtition. Le Poëte fait aſſez bien ſentir cette vérité dans les vers ſuivans.

Non ſit theſauris, non auro pectu' ſolutum,
Non animis demunt curas ac Religiones
Perſarum montes, non divitiis atria Craſſi.

C'eſt auſſi ce que dit *Horace*, Ode XVI, Liv. II.

Nam enim gazæ, neque conſularis
Summovet lictor miſeros tumultus
Mentis, & curas laqueata circum
Tecta volantes.

II.

Les *Cotins*, les *Pelletiers* de l'Italie, n'obtenoient aucune grace dans ſes ſatires. Il faiſoit main baſſe ſur cette multitude d'ignares charlatans qui veulent ſe couronner des lauriers dûs au génie & au vrai mérite.

» Quoi, diſoit-il, en parlant de ces prétendus eſprits, tandis que *Claudius*, fils » de *Quintus*, fait tant de Comédies ſans » génie & en dépit des Muſes, ne me ſera-t'il » pas permis de faire un petit Ouvrage bien » ou mal ? *Quintipor Clodius tot Comœdias ſine ulla fecerit Muſa, ego unum libellum non edolem ?*

III.

Varron attaque auſſi l'avarice. Le malheureux tourmenté par cette paſſion inſatiable, ne peut jamais être ſage. Si vous lui donniez l'univers entier, il ne ſeroit pas encore ſatisfait : il ſe voleroit lui-même.

Denique avarus
Quid ſanus ? cui ſiſtat terra & traditur orbis,
Furando tamen, & morbo ſtimulatus eodem
Ex ſeſe aliquid quærat, cogatque peculi.

Voici comme *Juvenal* a tourné la même penſée.

Creſcit amor nummi, quantum ipſa pecunia creſcit,
Et minus hanc optat, qui non habet . . .

IV.

Les deux vers ſuivans trouveront leur application dans ce *ſiécle de lumiere & de philoſophie.* Le Poëte penſe qu'un malade dans le délire que lui cauſe la fiévre, ne rêve rien de ſi ridicule & de ſi extravagant, que quelque Philoſophe ne le débite comme un principe ſûr & inconteſtable.

Poſtremo nemo ægrotus quicquam ſomniat
Tam infandum, quod non aliquis dicat Philoſophus.

Bayle diſoit à peu près la même choſe.

V.

Socrate, le modele des Sages, & dont la vie doit faire rougir tous ceux qui veulent uſurper le nom reſpectable de *Philoſophe*, *Socrate* ſupportoit patiemment les boutades & la mauvaiſe humeur de *Xantippe*: elles ſervoient d'épreuve à ſa vertu. *Varron* connoiſſoit le prix de cette rare Philoſophie.

tium uxoris aut tollendum, aut ferendum
eſt;
ui tollit vitium, uxorem commodiorem præſtat;
ui fert, ſeſe meliorem facit.

Ces morceaux ſuffiſent pour donner une gere idée des *Satires Ménippées* de *Varron*. Nous avons dans notre Langue quelques uvrages à peu près dans ce genre : tels ue le *Catholicon*, la *Pompe funebre* de *Voitu-*, par *Sarrazin*, l'Ouvrage de *Rabelais*, &c.

Il ne faut pas confondre *Marcus Varro* vec *Publius Terentius Varro*. La Gaule Narbonnoiſe donna naiſſance à ce dernier. Il it un des plus grands Poëtes de Rome, & excéla dans l'Elégie & dans l'Epopée. Il voit compoſé un Poëme de la guerre con-e les *Sequaniens*, & traduiſit en latin les *Argonautes d'Apollonius*.

L'Elégie fut le genre de Poëſie pour lequel il avoit le plus de penchant, parce qu'il imoit à peindre les mouvemens de l'amour u'il reſſentoit pour *Leucadia*. *Properce* le ange dans la claſſe des bons Poëtes Elégiaques.

Hæc quoque perfecto ludebat Jaſone Varro:
Varro Leucadiæ maxima flamma ſuæ.

Virgile avoit une ſi bonne opinion de cet Auteur, qu'il fit uſage de ſes penſées, &

empruntа de lui des expreſſions & des vers entiers.

En voici deux exemples. *Virgile* dit dans ſes Georgiques :

Aut arguta lacus circumvolitavit hirundo.
(L. 1. ver. 377.)

Frigidus & Sylvis aquilo decuſſit honorem.
(L. 2, ver. 404.)

Ecoutez *Varron*, & jugez s'il n'a pas maniété du Prince des Poëtes Latins.

Tum liceat Pelagi volucres tardæque paludi
Certere inexpleto ſtudio cernare lavandi,
Et velut inſolitum pennis infundere rorem.
Aut arguta lacus circumvolitavit hirundo,
Et bos ſuſpiciens cœlum (mirabile viſu)
Naribus aërium patulis decerpit odorem:
Nec tenuis formica cavis non evehit ova.

§. XXXI.

. SYRUS.

l'eſprit, dans un vers ſéduiſant,
travail, s'inſtruire en s'amuſant,
rer des plus grandes maximes.

lébre Mimographe étoit de Syrie.
mené eſclave en Italie dès ſa plus
ıfance. Son maître ayant apperçu
s talens précoces, l'affranchit &
ruire avec beaucoup de ſoin. Plu-
ſes Piéces lui attirerent les ſuf-
Jules Céſar. Il vint à Rome, ſé-
:s promeſſes, lut publiquement ſes
& fut jugé digne des Jeux Scéni-
:emporta la palme ſur tous les Au-
Mimes qui vivoient de ſon temps,
ius avoit en lui un dangereux ri-

n'avons aucune de ſes Piéces de
, & il ne reſte de lui qu'un Recueil
ces en vers ïambes, rangées par
ıhabétique. M. de *Serionne* nous a

s Recherches ſur la Poëſie, p. 160.

du cœur humain, en développe tous
& nous préſente dans chaque vers d
utiles qu'il aſſaiſonne de toutes l
de la Poëſie. Toutes ſes penſées
grandeur, de la ſolidité & de la d
Outre la vérité, qui ſatisfait tou
prit, elles ont ſouvent quelque
le frappe, qui le ſurprend; & l'o
leur appliquer le jugement qu
portoit des penſées de *Craſſus*.

Sententiæ Craſſi tam integræ, tam
novæ.

La Bruyere, cet homme ſubl
l'art de peindre les *caracteres*,
dans ſon Ouvrage immortel preſ
les ſentences de *Syrus*. Pluſieurs
ciens & modernes en ont fait d'
imitations. Ces comparaiſons ſont
à perfectionner le goût, que nou

I.

Beneficium qui dedicit se dicit, petit.

Martial a profité de cette ſentence, & en a fait le ſujet de l'Epigramme LIII, Liv. V, qui eſt pleine de ſel & d'eſprit. Un Poëte François a tourné aſſez heureuſement la même penſée.

Si Charles par ſon crédit,
M'a fait un plaiſir extrême,
J'en ſuis quitte, il l'a tant dit,
Qu'il s'en eſt payé lui-même.

II.

Brevis mens ipsa est memoria iracundiæ.

Juvenal n'a fait qu'orner la même Sentence.

Quippe minuti
Semper & infirmi est animi exiguique voluptas
ultio.

» Le plaiſir de la vengeance fut toujours d'un » eſprit foible & mal ſain.

III.

Etiam qui faciunt, odio habent injuriam.

Boileau a développé cette ſentence.

Dans un mortel chéri, tout injuſte qu'il eſt,
C'eſt quelqu'air d'équité qui ſéduit & qui plaît;

I V.

Neſcias quid optes, aut quid fugias, dies.

Mais l'homme ſans arrêt dans ſa courſe
Voltige inceſſamment de penſée en pen
Son cœur toujours flottant entre mille
Ne ſait ni ce qu'il veut, ni ce qu'il ne v

(DESP.

V.

Timidus vocat ſe cautum, pateum ſo

La ſeconde partie de cette ſente
rendue fort heureuſement par l
Poëte.

Mais chacun pour ſoi-même eſt toujo
gent :

VI.

Pudor dimiſſus nunquam redit in gratiam.

L'honneur eſt comme une iſle eſcarpée & ſans bords :
On n'y peut plus rentrer dès qu'on en eſt dehors.
(*Sat. X.*)

VII.

Æs debitorem leve gravem inimicum facit.

Deſpréaux étoit pénétré de la vérité de cette ſentence, quand il fit cette belle Epigramme à l'occaſion de *Patru*, à qui il avoit prêté de l'argent.

Je l'aſſiſtai dans l'indigence,
Il ne me rendit jamais rien.
Mais quoiqu'il me dût tout ſon bien,
Sans peine il ſouffroit ma préſence :
O la rare reconnoiſſance !

VIII.

Syrus peint d'une maniere aſſez vive le caractere de l'amour dans les ſentences ſuivantes.

Amans quod ſuſpicatur, vigilans ſomniat.
Amans ita ut fax, agitando ardeſcit magis.
Amare juveni fructus eſt, crimen ſeni.
Amare & ſapere vix adeo conceditur, &c.

Cette ſentence rappelle les vers
Fontaine.

Amour, amour, quand tu nous tiens
On peut bien dire : adieu prudence.

Amor animi arbitrio ſumitur, non poni

On peut lui réſiſter, quand il commence à
Mais non pas le bannir, quand il s'eſt ren
tre. (*P. Corn. H*

IX.

Avarus, niſi cum moritur, nil rectu

Cocquard a traduit ou plutôt imit
ſentence.

L'avare pere de ma femme,
Excepté l'argent, n'aima rien ;
Il ne m'a jamais fait de bien
Qu'au moment qu'il a rendu l'ame.

X.

Amicos res optimæ parant, adverſæ pr

On l'accuſe ſouvent d'aimer trop à paroî
Où l'on voit la proſpérité ;
Cependant il eſt vrai qu'on ne peut le con
Qu'au milieu de l'adverſité.

XI.

Veterem ferendo injuriam, invitas novam.

Qui pardonne aiſément, invite à l'offenſer.
(*Cin. P. Corn.*)

XII.

Bis peccas, cum peccanti obſequium accomodas,
Bonus animus nunquam erranti obſequium accomodat.

Laiſſer le crime en paix, c'eſt s'en rendre complice. (*Crib. Rhad.*)

XIII.

Cum inimico nemo in gratiam citò redit.

De qui ſe rend trop tôt, on doit craindre une embuche. (*Rodog. de Cor.*)

XIV.

Fortuna vitrea eſt, tum cùm ſplendet, frangitur.

Comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.
(*Corn. Policuſt.*)

XV.

Fortuna cum blanditur, captatum venit.

L'Epigramme de *Lebrun* peut être regardée comme une traduction fidelle & élégante de cette ſentence.

La fortune nous rit, mais comptez peu ſur elle,
Mortels heureux & triomphans :
On voit ſouvent cette infidelle
En marâtre *Médée* égorger ſes enfans.

La penſée eſt encore mieux exprimée par *Rouſſeau*.

Voyons-la du même viſage
Qu'une courtiſane volage,
Indigne de nos moindres ſoins,
Qui nous trahit par imprudence,
Et qui revient par inconſtance,
Lorſque nous y penſons le moins.

XVI.

Caſſius Severus regardoit *Syrus* comme un excellent modele. Il mettoit ſes ſentences, dit *Sénèque*, au-deſſus de ce qu'il y a de meilleur dans les Poëtes Comiques, Tragiques Grecs & Romains. *Tranſ*

quæ apud eum melius eſſent dicta, quam apud quemquam Comicum, Tragicumque aut Romanum, aut Græcum.

(Controv. III, C. III.)

Nous avons obſervé que *La Bruyere* a fait uſage de tous les ſentences de *Publius Syrus*. Nous nous contenterons d'en citer deux ou trois exemples.

Fortuna uſu dat multa, mancipio nihil.
Levis eſt fortuna: citò repoſcit, quod dedit.

» La fortune ne donne rien; elle ne fait que prêter pour un temps: demain elle redemande à ſes favoris ce qu'elle ſemble leur donner pour toujours ».

Mortem timere crudelius eſt, quàm mori.

» La mort n'arrive qu'une fois, & ſe fait ſentir à tous les momens de la vie. Il eſt plus dur de l'appréhender, que de la ſouffrir ».

Eſt vita miſero longa, felici brevis.

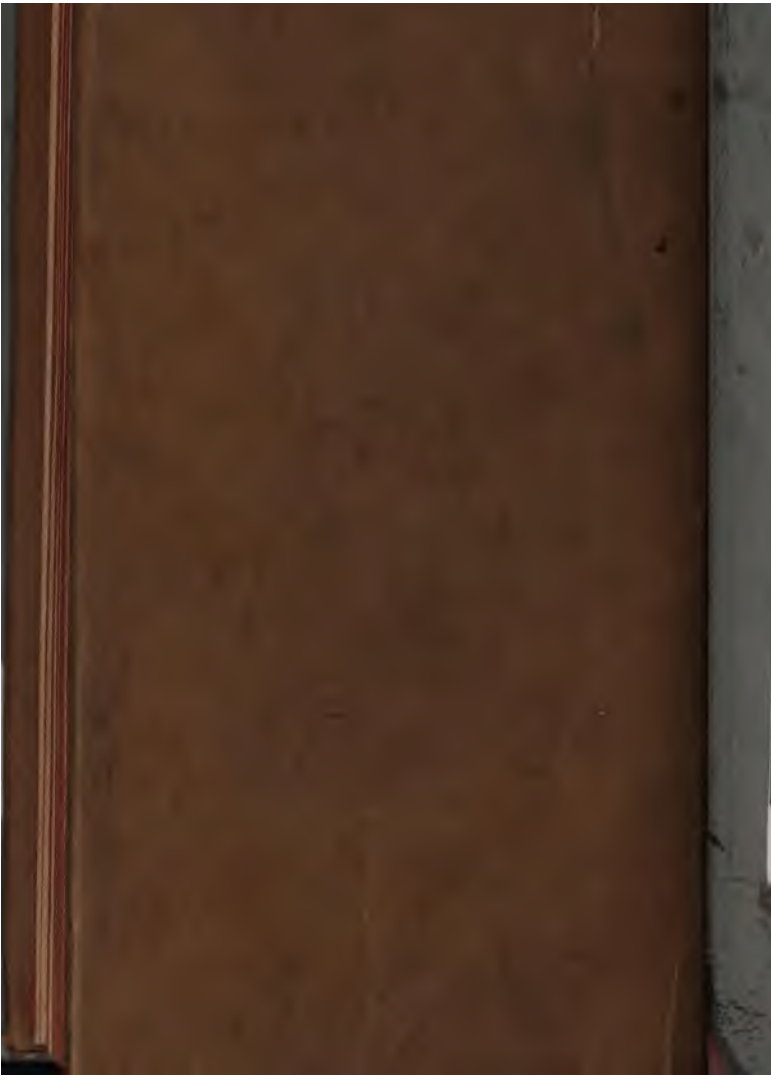
» La vie eſt courte pour ceux qui ſont dans les joies du monde; elle ne paroît longue qu'à ceux qui languiſſent dans l'affliction ».

§. XXXII.

RABIRIUS.

Magnique Rabirius oris.
(Ovid. de Pont.)

Le génie de ce Poëte étoit ſi éminent, que pluſieurs Ecrivains ne faiſoient aucune difficulté de le comparer à *Virgile*. Il embouchа la trompette héroïque. Le feu, la ſublimité du ſtyle, la magnificence des détails, la richeſſe des images & des deſcriptions, la grandeur des ſentimens, en un mot tout ce qui doit être l'ame de l'Epopée, régnoit dans ſon Poëme de la guerre entre *Antoine* & *Auguſte*.

Paterculus dit dans le IIe. Livre de ſon Hiſtoire : *Pene ſtulta eſt in hærentium oculis ingeniorum enumeratio : interque maximè noſtri ævi eminent, princeps carminum Virgilius, Rabiriuſque.*

Fin de la premiere Partie.